

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

**Brigade
Mondaine [240]
– Les
pensionnaires du**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

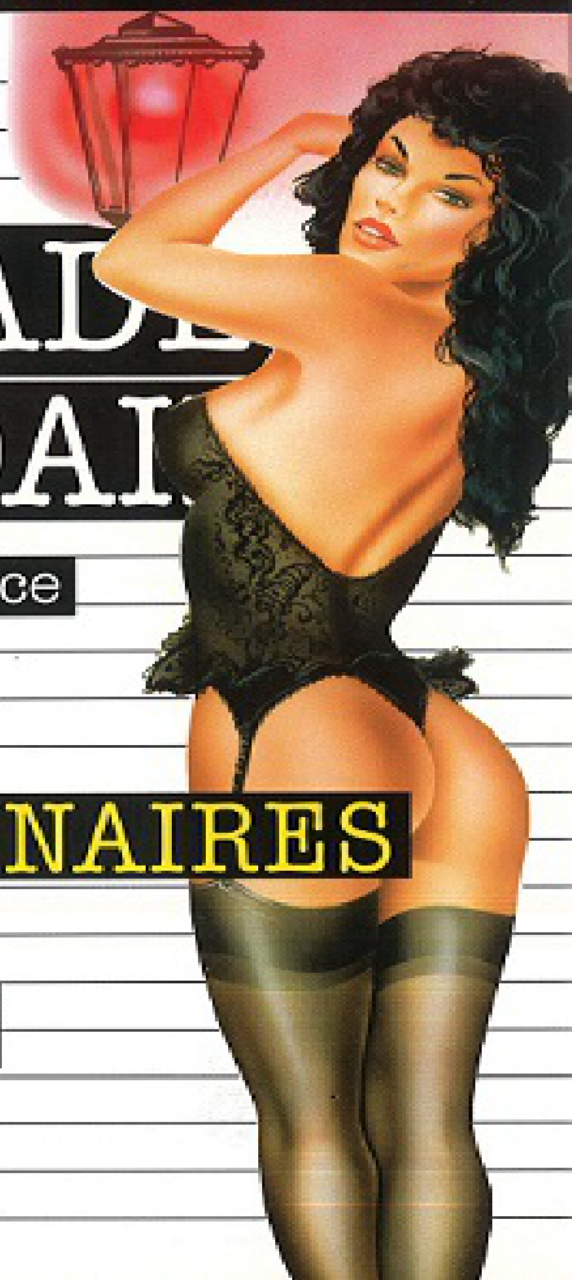
PRÉSENTE

BRIGADE
MONDAINE

Par Michel Brice

LES
PENSIONNAIRES
DU
PARADIS

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE (N°240)

LES PENSIONNAIRES DU PARADIS

Les dossiers Brigade Mondaine de cette collection sont fondés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard...

RÉSUMÉ

— Mais enfin... ma chérie... bafouilla Damien, qui semblait au bord des larmes. Tu étais tellement heureuse, tout à l'heure, avec moi... Tu es ma femme...

— Une pute ! explosa « Belle Cuisse », avec un petit rire sans joie. Je ne suis pas ta femme, je suis une pute que ton père a payée pour faire sauter ton pucelage, ce qui est fait. Et toi, pauvre pomme, tu es mon client. Juste, un client parmi d'autres...

Elle allait continuer sur ce ton mordant, mais elle s'arrêta net en voyant la figure que faisait Damien. Le jeune homme était méconnaissable, presque effrayant à cause du rictus qui tordait sa bouche, et de la lueur démente qui avait brusquement embrasé ses pupilles dilatées.

Il poussa un rugissement de bête sauvage, une sorte de grondement caverneux semblant venir du plus profond de ses entrailles, et fit un bond en avant. Belle Cuisse faillit se mettre à crier, persuadée qu'il allait lui sauter à la gorge pour l'étrangler...

CHAPITRE PREMIER



Allez, mon garçon, c'est le moment : le grand soir est arrivé pour toi !

Damien Souvarie sentit les battements de son cœur s'accélérer, et il secoua machinalement la lourde crinière blonde qui, ajoutée à ses 19 ans, lui donnait une grâce un peu délicate, presque féminine.

Il n'osait même plus regarder son père, Laurent Souvarie, dont la silhouette massive se trouvait juste à sa droite, étrangement éclairée par les rayons obliques et blêmes d'une lune parfaitement ronde. Et dont la voix de bronze venait de résonner formidablement à ses oreilles.

Son père qui, en ce soir d'août écrasé de canicule, s'apprêtait à lui faire découvrir un établissement comme il n'en existe plus aucun en Europe, du moins officiellement.

Une maison close. Un lupanar. Un claque. En un mot, un bordel.

Nulle part en Europe, sauf ici, justement, à cheval sur la frontière franco-belge, à égale distance de Lille et de Charleville-Mézières, pas très loin de Mons, en Belgique.

Elle était là, juste devant Damien et son père, majestueuse, imposante, vaguement effrayante aussi, à cause des débordements de luxure et de vice que le jeune homme imaginait derrière ses murs en

pierre de taille et ses hautes fenêtres qui laissaient passer de minces rubans de lumière dorée, filtrant sur les côtés des lourdes tentures cramoisies.

Juste devant le père et le fils, encore immobiles, s'étalait un grand perron, aux marches larges et basses. Il était abrité par une vaste marquise vitrée, bordée d'un lambrequin à franges et à glands d'or. Les deux étages de la bâtisse – un ancien hôtel particulier du début du XIX^e siècle – s'élevaient sur des offices, des « communs », dont on apercevait, presque au ras du sol, les soupiraux carrés garnis de verre dépoli.

En haut du perron, la porte du vestibule avançait, flanquée de maigres colonnes prises dans le mur, formant une sorte d'avant-corps percé à chaque étage d'une baie arrondie. Il montait jusqu'au toit, où il se terminait par une sorte de delta.

De chaque côté, les étages avaient cinq fenêtres, régulièrement alignées sur la façade, entourées d'un simple cadre de pierre. Le toit, mansardé, était taillé carrément, à larges pans presque droits.

De sa démarche un peu trop raide de colonel en retraite, Laurent Souvarie gravit pesamment les marches de pierre, et son fils le suivit machinalement, habitué qu'il était à obéir depuis sa naissance. Malgré ses jambes tremblantes et le sang qui battait à ses tempes, il ne serait pas venu à l'idée de Damien de faire demi-tour. Pas plus qu'il n'avait protesté lorsque son père, un soir du mois de juillet, en tête à tête, « entre hommes », lui avait tenu à peu près ce discours :

— Damien, tu viens d'avoir 19 ans, tu es donc un homme. Ou plutôt, tu devrais l'être. Moi, à ton âge, je savais tout sur ce qu'un homme doit faire lorsqu'il rencontre une femelle à son goût ! Et je peux te dire qu'elles ne s'en plaignaient pas, les garces ! Mais toi... toi... Jamais une fille, rien ! Ta mère et moi, on ne te voit jamais avec une petite copine... Toujours seul, à faire je ne sais quoi dans ta chambre...

Laurent Souvarie s'était interrompu, avait poussé un gros soupir et, avec un regard oblique, comme si, brusquement, il n'osait plus regarder son fils en face, il avait lâché d'une voix sourde, lourde à la fois d'inquiétude et de menace :

— Tu ne serais pas pédé, au moins ?

Damien n'avait pas répondu tout de suite à son père. Il avait pris, scrupuleusement, le temps de la réflexion.

Non, il n'était pas homo. Ou plutôt « pédé », comme disait encore son colonel de père. Les garçons ne l'attiraient pas. En aucune manière, d'ailleurs : ceux de son âge, il les trouvait brutaux, braillards, un peu ridicules avec leurs certitudes péremptoires et leurs lambeaux

d'idées toutes faites. Un peu con, pour dire les choses en bref.

Les filles, c'était autre chose. Il tombait amoureux d'une nouvelle, à peu près tous les deux mois. Il se construisait alors un grand amour avec l'élue du moment, une passion hors du commun, et, dans sa chambre, passait des heures à écouter et réécouter le *Tristan und Isolde* de Richard Wagner. Puis, quand ce sentiment, violent mais totalement intériorisé, venait à faiblir, il portait ses regards sur une autre « élue ».

Mais, à aucune, jamais, il n'avait trouvé le courage de faire part des sentiments qui l'agitaient. Sentiments qui se mêlaient à quelque chose de moins « éthéré » lorsque, le soir, dans son lit, en pensant à l'élue, à ses lèvres, à son corps, il laissait sa main, sous le drap, descendre fébrilement vers le pieu de chair fiché au bas de son ventre...

Lorsque son père lui avait fièrement annoncé qu'il avait décidé de prendre son éducation sexuelle en main, et surtout la manière dont il comptait le faire, Damien avait été surpris et doublement choqué.

Surpris d'apprendre qu'à quelques dizaines de kilomètres de Maubeuge, sa ville natale, il existait encore, au début du XXI^e siècle, une « vraie » maison close, comme il en fleurissait un peu partout en France et en Europe avant la Seconde Guerre mondiale.

Le Paradis pour tous : tel était le nom, ô combien explicite, de l'endroit.

Puis, Damien avait été choqué, quand son père lui avait révélé calmement qu'il fréquentait cet établissement mystérieux depuis plusieurs années, environ une fois ou deux par mois.

— Tu comprends, lui avait-il doctement expliqué, ta mère et moi, après 25 ans de mariage, ce n'est plus la passion du début. Et puis – entre hommes, on peut se dire ces choses, n'est-ce pas ? – je dois t'avouer qu'elle n'a jamais été très portée sur la rigolade, cette pauvre Solange. Bref, comme un homme reste un homme...

Mais Damien avait peut-être été encore plus choqué lorsque son père lui avait asséné sa décision : comme il fallait absolument être « coopté », pour avoir le droit d'entrer au *Paradis pour tous*, lui, Laurent Souvarie, allait être le parrain de son propre fils. Il allait, littéralement, le prendre par la main et l'emmener se faire dépuceler par une des pensionnaires de Madame Claudine, comme il avait appelé familièrement la patronne de l'endroit.

— Et ne t'inquiète de rien, mon grand : c'est moi qui paye ! avait-il joyeusement claironné, sans paraître voir l'air un peu effaré et la gêne de son fils.

Damien eut un violent sursaut de tout le corps lorsque la grosse

paluche de son père tira sur la poignée de cuivre, reliée à une sonnette intérieure qu'il n'entendit pas. Par contre, des notes de piano et des rires perlés de femmes parvenaient maintenant à ses oreilles, lui faisant monter le feu aux joues et aux tempes.

Autour d'eux, l'air était de plus en plus chaud, lourd, d'une immobilité désespérante. Dans cette canicule qui n'en finissait pas, les insectes tournoyaient avec des bourdonnements furieux et en venaient à une certaine agressivité, vis-à-vis des autres animaux, mais aussi des humains. Alors qu'il faisait nuit depuis déjà plus d'une heure, la température devait encore être de plus de trente degrés.

La grande porte de bois sombre s'ouvrit au bout de quelques secondes, et un flot de lumière blonde envahit le perron. Une jeune fille brune, à la beauté un peu lourde, et vêtue comme une soubrette de théâtre, examina rapidement les deux hommes. Puis, reconnaissant « Monsieur Laurent », comme le colonel se faisait appeler ici, elle sourit et s'effaça pour les laisser entrer.

Le vestibule était d'un tel luxe que Damien, en y pénétrant à la suite de son père, éprouva comme une sensation d'étouffement. Les tapis épais qui couvraient le sol et montaient les marches, les larges tentures de velours rouge qui masquaient les murs et les portes alourdissaient l'air d'un silence, d'une odeur tiède de chapelle.

Les draperies tombaient de haut, et le plafond, très élevé, était orné de rosaces saillantes, posées sur un treillis de baguettes d'or. L'escalier, dont la double balustrade de marbre blanc avait une rampe de velours rouge, s'ouvrait en deux branches légèrement tordues, entre lesquelles se trouvait, au fond, la double porte d'une pièce d'où parvenaient les notes de piano et les éclats de voix et de rires que Damien avait déjà perçus, mais plus étouffés, depuis le perron.

Sur le palier intermédiaire entre le rez-de-chaussée et le premier étage, une immense glace tenait tout le mur. En bas, au pied des branches de l'escalier, sur des socles de marbre, deux femmes de bronze doré, nues jusqu'à la ceinture, portaient de grands lampadaires à cinq ampoules, dont les clartés vives étaient adoucies par des globes de verre dépoli. Et, des deux côtés, s'alignaient de superbes pots de majoliques, dans lesquels fleurissaient des plantes rares.

Il flottait dans l'air surchauffé des volutes de parfums lourds, capiteux, que Damien était incapable d'identifier, mais qui lui firent instantanément monter le sang à la tête.

— Alors, jolie Delphine : comment s'annonce la soirée ? demandait Laurent Souvarie, d'une voix un peu trop joviale, presque canaille, qui heurta les oreilles de son fils comme une obscénité. Ces demoiselles sont en forme ?

— Bien sûr, monsieur Laurent ! répondit la soubrette, en cambrant les reins pour faire ressortir l'intéressant volume de sa poitrine, dont les deux globes fermes et ronds tendaient le tissu soyeux de sa petite robe noire. Quatre ou cinq de ces messieurs sont déjà là, et tout le monde est au champagne depuis déjà plus d'une heure. Je pense que vous n'allez pas vous ennuyer... ni ce charmant jeune homme non plus, d'ailleurs !

Sur les derniers mots, Delphine avait enveloppé Damien de son regard bleu pâle, tandis que, comme par hasard, sa hanche frôlait celle du jeune homme, qui tressaillit malgré lui.

— Mais suivez-moi, ajouta-t-elle, en se dirigeant vers la double porte située entre les deux branches de l'escalier : ces demoiselles vont être folles de joie, en vous voyant...

Elle ouvrit la porte et, sans savoir trop bien comment, Damien se retrouva de l'autre côté, dans ce qu'on appelait ici « le grand salon », ou encore, plus simplement, « le grand », enveloppé par les notes du piano égrenant la mélodie lente et chantante de *The man I love*.

Tout d'abord, Damien ne vit rien, littéralement saoulé par les parfums musqués, poivrés qui se mélangeaient en lourdes volutes pour n'en plus former qu'un seul : le parfum de la femme. De la femme tentatrice. De la femme offerte.

Comme dans un léger brouillard, il distingua d'abord des formes mouvantes, debout ou, au contraire, alanguies dans des canapés, certaines plus vivement colorées que d'autres. À ses tympanes parvinrent ensuite, comme en contrepoint de la mélodie du piano, des petits rires de femmes, des murmures, un cri bref, des froissements d'étoffes, quelques gloussements. Enfin, après avoir respiré un grand coup, les narines dilatées et palpitantes, Damien parvint à distinguer l'endroit où il venait d'entrer.

Le grand salon était une pièce longue, une sorte de galerie, allant d'un pavillon à l'autre de l'hôtel, occupant toute la façade du côté du parc. Une large porte-fenêtre s'ouvrait sur le perron.

Cette galerie était littéralement dégoulinante d'or. Le plafond, légèrement cintré, avait des enroulements capricieux courant autour de grands médaillons dorés, qui luisaient comme des boucliers. Des rosaces, des guirlandes éclatantes bordaient la voûte ; des filets, pareils à des jets de métal en fusion, coulaient sur les murs, encadrant les panneaux tendus de soie rouge. Aux quatre angles se dressaient quatre grandes lampes posées sur des socles de marbre rouge. Et, du plafond, descendaient trois lustres à pendeloques de cristal, dont les clartés vives faisaient flamber tout l'or du salon.

En un éclair, les yeux exorbités et fixes, Damien revit les meubles

austères et les tapisseries sombres, les parquets presque noirs et gémissants qui composaient la maison familiale, à Maubeuge ; et il comprit qu'ils venaient de basculer, lui et toute son existence, dans un autre monde, une nouvelle dimension, à la fois effrayante et irrésistiblement attirante.

Au prix d'un véritable effort, grisé par les parfums qui emplissaient ses narines, Damien parvint à avoir enfin une vision nette de ce qui l'entourait. Et, donc, à découvrir les êtres qui peuplaient le grand salon.

Dans la partie gauche, était installé le piano – un Erard du milieu du XIX^e siècle, en ébène marqueté d'ivoire – derrière lequel était assis un petit homme tout sec, voûté, le nez en bec d'aigle, tout de noir vêtu, qui semblait somnoler en jouant.

Au centre, se trouvait une grande table de jeu circulaire, sur laquelle trônait une roulette de casino, avec son tapis de feutre vert et ses chiffres rouges et noirs.

Et, à droite de la galerie, se trouvait un vaste bar d'acajou, derrière lequel officiaient trois personnes : le barman proprement dit, un homme sans âge, maigre, au visage en lame de couteau parfaitement inexpressif, et deux jeunes femmes blondes, vêtues exactement comme Delphine, faisant office de serveuses.

L'espace devant le bar était comblé par des poufs, des fauteuils et un divan circulaire, le tout reposant sur une moquette épaisse à dessins persans.

Damien comprit rapidement que le plus intéressant, pour l'instant, se déroulait à la table de jeu. Il y avait là cinq hommes assis, tous vêtus de costumes plus ou moins clairs, dont trois avaient « tombé » la veste. Debout près de la roulette, se tenait une femme blond décoloré, d'une quarantaine d'années, aux traits sensuels un peu empâtés, dont le strict tailleur de surveillante d'internat ne parvenait pas à masquer l'opulence un peu lourde de ses formes.

Assises autour de la table de jeu se trouvaient quatre autres femmes, beaucoup plus jeunes, qui riaient un peu trop fort, se penchaient sur les joueurs, les câlinaient, appuyaient sur eux, à la moindre occasion, leurs courbes incroyablement dénudées.

Car ces quatre filles – que Damien devina être les « pensionnaires » du *Paradis pour tous* – étaient presque nues. Sous les yeux fixes de Damien, les lustres à pendeloques faisaient miroiter, sur leurs chairs jeunes et pleines, de fugitives lueurs qui allaient du rose tendre au doré.

Il y avait deux blondes, l'une à cheveux très courts, l'autre dont la lourde crinière était tenue sur la nuque en un chignon assez lâche. Il y

avait aussi une brune à la peau mate et au regard noir, ainsi qu'une rousse flamboyante, dont le sein droit, menu mais admirablement galbé, n'arrêtait pas de sortir par l'échancrure latérale de sa chemise de batiste, qui couvrait à peine le haut de ses cuisses à la peau laiteuse.

Parmi les trois autres pensionnaires, la blonde à cheveux courts était habillée d'une jupe plissée très courte et d'un chemisier blanc boutonné jusqu'au col, qui la faisait ressembler à une petite collégienne vicieuse des années soixante. Celle au chignon portait un corset et un bustier noirs, rehaussés de quelques dentelles rouges, à la mode des bordels des années trente. Le bustier laissait complètement à nu ses seins lourds, aux pointes écarlates, qu'il paraissait présenter aux regards comme deux beaux fruits mûrs sur un plateau. Quant à la brune, elle portait une robe fourreau de soie verte, qui moulait comme une seconde peau son corps de gitane exubérante, et qui était, sur le côté gauche, fendue jusqu'à l'aine, laissant apparaître une jambe admirable et incroyablement longue.

Malgré le feu qui embrasait ses joues et ses tempes, à la vue de toutes ces chairs étalées, offertes, alanguies, Damien remarqua aussi qu'un cinquième homme se tenait à l'écart de la table de jeu, planté à droite de la porte-fenêtre donnant sur le parc, raide comme un piquet, les mains derrière le dos. Il devait avoir une cinquantaine d'années, massif, le visage rouge et presque carré, surmonté de cheveux blonds coupés en une brosse que Damien trouva complètement « ringarde ». Il était habillé tout en noir et sa chemise blanche sans col lui donnait un peu l'air d'un pasteur protestant qui se serait égaré dans un lieu de perdition et ne saurait plus comment en sortir. Ses lèvres minces étaient pincées, comme s'il désapprouvait tout ce qui se passait autour de lui, et ses petits yeux d'un bleu presque incolore avaient une fixité rébarbative qui ne semblait rien voir.

Mais cela ne l'empêchait pas de laisser la petite brune frisée qui se collait contre lui glisser ses doigts aux ongles sanglants par l'entrebâillement de sa veste, pour aller lui agacer les points les plus sensibles de la poitrine...

— Mesdemoiselles, chers amis, j'ai le plaisir de vous présenter mon fils, mon héritier ! claironna alors Laurent Souvarie, à la grande gêne de Damien, sur qui tous les regards se braquèrent aussitôt.

Deux des filles battirent des mains en poussant de petits cris ravis.

— Génial ! s'exclama la petite « écolière » blonde. Il est mignon comme tout ! Ça va nous changer de vous, messieurs !

Elle avait dit la dernière phrase avec un petit clin d'œil et un sourire, destiné sans doute à prouver aux « messieurs » qu'il s'agissait là d'une plaisanterie. En même temps, Damien vit sa main disparaître

sous la table de jeu ; aussitôt, son voisin, un quadragénaire bedonnant et barbu, eut un léger sursaut de tout le corps, preuve que la main en question avait certainement atteint le but qu'elle s'était fixé...

La femme blonde qui semblait actionner la roulette toisa la fille d'un œil sévère :

— Allons, Belle Cuisse, ne sois pas insolente, s'il te plaît ! Tu sais que j'ai horreur de ça !

Le gros barbu enserra les épaules rondes de la dénommée Belle Cuisse et plaqua carrément ses gros doigts boudinés sur son sein gauche.

— Ne soyez pas si sévère, ma chère Claudine, grasseya-t-il avec un fort accent bruxellois : notre amie a juste voulu plaisanter...

— N'empêche qu'il est quand même drôlement mignon ! ajouta Belle Cuisse, à voix plus basse, du ton buté de la gamine qui veut toujours avoir raison.

Dans l'intervalle, la femme blonde, un peu grasse mais encore très belle, s'était avancée vers les Souvarie, un grand sourire commercial accroché à ses lèvres un peu épaisses, discrètement rehaussées d'un vernis incolore et légèrement brillant :

— Mon cher Laurent, je suis ravi que vous vous soyez enfin décidé à nous amener Damien, murmura-t-elle d'une voix un peu voilée de fumeuse. Car c'est bien Damien, n'est-ce pas ?

Sans attendre la réponse du père, elle se tourna vers le fils, le prit par les épaules, l'attira contre son opulente poitrine et effleura ses lèvres d'un baiser.

Damien sentit une bouffée de parfum fleuri l'envahir et allumer un véritable incendie en lui ; incendie attisé par le contact élastique et tiède des deux seins qui s'écrasaient mollement contre sa propre poitrine.

Avant qu'il ait eu le temps de se remettre, elle l'avait pris par la main et l'entraînait vers la table de jeu :

— On m'appelle Madame Claudine, ici, murmura-t-elle. À cause de l'héroïne de Colette, ma romancière préférée. Sauf certaines des filles qui trouvent amusant de m'appeler « maman » ! Enfin... Allez, viens : je vais te présenter à tout le monde...

Arrivé tout près de la table, Damien se sentit rougir, face aux regards des filles qui le détaillaient des pieds à la tête, sans gêne, avec une certaine gourmandise teintée d'ironie.

— Regardez-le qui se transforme en pivoine ! s'exclama la grande brune, d'une voix étonnamment grave. C'est trop mignon ! N'aie pas peur, mon grand bébé : on ne va pas te manger !

— En tout cas... pas partout ! ajouta la rousse, ce qui fit éclater de rire les autres pensionnaires.

— Allons, mesdemoiselles, un peu de classe, quoi ! fit madame Claudine, d'un ton faussement sévère. Si vous vous conduisez comme des sauvages, ce pauvre Damien va s'enfuir à toutes jambes ! Et je ne tiens pas à perdre un nouvel ami, moi !

Damien, qui n'avait pas encore abandonné toute lucidité, comprit qu'ici « ami » était le terme usuel pour dire « client », sans doute jugé trop brutal...

Il avait de plus en plus chaud, l'atmosphère, saturée de parfums capiteux, devenait d'une lourdeur et d'une densité qui lui faisait battre le sang aux tempes.

— Pour la présentation, commençons par ces messieurs... décréta Madame Claudine, d'une voix radoucie.

— Par nos seigneurs et maîtres ! glissa Belle Cuisse, avec un petit sourire coquin à l'adresse de Damien, dont la lèvre inférieure se mit à trembler imperceptiblement, sous le feu de ces deux grands yeux caressants et tentateurs.

Ignorant l'interruption, la tenancière du *Paradis* s'approcha du doyen de « ces messieurs », un homme d'au moins 80 ans, de petite taille, très sec, se tenant très droit sur sa chaise. Son visage mince, environné de cheveux blancs impeccablement coiffés, s'ornait d'une fine moustache et d'un petit bouc taillé en pointe, tous deux blancs également, qui lui donnaient l'air d'arriver directement du début du XX^e siècle :

— Mon cher ami, dit Claudine d'une voix involontairement respectueuse, voici Damien, le fils de notre ami Laurent. Damien, monsieur Alexandre est certainement la personne la plus importante de l'établissement que j'ai l'honneur de diriger...

Le vieil homme eut de la main droite un geste vague qui frappa Damien par son élégance naturelle, un fin sourire étira ses lèvres décolorées et fit pétiller son regard bleu porcelaine :

— Voyons, ma chère, vous déraisonnez ! articula-t-il d'une voix appliquée, presque précieuse : il n'y a que le plaisir qui soit vraiment important, au *Paradis* ! Quoi qu'il en soit, je vous souhaite la bienvenue, mon jeune ami...

Et il se désintéressa immédiatement de lui, à une telle vitesse que Damien en conçut une très légère blessure d'amour-propre. Il entendit à peine le nom des quatre autres hommes assis autour de la table, tellement son esprit et ses regards étaient tendus vers ce qu'il pouvait voir des corps féminins à demi nus qui l'entouraient.

— Quant à celui-là, là-bas, près de la porte-fenêtre, conclut

Madame Claudine avec un petit sourire espiègle, c'est notre ami Le Pasteur. Oh ! il ne l'est pas, bien sûr ! C'est juste le surnom que lui ont donné les filles, parce qu'il est toujours habillé de noir et qu'il ne sourit quasiment jamais. Pas vrai, cher Pasteur ?

L'homme blond, au visage rouge et carré, resta impassible, se contentant d'une imperceptible et très raide inclinaison du buste, façon Éric von Stroheim dans *La Grande Illusion*. Damien eut l'impression qu'il ne s'apercevait même pas qu'une fille quasi nue était en train de se frotter à lui, d'une manière de plus en plus éhontée...

— Et maintenant, passons à ces demoiselles ! claironna Madame Claudine. Car je suppose que c'est plutôt pour faire leur connaissance que votre père vous a amené ici, non ?

Au mot « père », Damien se mit à le chercher machinalement du regard. Il eut un léger sursaut en le voyant vautré dans l'un des fauteuils disposés devant le bar, sa main droite enfouie sous la robe fourreau de la brune capiteuse, qui avait quitté la table de jeu pour le rejoindre. La voix enjouée de Madame Claudine le tira à point nommé de pensées et d'images qui commençaient à devenir gênantes pour lui, presque malsaines :

— Commençons par Belle Cuisse ! dit la maquereille en désignant la petite écolière blonde aux cheveux courts, qui feignit de baisser pudiquement les yeux. Vu la longueur de sa jupette, je suppose que ce n'est pas la peine que je t'explique pourquoi on la surnomme comme ça, n'est-ce pas ? Telle que je la connais, tu dois déjà lui avoir tapé dans l'œil, à cette petite cochonne : elle a un faible pour les « bébés », comme on appelle ici les très jeunes hommes dans ton genre. Et, surtout, ne te fie pas à ses petits airs timides et effarouchés : si tu sais l'émouvoir, elle est capable de toutes les audaces !

Madame Claudine se tourna vers la rousse frisée, dont le petit sein persistait à s'échapper de sa chemise de batiste. Chemise si fine qu'il n'était pas difficile de deviner, à travers ce voile presque impalpable, le triangle flamboyant, incroyablement fourni, remontant très haut sur son ventre plat, qui soulignait la jonction entre ses cuisses laiteuses.

— Celle-là, on la surnomme « Poil long », déclara la tenancière, avec un petit rire perlé. À voir la direction de ton regard, je suppose que tu as déjà compris pourquoi...

— Avec elle, c'est : « écarter les algues, je pêche au large ! », s'esclaffa Belle Cuisse. Faut aimer les ambiances forestières, quoi !

Poil Long se rebiffa aussitôt, d'une voix sifflante :

— En tout cas, les vrais hommes préféreront toujours ma fourrure à ta vulgarité et à ton humour de merde !

— Voyons, mesdemoiselles, un peu de tenue, intervint doucement

monsieur Alexandre, un petit sourire amusé aux lèvres. Soyez « grand siècle », que diable !

— Poil Long a toutes sortes de spécialités, poursuivit Madame Claudine, imperturbable. Mais si tu veux vraiment lui faire plaisir, la rendre très ardente et très amoureuse, il faudra apprendre à te servir de ta langue... et pas pour lui faire une déclaration, hein !

Damien se sentit devenir écarlate et, l'espace d'une seconde, eut une furieuse envie de faire demi-tour et de quitter cette grande pièce où régnait une chaleur moite, bien que la porte-fenêtre donnant sur le parc ait été finalement ouverte.

Mais, au moment où il allait effectivement se sauver, son regard croisa celui de Belle Cuisse. Ce fut comme une caresse à la fois brûlante et infiniment douce. Il eut l'impression que les grands yeux noisette l'enveloppaient tout entier, comme dans un cocon d'amour, le mettant à l'abri des rires, des paroles, des regards des autres filles, qui l'effrayaient un peu, sans qu'il ose réellement se l'avouer.

Du coup, Damien ne quitta plus la petite écolière blonde du regard. Même s'il détestait son nom « de guerre » : Belle Cuisse, qu'il trouvait vulgaire, mal venu. Et il eut la certitude immédiate et affolante qu'elle aussi était intéressée par lui, qu'elle éprouvait à son égard des sentiments exactement semblables à ceux qu'il sentait naître en lui pour elle.

C'est à peine s'il entendit Madame Claudine lui présenter les deux autres filles : Carmen, la brune capiteuse en robe fourreau, que son père caressait de plus en plus fébrilement, près du bar ; et Priscilla, la blonde au chignon à demi dénoué, en bustier et corset lacé, dont les gros seins paraissaient défier les lois de la pesanteur.

Quant à la cinquième fille, celle qui se frottait au « Pasteur », dans le coin de la porte-fenêtre, quelques minutes plus tôt, elle avait disparu, ainsi que son partenaire, et Damien en déduisit, avec un certain trouble, qu'ils devaient être « montés » ensemble, vers l'une des chambres dont il devinait l'existence, dans les étages de l'hôtel particulier.

— Ma chère Claudine, dit alors monsieur Alexandre, le vieillard à barbichette, de son ton presque précieux à force de courtoisie, je ne sais ce qu'en pensent nos amis, mais je trouve, pour ma part, que cette soirée manque quelque peu d'exotisme...

— Joséphine et Noï finissent de se préparer, elles ne vont pas tarder à nous rejoindre, répondit la tenancière avec un certain empressement, à la limite de l'obséquiosité.

Au moment où elle disait ces mots, une porte s'ouvrit, que Damien n'avait pas encore remarquée, parce qu'elle était à moitié cachée

derrière le piano.

Et deux femmes apparurent, qui lui coupèrent littéralement le souffle. Deux femmes parfaitement « exotiques », ainsi que venait de le réclamer le vieillard à barbichette blanche.

La première était une Noire sculpturale, très grande, dont les jambes nues, longilignes, interminables, faisaient penser aux pattes d'une gazelle. Ses seins offerts aux regards étaient d'un volume étonnant, semblant défier les lois de la pesanteur, et leurs épaisses pointes brunes, dardées, étaient peintes en rouge vif.

Mais le plus extraordinaire était la cambrure de ses reins, creusés en arrondi comme une vague de haute mer, qui faisait ressortir de façon hallucinante la parfaite rotondité de sa croupe d'airain. Une croupe dont on pouvait admirer à peu près toutes les courbes, les pleins et les déliés, dans la mesure où, à l'exception des bracelets tintinnabulants de ses poignets et de ses chevilles, la Noire ne portait rien d'autre qu'une ceinture de bananes autour de la taille.

Damien comprit aussitôt pourquoi elle avait choisi Joséphine comme nom de guerre. Parce que, avec ses cheveux courts et défrisés, tombant en accroche-cœur sur son front d'ébène, son sourire éclatant et ses gros yeux sombres roulant dans leurs orbites, elle faisait irrésistiblement penser à la Joséphine Baker des années 20. Elle s'avança vers le milieu du salon en tortillant des hanches d'une façon si exagérée et si naturelle à la fois, qu'on aurait dit que tout son bassin était monté sur roulements à billes.

Par contrecoup, la jeune Asiatique toute menue qui la suivait passait presque inaperçue. Elle était pourtant d'une beauté parfaite, avec ses longs cheveux noirs et lisses encadrant un visage triangulaire, aux pommettes légèrement saillantes, mangé par deux grands yeux noirs et une bouche aux lèvres lourdes, naturellement rouges et brillantes.

La dénommée Noï était vêtue du traditionnel pyjama de soie noire, chamarrée de grosses fleurs roses et bleu pâle, qui masquait presque tout de ses fesses menues et de ses petits seins d'adolescente.

— Comment tu les trouves, mon bébé ? souffla une voix douce à l'oreille de Damien, le faisant légèrement sursauter. Elles sont drôlement bandantes, non ?

Damien tourna la tête et il reçut comme un choc le regard enveloppant et brûlant de Belle Cuisse. La réponse fusa de ses lèvres sans qu'il ait pris le temps d'y réfléchir, ni même de la préparer :

— Bandantes ? Oui, évidemment... mais bien moins que vous !

Belle Cuisse renversa la tête en arrière, eut un petit rire de gorge et laissa son corps mince s'appuyer contre celui du jeune homme.

— Tu es trop gentil, vraiment ! roucoula-t-elle, d'une voix pâmée, en lui ébouriffant les cheveux de la main. C'est vrai, tu ne dis pas ça pour me faire plaisir ? Je te plais plus que Joséphine et Noï ?

Instinctivement, le regard de Damien se reporta sur les deux nouvelles arrivées.

La black était maintenant debout devant la table de jeu, tout à côté de monsieur Alexandre, souriant de toutes ses dents à la blancheur éclatante. Et le vieillard, toujours aussi digne, imperturbable et raide sur son fauteuil club, avait enfoui sous la ceinture de bananes sa main à la peau tavelée, aux veines bleues et saillantes.

Quant à la Vietnamiennne, elle s'était carrément assise sur les genoux du gros homme à l'accent bruxellois, très haut sur ses genoux. Lui soufflait comme un bœuf, la bouche ouverte, tandis que la fille, qui paraissait minuscule à côté de lui, imprimait à ses hanches un lent mouvement tournant.

— Bien sûr que c'est vrai ! affirma Damien, avec un enthousiasme qui le surprit lui-même.

Aussitôt, Belle Cuisse posa sa main sur son torse et, du bout des ongles, se mit à lui agacer les mamelons, à travers le tissu de sa chemise lilas. Damien sentit son sexe s'ériger, dans son pantalon de toile légère, et il en conçut une certaine gêne : tout le monde allait s'apercevoir qu'il bandait...

Mais tout le monde semblait s'en fiche royalement. Alors que, grâce à l'air de la nuit qui entrait par la porte-fenêtre, la chaleur devenait moins accablante, l'atmosphère paraissait s'être brusquement chargée en électricité, depuis que Joséphine et Noï avaient fait leur entrée. Les voix se faisaient plus chuchotantes, les rires plus étouffés. La sueur perlait aux tempes des hommes, les yeux des filles brillaient davantage. Les respirations se transformaient en souffles plus rauques, voire en légers gémissements. Et les mains des uns et des autres devenaient plus habiles, plus audacieuses, les caresses plus précises.

Le tout sous l'œil froid et fureteur de Madame Claudine qui, un peu à l'écart, paraissait prendre la température de tout son petit monde – clients et pensionnaires –, jauger avec une précision de technicienne leur degré d'excitation érotique. Afin de transformer celui-ci, aussi rapidement que possible, en espèces sonnantes et trébuchantes...

— Si c'est moi qui te plais le plus, reprit Belle Cuisse, en écrasant ses petits seins aigus contre le bras de Damien, on pourrait peut-être aller se boire un verre dans le petit salon ? rien que toi et moi... Histoire de faire connaissance de façon plus... intime...

Damien resta silencieux quelques secondes, tandis que, au bas de

son ventre, son membre viril prenait des proportions et une raideur incroyables.

En fait, il se rendait compte qu'il s'était laissé entraîner un peu loin et un peu vite. Bien sûr, elle était très mignonne, Belle Cuisse, dans sa petite tenue d'écolière, avec ses yeux noisette qui pétillaient sans cesse, sa bouche lourde, aux commissures légèrement tombantes, et surtout ce corps nerveux d'adolescente délurée qu'elle frottait sans vergogne contre lui. Mais de là à affirmer que c'était elle qui lui plaisait le plus...

Pourquoi avait-il dit ça ? Il n'en savait trop rien. Comme ça, par réflexe galant, sans doute. Parce que la petite blonde avait pris l'initiative de l'aborder la première.

En réalité, Damien était en train de prendre conscience qu'il était bien plus excité par Poil Long, la rousse frisée, et encore plus par Joséphine, la Noire sculpturale.

Mais, d'un autre côté, ces deux filles lui faisaient un peu peur. L'incroyable efflorescence rousse qui proliférait entre les cuisses de Poil Long le laissait perplexe ; il se demandait s'il n'allait pas s'y perdre totalement, dans cette forêt profonde et inconnue. Quant au sosie de Joséphine Baker, elle paraissait trop sûre d'elle, d'une sensualité trop provocante, presque agressive, pour ne pas le bloquer un peu, lui qui n'avait encore jamais...

Il se décida d'un coup :

— D'accord pour le petit salon, dit-il avec un sourire un peu pâlichon.

— Suis-moi, c'est par là, dit aussitôt Belle Cuisse, en le prenant d'autorité par la main.

Mais, soudain, sans que ni l'un ni l'autre ne l'ait vue arriver, Madame Claudine fut devant eux. Elle adressa un large sourire commercial à Damien, puis se tourna vers sa pensionnaire avec un regard plus froid.

— Pourquoi faire languir ce si délicieux jeune homme ? lui demanda-t-elle, d'une voix presque mielleuse qui contrastait avec son œil perçant, presque inquisiteur. Vous seriez beaucoup plus à votre aise dans la chambre de Nana que dans le petit salon...

Belle Cuisse parut saisir le message et enchaîna sans temps mort, sur un ton à l'enthousiasme un peu « surjoué » :

— Mais oui ! c'est une excellente idée, ça, mon bébé ! Au petit salon, on risque d'être tout le temps dérangés, tandis que là-haut...

— Eh bien ! c'est dit ! Je vous fais monter une bouteille de Laurent-Perrier par Sylvie ! conclut Madame Claudine, de la voix

satisfaite du maquignon qui vient de réaliser une bonne affaire. Amusez-vous bien, les tourtereaux...

Damien réalisa brusquement que les choses « sérieuses » venaient de commencer. Qu'il se trouvait, en quelque sorte, le dos au mur. Sans possibilité de reculer, à moins de se rendre ridicule. Il sentit une sueur froide lui couler le long de la colonne vertébrale, et le sang se mettre à battre sourdement à ses tempes. Mais il n'opposa aucune résistance lorsque Belle Cuisse l'entraîna vers la petite porte à demi cachée par le piano. Et c'est sur la mélodie langoureuse de « *Lover man* » que le couple quitta le grand salon.

Le corps tremblant et la respiration courte, Damien ne distingua rien du trajet qui, par le grand escalier de marbre et deux ou trois couloirs un peu sombres, les conduisit du salon à la chambre dite « de Nana ».

— On l'appelle comme ça, parce que Monsieur Alexandre a voulu en faire la réplique exacte de la chambre du personnage de Nana, dans le roman d'Émile Zola, crut bon d'expliquer Belle Cuisse, juste avant d'en ouvrir la porte. Alors ? Ça te plaît, mon bébé ?

Damien ouvrit de grands yeux ronds, et ses narines se mirent à palpiter involontairement. La chambre était un nid de soie et de dentelle, une merveille de luxe capiteux. Un boudoir très petit précédait la chambre proprement dite. En réalité, les deux pièces n'en faisaient qu'une, ou du moins le boudoir n'était guère que le seuil de la chambre, une grande alcôve sans portes pleines, fermée par une double tenture et garnie de trois fauteuils profonds.

Dans l'une comme dans l'autre pièce, les murs étaient tendus d'une étoffe de soie mate gris de lin, brochée d'énormes bouquets de roses, de lilas blancs et de boutons-d'or. Les rideaux et les tentures étaient en guipure de Venise, posée sur une doublure de soie, faite de bandes alternativement grises et roses.

Dans la chambre à coucher, une cheminée en marbre blanc étalait comme une corbeille de fleurs ses incrustations de lapis et de mosaïques précieuses, reproduisant les roses, les lilas blancs et les boutons-d'or de la tenture.

Damien fut immédiatement fasciné par le grand lit gris et rose, dont on ne voyait pas le bois recouvert d'étoffe et capitonné, et dont le chevet s'appuyait au mur, emplissant toute une moitié de la chambre avec son flot de draperies, ses guipures et sa soie brochée de bouquets qui tombaient du plafond jusqu'au tapis.

Sous les rideaux de cette couche royale, Damien eut l'impression de découvrir un véritable sanctuaire, à cause des batistes plissées à petits plis, une neige de dentelles, toutes sortes de choses délicates et

transparentes, qui se noyaient dans le demi-jour tamisé de lampes invisibles.

À côté du lit, de ce monument qui rappelait une chapelle dédiée à quelque fête érotique inconnue, les autres meubles disparaissaient : des sièges bas, un miroir de deux mètres de haut, deux secrétaires de bois clair pourvus d'une infinité de petits tiroirs.

Au sol, le tapis d'un gris bleuâtre était semé de roses pâles effeuillées. Et, de part et d'autre du lit, il y avait deux grandes peaux d'ours noir, garnies de velours rose, aux ongles d'argent, et dont les têtes, tournées vers la fenêtre grand ouverte, paraissaient regarder fixement le ciel noir de leurs yeux de verre.

Damien fut surpris de l'harmonie douce, du silence étouffé qui régnait dans la pièce. À cause des garnitures, des rideaux, des tentures, des étoffes, des tapis, des peaux d'ours, il avait l'impression que le lit se continuait, que la pièce entière n'était qu'un immense lit, baigné dans un parfum trouble, à peine perceptible mais entêtant, à la fois frais et légèrement ambré.

— Magnifique... murmura Damien, qui se sentait pris par une ivresse d'un genre inconnu de lui. C'est vraiment dément, cet endroit...

Belle Cuisse se planta devant lui, les mains sur les hanches. Damien eut le temps de noter qu'elle avait dégrafé les deux premiers boutons de son sage chemisier, laissant apparaître le renflement soyeux de ses petits seins durs.

— Tout ça, ce n'est que l'écrin, murmura-t-elle, après avoir passé un petit bout de langue rose sur ses lèvres pleines. Ce qui compte, mon bébé, c'est la perle.

Et, avant que Damien ait trouvé quoi que ce soit à répondre, il sentit deux bras frais s'enrouler autour de son cou, un corps souple et chaud se plaquer contre le sien, et une bouche infiniment douce se coller contre la sienne, tandis qu'une langue agile et brûlante forçait habilement le barrage de ses lèvres encore closes.

Soulevé par la tempête qui montait en lui, Damien projeta ses bras en avant et les referma autour du corps mince et nerveux de sa compagne. Ses mains se plaquèrent sur ses hanches fines, avant de venir emprisonner les globes parfaitement ronds de ses fesses, par-dessus la petite jupe plissée.

Belle Cuisse ne laissa pas le baiser durer trop longtemps, et l'interrompit au moment où les doigts fébriles de Damien cherchaient à s'insinuer sous sa jupe.

Comme Madame Claudine avait pris soin d'avertir toutes ses pensionnaires, elle savait que son client de ce soir était aussi puceau

qu'on peut l'être. Et elle avait décidé de s'amuser un peu avec lui. De prendre les choses en main de A à Z, d'imposer à ce jeune mâle pas encore révélé à lui-même toutes ses volontés, ses caprices. Bref, de prendre un peu de bon temps, en joignant l'utile – le fric – à l'agréable.

S'écartant très légèrement de lui, elle prit son visage empourpré entre ses mains et lui vrilla au fond des prunelles un regard débordant d'extase :

— Tu sais que tu embrasses drôlement bien, mon bébé ? Je me sens toute chose... J'ai vraiment de la chance que tu m'aies choisie, tu sais : je crois qu'on est fait pour se comprendre, tous les deux. Et pour se donner un maximum d'amour.

La voix caressante, insinuante, lourde de promesses agit sur Damien avec la violence d'un électrochoc. Ce fut comme un raz-de-marée qui l'envahissait en faisant sauter toutes les digues. L'instant d'avant, dans le grand salon, il en était encore à se demander comment il pourrait sans la vexer repousser Belle Cuisse au profit de Joséphine ou de Poil Long.

Et là, maintenant, il se sentait éperdument, totalement et irrémédiablement amoureux d'elle. Une passion comme jamais il n'en avait éprouvé pour aucune de ses « fiancées » imaginaires. Et, surtout, une passion qui, cette fois, allait se concrétiser, déboucher sur des délices presque surhumains, qu'il n'entrevoyait encore que très vaguement.

— Ton nom, murmura-t-il d'une voix ardente, en serrant convulsivement Belle Cuisse contre lui. Dis-moi quel est ton vrai nom...

— Virginie, souffla-t-elle à son oreille, en plaquant son bassin contre la bosse dure qui déformait le pantalon de son client. Mais pour toi seulement, ce sera notre secret...

Elle avait dit le premier prénom qui lui venait à l'esprit, comme elles et les autres pensionnaires le faisaient systématiquement, dans ce genre de cas.

C'était une manie courante, chez les clients, de vouloir connaître leurs « vrais » prénoms. Sans doute parce que ça leur donnait l'illusion d'être un peu plus que de simples clients. Mais, chez les filles, la règle était stricte bien que non écrite : pour éviter les emmerdes « après », ne jamais donner sa véritable identité. Se dévoiler le moins possible. S'ouvrir physiquement, oui, mais se cadenasser à double tour mentalement. Question de survie...

— Oh ! Virginie... Virginie, mon amour ! balbutia Damien en dévorant la peau délicate de son cou de baisers. Si tu savais comme

j'ai attendu ce moment-là... Cette rencontre...

En vraie professionnelle, Belle Cuisse jugea que les choses étaient en train de déraiper dans le sentimental – ce qui n'était jamais bon, parce que ça faisait immanquablement traîner les choses en longueur – et qu'elle devait tout de suite les replacer sur des rails plus conformes.

Des rails sexuels, ceux qu'elle parcourait chaque nuit depuis près de trois ans maintenant.

Elle força Damien à s'écarter d'elle, à desserrer l'étau de ses bras. Pour adoucir cet « arrachement », elle posa un petit baiser sur ses lèvres entrouvertes. Avant de le pousser contre le rebord du lit, où il se laissa tomber sans résistance.

— Tu sais quoi ? dit-elle d'une petite voix qu'elle s'efforça de rendre aussi câline que possible. Tu sais ce qui me ferait vraiment plaisir ? Ce serait que tu me laisses entièrement faire. Que tu me laisses te guider jusqu'au bout, jusqu'à la jouissance suprême...

Pour toute réponse, l'esprit possédé par une fièvre affolante, Damien se contenta de fermer à demi les paupières et d'étendre les bras de part et d'autre de son corps, allongé sur le satin gris et rose du lit.

— Ouvre les yeux, bébé ! lui ordonna Belle Cuisse, d'une voix dont la douceur tempérerait l'autorité. Ouvre-les et admire-moi ! Regarde comme elle est belle, la femme que tu vas posséder jusqu'au cœur !

Fouetté par ces paroles lourdes de promesses, Damien obéit. Juste à temps pour voir sa « Virginie » défaire le dernier bouton de son chemisier et en écarter tout grand les deux pans. Un petit gémissement plaintif vint expirer sur ses lèvres, lorsqu'il découvrit les deux beaux fruits mûrs de sa jeune poitrine, pareils à deux demi-pommes, sur l'arrondi desquelles un dieu érotomane aurait eu l'idée de piquer deux gros pépins d'un rose très tendre. Damien crispa ses dix doigts sur le satin du lit, pour s'empêcher de se ruer sur ce torse offert, afin d'en dévorer les fruits à pleine bouche.

Sans cesser de le caresser du regard, Belle Cuisse défit l'agrafe latérale de sa jupette plissée, qui croula à ses pieds avec une sorte de soupir feutré. Elle ne portait plus qu'une petite culotte de coton blanc à côtes, genre « Petit Bateau », qui acheva d'amener le sang au visage de son client novice.

Elle resta ainsi, les mains à la taille, légèrement déhanchée sur la gauche, pour mieux mettre en valeur la finesse et le galbe de ses jambes, les reins cambrés pour faire davantage pointer les arrogants mamelons de sa poitrine.

— Tu me trouves belle ? demanda-t-elle d'une petite voix

faussement innocente. Désirable ? Tu aimes mes petits seins ? Et mon ventre ? Il te plaît mon petit ventre, dis ?

Tout en parlant, elle leva la jambe droite, l'avança vers le lit et posa doucement le bout de son pied nu sur l'entrejambe congestionné de Damien, qui eut un violent sursaut.

— C'est à cause de moi, cette grosse bosse ? Non, non ! ne bouge surtout pas ! N'oublie pas que c'est moi qui décide de tout... N'empêche que tu as l'air drôlement bien outillé, pour un bébé ! Je sens que tu vas me faire jouir profondément, tu sais. J'adore les hommes qui bandent très fort comme toi. Et encore : tu n'as pas tout vu ! Tiens, regarde, mon bébé...

Belle Cuisse glissa ses deux pouces recourbés, entre sa peau satinée et l'élastique de sa culotte de gamine, qui lui montait presque jusqu'au nombril. Puis, en coulant un regard par en dessous à Damien, qui respirait de plus en plus fort, elle la fit lentement glisser le long de ses hanches.

Lorsque l'élastique arriva à hauteur des premiers poils follets de sa toison intime, elle suspendit son geste et se mit à onduler du bassin, en un mouvement tournant de plus en plus large et saccadé. Sous les yeux dilatés du jeune homme, elle en arriva à des soubresauts de plus en plus violents, comme si, tête rejetée en arrière et paupières mi-closes, elle s'empalait sur une verge imaginaire, monstrueusement gonflée et tendue à l'extrême.

Enfin, rouvrant les yeux et lançant à son client un sourire dégoulinant de vice, elle acheva de se débarrasser du slip, qui alla rejoindre la jupette sur le tapis. Puis, appuyant ses deux mains sur ses fesses, elle les projeta en avant, comme pour offrir à Damien son sexe enfin dévoilé, pour l'inciter à s'y engouffrer sans tarder.

Le jeune homme eut le souffle coupé, en découvrant le buisson bouclé qui s'épanouissait entre les cuisses admirables de sa partenaire ; toison dont le noir de jais offrait un contraste saisissant avec la blondeur dorée – et sans doute artificielle – de ses cheveux courts.

Fouetté par le désir qui incendiait ses reins, il se redressa en position assise, les pieds à demi enfouis dans la laine soyeuse et drue du tapis. Un sourire gourmand aux lèvres, Belle Cuisse n'eut qu'un pas en avant à faire, pour se retrouver entre ses genoux écartés, le ventre et le haut des cuisses à quelques centimètres seulement de son visage écarlate et ruisselant de fines gouttelettes de sueur. Damien tendit les bras pour se saisir de ses hanches, mais elle lui donna une petite claque sèche sur le dessus de la main droite.

— Pas touche, mon bébé ! ordonna-t-elle, sur un ton sans réplique.

N'oublie pas que c'est moi, la maîtresse du jeu ! Toi, tu obéis et c'est marre !

— Qu'est-ce que... qu'est-ce que je dois faire ? parvint-il à bafouiller, la gorge sèche, comme prise dans un étau brûlant.

— Mets tes mains derrière ton dos ! Et plus vite que ça !

La voix de Belle Cuisse avait claqué, sonore, autoritaire, sans réplique. Et, à son grand étonnement, elle s'aperçut qu'elle commençait à se prendre au petit jeu qu'elle avait elle-même instauré.

En trois ans de « bons et loyaux services » au *Paradis pour tous*, elle avait eu maintes fois l'occasion de pratiquer la domination sur certains clients, qui venaient ici exprès pour ça. Elle faisait ce qu'on attendait d'elle le plus consciencieusement possible, mais sans aucune participation de son esprit et encore moins de son corps. Elle s'appliquait simplement pour que le client soit content et que ça finisse plus vite. Ce que sa copine Charlotte, alias « Poil long », appelait : travailler « à la pendule ».

Mais là, tout d'un coup, avec ce jeune blondinet si visiblement désarmé, dont les grands yeux bleus étaient emplis d'une adoration sans bornes pour elle, ça devenait différent. D'autant plus que, pour une fois, c'était elle qui avait décidé de tout. Elle était la meneuse de revue, en quelque sorte. Et, du coup, depuis une minute ou deux, elle sentait une certaine langueur amollir ses membres, et une douce chaleur prendre possession de son ventre et de ses reins. Alors, pourquoi ne pas profiter de la situation ?

Comme le lit était très bas, elle n'eut aucun mal à poser sa cuisse gauche sur l'épaule droite de Damien. Puis, creusant les reins, elle projeta son ventre en avant, jusqu'à ce que les petits poils frisés de son épaisse toison noire viennent lui chatouiller les lèvres.

— Embrasse-le ! ordonna-t-elle, en lui appuyant de la main sur la nuque. Allez, embrasse mon petit chat : il en meurt d'envie, tu sais...

Damien resta quelques secondes d'une immobilité de statue, fasciné par cette fleur de chair qui s'ouvrait devant ses yeux exorbités, par les ondoiements nacrés qu'il devinait à peine sous l'efflorescence brune de la toison, par ce petit pistil vibrant et dur, niché au sommet de la conque moirée et comme emperlée d'une rosée translucide ; et puis, il y avait ce parfum prenant, affolant, lourd, qui faisait palpiter ses narines et qui le saoulait mieux et plus vite qu'un alcool fort.

Enfin, avec un sourd gémissement, presque une plainte, il plongeait ses lèvres au cœur de ce mystère féminin qui, depuis les prémices de son adolescence, avait occupé l'essentiel de ses rêveries nocturnes.

— C'est ça, mon bébé ! soupira Belle Cuisse, les reins cambrés, en plongeant ses doigts dans la chevelure blonde et longue de Damien.

Lèche-le bien, mon petit abricot ! Oh ! ta langue ! enfonce-la bien ! Si tu savais comme c'est bon !

Et la jeune prostituée forçait à peine la note. L'ardeur de ce jeune puceau, la passion qu'il mettait à plonger ses lèvres chaudes dans le puits brûlant de son ventre, la totale soumission dont il faisait preuve à son égard, tout cela lui mettait le feu au creux des reins. Elle qui, d'habitude, avec les autres pensionnaires du *Paradis*, se flattait de ne jamais avoir ressenti le moindre commencement de plaisir avec un client, quel qu'il soit.

Sous l'action de la langue encore un peu maladroite, brouillonne de Damien, elle sentait des picotements lui embraser le ventre, exploser en gerbes de plus en plus intenses, irradier tout son corps. Les pointes rose tendre de ses seins se dressaient, gonflaient sous le feu du désir, à lui faire presque mal. Et, en bas, la marée du plaisir montant inondait son sexe, ouvert comme une fleur de printemps, comme un fruit trop mûr qui éclate sous la pression de sa pulpe, ainsi que le bas du visage empourpré du garçon qui la fouillait si délicieusement.

Soudain, presque avec violence, Belle Cuisse repoussa Damien loin de son ventre frissonnant, et le força à s'allonger de nouveau sur le lit de satin gris et rose. Le garçon dévorait son corps nu d'un regard si intense qu'elle sentit un frisson délicieux lui parcourir la colonne vertébrale.

— Attends, mon bébé, murmura-t-elle avec une tendresse à peine forcée, c'est au tour de maman de s'occuper de toi, maintenant...

Elle grimpa sur le lit et s'installe à califourchon au-dessus de lui, les genoux de part et d'autre de son torse mince. Se penchant, elle écrasa ses lèvres rouges sur les siennes, y recueillant le parfum capiteux de sa propre sève amoureuse. Puis, elle se redressa et entreprit de déboutonner sa chemise, picorant de petits baisers à peine effleurés chaque nouveau carré de peau douce et blanche qu'elle découvrait. À chacun, Damien poussait un soupir et tout son corps se tendait comme un arc. Et ses yeux ne cessaient d'aller de la poitrine au ventre de la jeune femme qui le chevauchait, de ces deux beaux fruits arrondis, aux bourgeons turgescents et rose pâle, jusqu'à la forêt sombre et bouclée qui protégeait l'entrée de la grotte soyeuse et nacrée où il rêvait de s'engouffrer d'un coup, de se perdre totalement, corps et âme.

Lorsqu'il fut torse nu, Belle Cuisse recula légèrement le long de son corps, pour s'attaquer à son pantalon, déformé par une grosse protubérance palpitante.

Elle en vint à bout rapidement et fit glisser le vêtement le long des cuisses à la fois fines et musclées de Damien. Elle passa un petit bout de langue mutine sur ses lèvres gonflées, en découvrant le slip de

coton rouge, si monstrueusement tendu par l'organe qu'il essayait de contenir que l'élastique supérieur ne touchait même plus la peau du ventre, ombré d'une fine toison blonde.

— C'est moi qui te fais cet effet-là ? susurra-t-elle, de cette voix de petite fille qui, d'ordinaire, avait beaucoup de succès auprès de ses partenaires tarifés. Tu m'as l'air d'en avoir une sacrément grosse, dis donc ! Tant mieux : j'aime ça, les hommes vraiment virils, capables de me remplir le ventre, de me prendre à fond et de me faire jouir à en mourir !

Une ombre passa sur le visage écarlate de Damien, qui souffla, d'une voix grave, presque grondante :

— Ne parle pas des autres hommes, mon amour ! Ils n'existent plus, ils n'ont jamais existé ! Il n'y a que toi et moi, pour l'éternité...

La jeune femme chassa cette déclaration d'un petit sourire et d'un mouvement de l'épaule gauche. Avant de se pencher vers le slip distendu avec une moue gourmande. Elle en effleura le tissu du revers de la main, puis du bout de ses doigts potelé, encore un peu enfantins, s'amusant des tressaillements, des frissons et des soupirs que chacun de ces contacts légers faisait naître chez le jeune homme à son entière merci.

Durant quelques minutes, elle joua ainsi avec lui, presque sadiquement, ravie de le conduire jusqu'au point de fusion où le désir devient presque insupportable à force d'intensité. Elle alla jusqu'à se pencher sur lui, pour picorer le tissu tendu à l'extrême de petits baisers, de très légères morsures. Damien finit par rendre totalement les armes.

— Je t'en supplie, mon amour... hoqueta-t-il, le corps entièrement arqué et les yeux révoltés. Arrête... Non, n'arrête pas ! Fais quelque chose... Je t'en prie !

Il ne savait plus où il était ni qui il était, constatation qui remplit la jeune femme d'une certaine fierté et accrut encore son propre désir.

Elle empoigna le slip rouge et, d'un mouvement lent et régulier, le tira vers le bas, avant d'en débarrasser complètement son partenaire. Dès qu'il fut libéré, le membre viril jaillit à l'air libre, dur, gonflé, tel un énorme ressort de chair noueuse et bandée.

— Eh bien ! dis donc, j'avais raison : tu es monté comme un âne, mon bébé d'amour ! ronronna Belle Cuisse, en se léchant machinalement les lèvres. Attends, je vais bien m'occuper de ce superbe morceau d'homme, tu vas voir...

Tout en parlant, elle avait enroulé ses doigts autour de la hampe à la peau merveilleusement douce, en éprouvant le grain, parcourant le sillage des veines qui l'innervaient ; pendant que sa main gauche avait

délicatement saisi les deux boules tièdes nichées entre les cuisses et les caressait avec une infinie douceur, ses doigts s'égarant parfois très loin, jusqu'au petit orifice par lequel les hommes sont, pour le coup, semblables aux femmes...

Damien creusait les reins, s'arquait pour tendre son ventre le plus haut possible, comme un appel muet et intense. Appel que, en bonne professionnelle du sexe, Belle Cuisse reçut cinq sur cinq. Avec des mines de chatte gourmande, elle se plia en deux, fit lentement descendre sa bouche entrouverte jusqu'au gros champignon rouge foncé, au sommet duquel perlait une petite goutte de désir qu'elle lapa du bout de la langue. Puis, avec un ronronnement de l'arrière-gorge, elle fit coulisser ses lèvres humides le long de la verge imposante qui se dressait à sa rencontre, arrachant un long soupir de délivrance à son partenaire.

Tandis que le membre viril, chaud, doux, envahissant, impérieux venait buter au fond de sa gorge, l'emplissant tout entière, elle sentit les mains fébriles de Damien se poser sur sa nuque, descendre vers son cou, s'agripper à ses épaules pour tenter de l'attirer à lui.

— Viens... Viens... viens... balbutia-t-il, en agitant la tête dans tous les sens comme un possédé.

Elle comprit aussitôt ce qu'il désirait. Et ça tombait bien, car elle en avait presque autant envie que lui. Cette virilité brûlante et veloutée qui emplissait sa bouche semblait attiser directement le feu qui embrasait ses reins.

Sans cesser d'avaler goulûment le pieu de chair qui l'envahissait, Belle Cuisse fit pivoter tout son corps, au-dessus de celui de Damien, de façon à ce qu'ils se retrouvent tête-bêche. L'idée de la vision affolante que son partenaire devait avoir sur la fleur humide et broussailleuse de son sexe, sur le profond sillon de sa croupe admirablement fendu et même sur le puits étroit et plissé de ses reins, porta à son comble l'excitation de la petite blonde. Et, quand elle sentit les deux bras du jeune homme se nouer au bas de son dos pour l'attirer à lui, elle ne résista pas.

Damien, lui, avait l'impression de voir la porte du paradis – le vrai – s'entrouvrir à quelques centimètres de ses yeux. L'appeler. Il plongea littéralement son visage au cœur de ce mystère parfumé et secret, avide d'en explorer les moindres froissements charnels. Il se saoulait des fragrances qui s'en échappaient, que ses lèvres et sa langue suscitaient, rendaient encore plus intenses, plus capiteux. Il avait des impatiences de douceur, des rages d'enfouissement qui le poussaient à plonger toujours plus profond, plus fiévreusement au cœur de ces ténèbres accueillantes, veloutées et chaudes comme un aimable enfer ; tandis que, là-bas, loin de son cerveau en ébullition

mais pourtant directement relié à lui, il lui semblait qu'une sorte de pieuvre sensuelle s'enroulait autour de son sexe, l'aspirait, l'engloutissait, tirait de lui les gerbes fabuleuses d'un plaisir encore inconnu.

Il ne put retenir un cri, lorsque la bouche chaude et douce de sa partenaire abandonna sa verge gonflée au maximum, presque douloureuse à force de tension. D'autant que, dans le même temps, la source où il s'abreuvait lui fut également retirée. L'espace d'un instant, il se sentit comme Adam dégringolant du paradis terrestre : on lui avait fait entrevoir des merveilles, il y avait goûté, et on les lui retirait.

Il ouvrit les yeux et fut aussitôt rassuré : Belle Cuisse venait à nouveau de pivoter, pour se retrouver face à lui, son visage empourpré à une vingtaine de centimètres au-dessus de lui. Elle lui adressa un sourire si débordant de désir qu'il sentit son sexe gonfler encore.

— Et maintenant, mon bébé, c'est l'instant suprême... murmura-t-elle, alors qu'il ne parvenait plus à détacher ses yeux papillotants des deux seins qui ondulaient juste au-dessus de lui, pointes dardées au maximum. Ne sois pas fâché si je te brusque un peu : c'est juste que j'ai trop envie de sentir ta superbe queue au fond de mon ventre. Tu me rends vraiment folle, tu sais ? C'est ça : je suis devenue folle de ta bite ! Et je la veux ! Je veux te sentir me défoncer la chatte, le cul, tout !

Durant une seconde ou deux, Damien sentit comme un jet d'eau froide venir doucher son désir. Ces mots vulgaires dans la bouche de son amour, cette obscénité avide qui déformait les traits de son merveilleux visage, c'était quelque chose de désagréable, à peine supportable.

Mais, juste après, il oublia tout et fut repris corps et âme par le raz-de-marée érotique qui avait un instant reflué. Car, d'un simple mouvement des reins, Belle Cuisse venait de s'empaler sur son membre, le faisant coulisser dans le fourreau brûlant de son ventre, jusqu'à la garde, jusqu'à ce que leurs deux pubis viennent choquer l'un contre l'autre.

Le souffle coupé par cette sensation affolante et neuve d'emprisonnement soyeux, Damien ferma à demi les yeux. Au jugé, il envoya ses mains devant lui, les referma sur les petits seins de sa partenaire, qui tressautaient au rythme de ses coups de reins de plus en plus rapides et sauvages. Ses doigts se mirent à en triturer les mamelons avec une fébrilité presque violente, et, un instant, il eut peur de lui faire mal. Mais le cri qu'elle poussa le rassura :

— Oh ! oui, prends mes seins, mon bébé ! Plus fort, n'aie pas peur, j'adore qu'on soit brutal avec eux ! Avec mon cul, aussi. Vite, fais

quelque chose pour mon petit cul !

Belle Cuisse s'agitait de plus en plus vite. En appui sur les mollets et les mains, elle faisait coulisser la verge noueuse dans son ventre en fusion, la faisant ressortir presque entièrement, avant de s'empaler de nouveau dessus, la faisant disparaître entièrement en elle. Et, à chaque fois, Damien avait l'impression que son sexe s'enflait encore, devenait démesuré et porté à incandescence, prêt à exploser.

— Mon cul ! répéta la petite blonde en haletant littéralement. Occupe-toi de lui... Maintenant !

L'esprit traversé d'éclairs rouges, aveuglants, sans bien comprendre ce qu'on attendait de lui, Damien délaissa un sein et envoya sa main droite le plus loin possible, vers la croupe de sa partenaire, qui venait de s'abattre sur sa poitrine en sueur et cambrait les reins au maximum, sans cesser de le chevaucher avec de plus en plus d'ardeur.

Ses doigts, comme animés d'une vie autonome, d'une intelligence propre, se faufilèrent dans le profond sillon qui séparait les deux fesses fermes et rondes de Belle Cuisse. Et entrèrent tout naturellement en contact avec le petit anneau secret qui interdisait l'accès de ses reins.

Qui l'interdisait *en principe*...

— Oh ! oui, vas-y à fond, mon bébé ! rugit la petite blonde, le corps couvert d'une fine transpiration, dès qu'elle sentit les doigts de son partenaire explorer sa croupe. Ouvre-moi ! Défonce-moi de partout ! Déchire-moi le cul !

Cette fois, sous le fouet du plaisir qui montait de ses reins comme une vague irrésistible, Damien ne se choqua même plus des obscénités éruptées par sa partenaire en transes. Avec force, presque brutalement, il enfonça deux doigts en même temps dans le puits étroit et délicat. Après une ultime résistance, le petit anneau serré se dilata de lui-même, provoquant un rugissement de plaisir chez Belle Cuisse qui, du coup, accéléra encore les mouvements de son ventre autour de la virilité sur laquelle elle était empalée.

L'orgasme les empoigna presque en même temps. La petite blonde d'abord, qui eut la sensation affolante que la verge et les doigts de son partenaire se rejoignaient à l'intérieur de son corps pour y allumer un extraordinaire brasier. Elle poussa un long cri strident, son corps ruisselant agité de soubresauts incontrôlables, et s'abattit sur la poitrine presque imberbe du jeune homme, qu'elle griffa pratiquement au sang.

La douleur provoquée par ces griffes féminines déclencha le propre plaisir de Damien. Qui eut l'impression presque paniquante que son membre explosait réellement, en une immense gerbe de feu. Son cri, plus grave, se mêla à celui de la jeune femme, tandis qu'il inondait son

ventre avide d'un flot de plaisir épais et brûlant.

Ils retombèrent l'un sur l'autre, haletants, trempés de sueur, le regard vide et les oreilles bourdonnantes. Puis, lentement, après avoir récupéré une respiration moins saccadée, Belle Cuisse roula sur le côté et retomba sur le satin du lit, à droite de Damien.

Et c'est à ce moment précis que la réalité se rappela brusquement à elle.

Sous la forme d'une petite lumière orangée, presque complètement dissimulée dans le renforcement du secrétaire d'acajou, à droite de la tenture séparant la chambre du petit boudoir.

C'était le signal.

Il y en avait une dans chacune des chambres du *Paradis pour tous*, de ces petites lumières orange, directement reliées à un tableau électrique situé sous le bar du grand salon, et auquel seuls Madame Claudine et Alexis, son barman, avaient accès. Lorsqu'un client avait payé pour « monter » durant une demi-heure, par exemple, l'un ou l'autre enfonçait le bouton correspondant à la chambre où il se trouvait, au bout de vingt-cinq minutes. Ce qui permettait à la fille qui était avec lui de savoir qu'il ne lui en restait que cinq pour se débarrasser de son client... ou pour lui soutirer une rallonge.

Dès que la lumière s'était allumée, Belle Cuisse avait aussitôt retrouvé sa froideur de professionnelle, oubliant presque qu'elle venait de vivre un orgasme de première grandeur. Ça ne comptait plus, c'était du passé. L'avenir, le futur immédiat, c'était que les affaires étaient peut-être en train de reprendre, au grand salon, et qu'elle entendait bien en avoir sa part.

Et c'est ce moment que Damien choisit pour la prendre dans ses bras et blottir son visage extasié au creux de son cou à la peau presque neigeuse à force de douceur.

— Je suis tellement heureux, si tu savais ! murmura-t-il à son oreille, en un souffle tiède, pas tout à fait encore apaisé. On va être si bien, toi et moi, quand je t'aurai emmenée d'ici. Tu verras, je t'aimerai tellement que tu finiras par oublier ces horreurs qu'on t'a forcée à faire... toute cette boue...

Un petit signal d'alarme s'alluma dans le cerveau de Belle Cuisse. Les clients qui devenaient sentimentaux, ou pire : qui tombaient amoureux, il n'y avait rien de plus délicat, dans le métier. La seule solution, en tout cas la plus radicale, était de les décourager le plus vite possible. Et celui-ci, l'ex-puceau, lui paraissait particulièrement atteint : si elle le laissait divaguer encore cinq minutes comme ça, il était foutu de lui sortir une bague de fiançailles de sa poche !

Croyant bien faire, elle opta pour un remède violent, brutal, sous

prétexte que le mal était profond et virulent : « à maladie de chien, remède de cheval ! », avait coutume de répéter sa grand-mère bourguignonne, quand elle était gamine.

Elle s'arracha des bras de son client, se redressa, sauta hors du lit et le regarda d'un air glacial, tout en se dépêchant de se rhabiller.

— M'emmener d'ici ? articula-t-elle avec une moue méprisante. Qu'est-ce que c'est que ce délire ? Allez, redescends sur terre, mon grand bébé !

Il la dévisagea sans comprendre. Puis, son visage encore empourpré redevint pâle d'un coup.

— Mais voyons, mon amour, bafouilla-t-il, en quittant le lit à son tour, nous allons partir ensemble ! Maintenant que je t'ai trouvée, nous ne nous quittons plus, c'est évident ! Tu verras, je travaillerai, tu n'auras plus à te soucier de rien, à part notre bonheur. Ça va être merveilleux, Virginie, merveilleux...

Elle éclata d'un petit rire sec :

— Non, mais, écoutez-moi ce grand crétin qui veut me transformer en une vraie bobonne ! Et, d'abord, arrête de m'appeler Virginie : je t'ai balancé ce prénom au hasard, pour que tu me fiches la paix, mais je ne m'appelle pas comme ça. Bon, allez, maintenant, tu vas être gentil : tu te rhabilles vite fait et on redescend il y a sûrement d'autres clients qui m'attendent en bas. Faut que je gagne ma croûte, moi, mon bébé ! Je ne suis pas ici pour rigoler...

— Mais enfin... ma chérie... bafouilla Damien, qui semblait au bord des larmes. Tu étais tellement heureuse, tout à l'heure, avec moi... Tu es ma femme...

— Une pute ! explosa-t-elle, avec un petit rire sans joie. Je ne suis pas ta femme, je suis une pute que ton père a payée pour faire sauter ton pucelage, ce qui est fait. Et toi, pauvre pomme, tu es mon client. Juste un client parmi tant d'autres...

Elle allait continuer sur ce ton mordant, dont elle oubliait exprès le côté méprisant, mais elle s'arrêta net en voyant la figure que faisait Damien. En une fraction de seconde, elle se dit qu'elle était peut-être allée trop loin trop vite.

Le jeune homme était méconnaissable, presque effrayant à cause du rictus qui tordait sa bouche, de sa face d'un rouge violacé, et de la lueur démente qui avait brusquement embrasé ses pupilles dilatées.

Il poussa un rugissement de bête sauvage, une sorte de grondement caverneux semblant venir du plus profond de ses entrailles, et fit un bond en avant. Belle Cuisse faillit se mettre à crier, persuadée qu'il allait lui sauter à la gorge pour l'étrangler, ou se mettre à la tabasser de toutes ses forces, décuplées par la rage aveugle qui le possédait.

Mais Damien, la figure désormais ravagée par toute une série de tics nerveux, se contenta de ramasser son pantalon et sa chemise, avant de se dresser en face de la jeune femme, toujours grondant, horrible à voir.

— Comment tu as pu me faire ça ? éructa-t-il d'une voix méconnaissable qui fit passer un frisson de panique dans les membres de sa partenaire. Tu t'es foutue de moi ! Tu m'as trompé d'une manière dégueulasse ! Une chienne, voilà ce que tu es ! Des monstrueuses salopes, voilà ce que vous êtes toutes ! Tout le monde s'est entendu pour me rendre grotesque, c'est ça ? Y compris mon propre père !

— Attends, calme-toi, voyons... tenta d'intervenir Belle Cuisse, comprenant un peu tard qu'elle y était allée trop fort. Laisse-moi t'expliquer ce que...

— Rien du tout ! hurla Damien, d'une voix de dément, le corps tétanisé par la rage qui le possédait. Ta gueule ! Ferme le cloaque qui te sert de bouche, encore plus ignoble que l'autre, celui de ton ventre !

D'un bond prodigieux, ses vêtements sous le bras, il fut à la porte du boudoir, avant que la petite blonde ait eu le temps d'esquisser un geste. Avant de sortir, il se retourna vers elle, avec un sourire effrayant :

— Mais je reviendrai ! Je me vengerai ! De toi, d'abord, puis de toutes les autres ! Parce que vous êtes toutes des monstres répugnants et velus ! Des... Oh ! non, c'est ignoble, j'ai trop mal !

Et sur ce dernier hoquet de douleur, Belle Cuisse le vit disparaître dans le couloir et l'entendit courir vers l'escalier. Le cœur battant, elle se lança à sa poursuite.

Avec le pressentiment d'une catastrophe.

Dans le grand salon, les rangs s'étaient clairsemés. La plupart des clients et des pensionnaires s'étaient finalement appariés, avant de monter dans l'une ou l'autre des chambres, à l'étage. Il ne restait plus que Madame Claudine, occupée avec Alexis, le barman, à vérifier ce qui avait été consommé et par qui, Noï, dont personne n'avait dû vouloir et qui sirotait un thé glacé, les yeux dans le vague. Ainsi que Monsieur Alexandre, toujours aussi digne dans son impeccable costume croisé, malgré la chaleur qui ne baissait que très lentement. Il avait pris place dans un petit canapé à deux places, à côté de la jeune Vietnamiennne, et lui racontait le voyage qu'il avait fait à Saigon, à la fin des années quarante. Pendant qu'il parlait, ses mains tavelées aux veines violettes s'égarèrent sur le corps menu de la jeune fille, caressaient négligemment la soie de son pyjama à grosses fleurs,

s'égarant souvent très haut entre ses cuisses menues, sans qu'elle paraisse le remarquer.

Et puis, il y avait Thelo, le pianiste, avachi sur son tabouret, qui égrenait sans trop de conviction la mélodie sautillante de *Honeysuckle rose*, le « standard » de Fats Waller, morceau que monsieur Alexandre lui réclamait presque tous les soirs, quand il avait l'âme nostalgique.

François de son vrai prénom, le pianiste avait demandé, à son entrée au *Paradis pour tous*, deux ans plus tôt, qu'on voulût bien l'appeler Thelonius, en raison de son admiration dévote pour Thelonius Monk, le grand pianiste-compositeur de jazz. Il n'avait pas fallu trois semaines pour que les pensionnaires de Madame Claudine le rebaptisent Thelo, trouvant cela plus *cool* que le prénom entier.

Monsieur Alexandre, la barbichette frémissante, venait de glisser une main furtive sous la veste de Noï, pour agacer ses tétons du bout des doigts, lorsque la porte derrière le piano s'ouvrit à la volée.

À l'exception de Thelo qui resta impassible, penché sur son clavier, les quatre autres personnes présentes dans le grand salon restèrent stupéfaites de voir débarquer, comme un diable jaillissant de sa boîte, Damien, entièrement nu, la face violette et déformée par un rictus de rage haineuse, traînant ses vêtements au bout du bras gauche.

— Vous êtes tous des salauds ! rugit-il, en courant à travers la grande pièce, bousculant les chaises et les fauteuils sur son passage. Vous avez voulu vous foutre de moi, mais je me vengerai ! Je vous jure que vous allez vous en repentir ! Elles paieront, ces immondes salopes ! Elles paieront toutes le mal que l'autre m'a fait !

Et, avant que quiconque ait pu réagir, il ouvrait la porte donnant sur le vestibule et disparaissait.

Comme s'il ne s'était aperçu de rien, Thelo plaqua le dernier accord de son morceau, et enchaîna directement sur *Weather bird*, un ragtime composé par le jeune Louis Armstrong au milieu des années vingt.

Il fallut quelques secondes à Madame Claudine pour reprendre ses esprits et foncer à son tour vers le vestibule. Lorsqu'elle ouvrit la porte donnant sur le perron, elle eut juste le temps d'apercevoir, sous la clarté blême de la lune, une ombre blanchâtre disparaître derrière la haie de troènes qui séparait la grande serre tropicale de l'allée conduisant à la sortie « française » de l'immense parc entourant l'hôtel particulier.

Et, sans être capable de s'expliquer pourquoi une idée aussi étrange lui venait, elle se dit que Damien Souvarie, dans sa fuite, ressemblait à un fantôme.

Un fantôme qui, à tout moment, risquait de revenir hanter son

cher *Paradis*.

Pour le transformer en enfer.

*

* *

Madame Claudine referma la lourde porte du vestibule sur son pianiste, le dernier à quitter l'hôtel particulier, et s'adossa au chambranle en poussant un gros soupir de soulagement.

Des soirées comme celle-là, elle n'en aurait pas souhaité à sa pire ennemie, si elle avait eu une pire ennemie. Alertés par les hurlements de dingue du petit Souvarie, ses clients et ses pensionnaires avaient immédiatement quitté les chambres où ils étaient en train de « bien faire », pour descendre au salon voir ce qui se passait.

Immédiatement, le père Souvarie avait fait un foin du diable, s'en était pris à cette pauvre Belle Cuisse, l'accusant d'avoir « piétiné l'honneur » de son fils, rien de moins. Et il était parti en claquant violemment la porte, tandis que la petite blonde fondait en larmes.

Du coup, l'ambiance s'était retrouvée sérieusement « plombée », et personne n'avait eu à cœur de prolonger les ébats à peine ébauchés. D'où un sérieux manque à gagner pour le *Paradis*, lorsque les clients, les uns après les autres, étaient remontés dans leurs voitures, et que les pensionnaires avaient regagné leurs petites chambres installées sous les combles. À l'exception de Priscilla et de Belle Cuisse, qui, par tolérance spéciale, étaient autorisées à retourner chaque soir dormir en ville. Des « demi-pensionnaires » en quelque sorte...

— Tout ça à cause de ce petit connard de puceau de mes deux ! grommela Madame Claudine, retrouvant, sous le coup de l'énervement, la vulgarité de ses très jeunes années, passées sur les trottoirs de Bruxelles, et dont elle avait eu un mal fou à se défaire, après sa rencontre miraculeuse avec Monsieur Alexandre, dix-huit ans auparavant.

Elle sortit un paquet de cigarettes mentholées de la poche de son tailleur et en alluma une à la flamme de son petit briquet en or guilloché, rehaussé de platine. Un des nombreux « petits cadeaux » de Monsieur Alexandre. Puis, elle descendit les marches du perron et se dirigea droit vers la grande serre tropicale, adossée au mur ouest de l'hôtel particulier. Quand elle « avait ses nerfs », ainsi que chuchotaient les filles dans son dos, il n'y avait rien de mieux pour la calmer qu'une petite promenade dans la serre.

Elle était immense, pareille à une nef d'église avec ses minces

colonnettes de fer qui montaient d'un jet soutenir le vitrail cintré d'où tombait la lumière. Madame Claudine en ouvrit la porte d'une simple pression et, tout de suite, se sentit enveloppée, caressée par la chaleur humide et odorante qui y stagnait, comme un lac de parfums violents et contrastés.

Au milieu, dans un bassin ovale, au ras du sol, vivait toute la flore aquatique des pays du soleil. Des cyclanthus, dressant leurs panaches verts, entouraient d'une ceinture monumentale le jet d'eau, qui ressemblait au chapiteau tronqué d'une colonne cyclopéenne. Le bassin était entouré par une large bande de sélaginelle, une fougère naine qui formait un épais tapis de mousse d'un vert tendre. Et, au-delà de la grande allée circulaire, quatre énormes massifs montaient d'un élan vigoureux jusqu'au cintre : les palmiers, légèrement penchés, épanouissaient leurs éventails, étalaient leurs têtes arrondies en laissant pendre leurs palmes ; les grands bambous d'Asie montaient tout droits, frêles et durs ; et, dans un coin, un bananier chargé de fruits allongeait de toutes parts ses feuilles horizontales.

Dans un incroyable fouillis de troncs et de verdure, il y avait aussi des euphorbes d'Ethiopie, cierges épineux horriblement contrefaits, et un ravenala, l'arbre du voyageur, dressant son bouquet d'immenses écrans chinois. Au sol, une incroyable variété de plantes basses et de fleurs multicolores couvraient entièrement le sol.

Derrière ces massifs, une seconde allée, plus étroite, faisait le tour de la serre, reliant, aux quatre coins, des antres de verdure, des berceaux profonds que protégeaient et recouvraient d'épais rideaux de lianes.

C'est cette petite allée serpentine qu'emprunta Madame Claudine, tirant machinalement sur sa cigarette. Et c'est dans l'une de ces grottes végétales que, soudain, l'horreur lui sauta au visage.

Pendant un temps qui lui parut interminable, elle resta clouée sur place, d'une immobilité de marbre, essayant de se persuader qu'elle était le jouet d'une illusion cauchemardesque ; que ce qu'elle croyait voir, en réalité n'existait que dans son imagination.

De toute la force de sa volonté, avec l'énergie que seuls peuvent donner la panique, le dégoût et l'effroi lorsqu'ils se mélangent, Madame Claudine essaya de croire que ce n'était pas vrai.

Que Priscilla, sa « demi-pensionnaire », partie environ une heure plus tôt pour rentrer chez elle, n'était pas là, allongée nue sur la mousse vert tendre ;

qu'elle n'avait pas ces yeux fixes, ouverts sur le néant, ni cette bouche encore écarquillée sur un dernier cri muet ;

qu'elle n'avait pas non plus, sous le sein gauche, cette large

blessure rouge brun, d'où avaient coulé trois filets de sang qui achevaient de sécher sur son flanc.

Et surtout, Madame Claudine tenta de se persuader que, sur le corps sans vie de Priscilla, il n'y avait pas, *il ne pouvait pas y avoir* ce cadavre d'oiseau, cette colombe au col ensanglanté, dans le bec de laquelle on avait glissé un anneau d'or.

Elle essaya de se convaincre que ce tableau macabre, cette mise en scène monstrueuse, la blessure ouverte et sanglante, le corps sans vie de Priscilla, l'oiseau sacrifié, que tout cela n'existait pas, *en vrai*.

Mais, au bout d'un temps qu'elle ne parvint jamais par la suite à évaluer, Madame Claudine comprit que tout ce qu'elle voyait, là, sur le tapis moelleux et vert tendre des euphorbes, n'était que la terrible, la sinistre, l'hallucinante réalité.

Alors, sa cigarette à demi consumée tomba toute seule de ses lèvres tremblantes ; et, les mains collées aux tempes, le corps moite des miasmes chauds et humides de la serre, elle se mit à hurler.

CHAPITRE II



— Ça vous dirait, messieurs, d'aller passer quelques jours au bordel ?

La phrase du commissaire divisionnaire Charlie Badolini, patron de la Brigade Mondaine, cueillit à froid ses deux inspecteurs préférés – parce que les plus brillants. Le commandant Boris Corentin et son coéquipier, le capitaine Aimé Brichot, qui venaient tout juste de prendre place dans les deux fauteuils Empire réservés aux visiteurs du patron, échangèrent un regard interloqué.

— Je vous demande pardon, monsieur le divisionnaire ? finit par articuler Aimé Brichot, dont les lunettes de myope léger avaient glissé sur l'arête de son nez busqué.

Charlie Badolini se pencha par-dessus son grand bureau, lui aussi de style Empire, en tirant une bouffée de sa cigarette brune sans filtre. Dans son éternel costume croisé bleu pétrole, il ne semblait pas s'apercevoir de la canicule qui s'était abattue sur Paris, quelques jours plus tôt, et qui, malgré l'heure matinale, mettait déjà Aimé Brichot en nage.

— Vous m'avez parfaitement entendu, dit-il de sa voix éraillée par le tabac, un demi-sourire sur ses lèvres minces : l'administration vous offre une petite récréation à ses frais. Et sur les bons roses en plus !

Boris Corentin croisa ses longues jambes musclées et lissa machinalement le pli de son pantalon de lin gris clair.

— Et si vous nous expliquiez tout ça, patron ? En commençant par ce mystère : comment pourrions-nous aller « au bordel », comme vous dites si bien, alors que les maisons closes ont disparu de France en 1947, tout du moins officiellement...

— « Officiellement », c'est le mot clé ! fit le commissaire. Est-ce que le nom d'Alexandre De Vroets vous dit quelque chose ?

La prodigieuse mémoire de Corentin se mit aussitôt en marche, avec la sûreté d'un ordinateur dernier modèle, bourré de microprocesseurs.

— De Vroets... De Vroets... murmura-t-il, les yeux dans le vague. C'est un homme politique belge, ça, non ? Un homme sans l'appui de qui, dans les années soixante, aucun gouvernement ne pouvait espérer se maintenir au pouvoir. Il a dû être ministre un nombre incalculable de fois, si je ne m'abuse. Par contre, j'étais persuadé qu'il était mort depuis longtemps...

— Il ne l'est pas ! intervint Charlie Badolini. Il a 83 ans, et il est même encore fort gaillard, puisqu'il passe l'essentiel de ses soirées dans le fameux bordel où je compte vous envoyer ! Ce qui est normal puisque, plus ou moins, l'établissement lui appartient...

— J'avoue que je comprends de moins en moins, fit Aimé Brichot, en lissant machinalement la pointe droite de sa moustache. Ils n'ont pas fermé leurs maisons closes, en Belgique ? Parce que, sinon...

— J'y arrive ! le coupa le commissaire divisionnaire, avec un petit geste impatient. En réalité, cette maison close n'est pas en Belgique... et elle n'est pas en France non plus !

— Mais elle est où, alors ? s'étonna Brichot.

— Juste sur la frontière, répondit tranquillement Boris Corentin.

— Exactement ! fit Badolini, l'air surpris. Comment saviez-vous ça ?

— Je ne le *savais* pas, patron, c'est une simple déduction logique...

— En tout cas, vous avez visé juste, Boris. Le *Paradis pour tous* – oui, c'est le nom de l'établissement en question – se trouve à une quarantaine de kilomètres de Lille. Le parc qui l'entoure se trouve pour moitié en Belgique et pour l'autre moitié chez nous. Alexandre de Vroets s'en est rendu acquéreur juste après la Seconde Guerre mondiale, avec une petite partie de l'héritage de son père, qui avait bâti une très grosse fortune dans les mines d'étain et de cuivre de l'ex-Congo belge. Durant plusieurs décennies, il s'en est servi comme maison de campagne, et aussi pour ses rendez-vous « informels » avec

des hommes politiques étrangers. Petit à petit, parce qu'il est, de notoriété quasi publique, très porté sur la chose, il a pris l'habitude de faire venir aussi des filles... « tarifées » disons, histoire de détendre l'ambiance avec ses prestigieux invités.

— Et, de fil en aiguille, l'idée lui est venue de rentabiliser l'affaire en s'installant un vrai « boxon » à domicile, glissa Brichot, avec une petite grimace désapprobatrice.

— Rentabiliser n'est pas le mot, répondit Charlie Badolini. Comme je vous l'ai dit, Alexandre de Vroets est d'une famille très riche et il a encore arrondi cette fortune, durant les quatre décennies où il a participé activement à la vie politique de son pays.

— Dans ce cas, intervint Corentin, ça doit être de l'ordre du fantasma...

— Exactement ! De Vroets a vécu deux années à Paris, à l'époque de ses études, juste avant la guerre, et il a passé l'essentiel de son temps dans les plus célèbres maisons closes de l'époque. C'est resté pour lui comme une sorte d'idéal de bonheur.

— Nostalgie de la jeunesse... murmura rêveusement Boris, en allumant une cigarette *ultra light*.

— Toujours est-il, reprit Charlie Badolini, qu'au début des années quatre-vingt-dix, après s'être définitivement retiré des affaires, il a revendu la propriété à une certaine Françoise Philippe, une ancienne prostituée de haut vol, française, qui était – et est toujours – sa maîtresse en titre. C'est à ce moment-là que De Vroets a vraiment réalisé son rêve, aménageant tout l'hôtel particulier en maison close début de siècle. Laquelle est dirigée par Françoise Philippe, qui se fait appeler Madame Claudine par ses pensionnaires.

— Comme ça, fit Corentin, le respectable Monsieur De Vroets n'apparaît nulle part, puisqu'il a revendu la propriété.

— Pour s'en acheter une autre, plus petite, à une poignée de kilomètres de là, ce qui lui permet de trôner chaque soir dans le grand salon du *Paradis pour tous*, où il reste évidemment le véritable patron, sous le nom de « Monsieur Alexandre », compléta Badolini, en allumant une nouvelle cigarette brune.

— Tout ça ne nous dit pas comment l'existence d'une maison close est possible, alors que la chose elle-même est parfaitement illégale, aussi bien en Belgique qu'en France, fit remarquer Aimé Brichot.

— Moi, je crois que je pige, murmura Boris Corentin avec un petit sourire en coin. Ça doit être une affaire qui ressortit de ce qu'on pourrait appeler l'« hypocrisie d'État »...

— Explique-toi... l'encouragea Brichot, les yeux ronds, en tournant le buste vers sa flèche. [2]

— Réfléchis, Mémé. Alexandre De Vroets a été un homme politique de premier plan, pendant à peu près quarante ans. Ça signifie que, même retiré des affaires, il doit conserver des relations, des amitiés, et sans doute aussi des « obligés », dans tous les milieux de pouvoir, aussi bien en Belgique que chez nous. Par conséquent, c'est quelqu'un que personne n'a envie de contrarier.

— Oui, d'accord, et alors ? insista Brichot.

— Alors – vous m'arrêtez si je fais fausse route, patron – la situation exceptionnelle de la propriété, à cheval sur la frontière, permet aux deux gouvernements de fermer pudiquement les yeux sur les activités qui se déroulent au *Paradis pour tous* : les Français font mine de croire qu'il s'agit d'une affaire belge, et, de leur côté, nos « amis d'Outre-Quévrain », comme on dit dans le journal *L'Équipe*, détournent la tête, en se disant que tout ça regarde la France et non eux !

— C'est exactement ça, approuva Charlie Badolini, avec une petite grimace. On laisse De Vroets d'autant plus tranquille que beaucoup d'hommes politiques ou de grands industriels français et belges (mais pas seulement) aiment à se retrouver pour régler les affaires de l'Europe ou signer de gros contrats, dans l'ambiance si particulière de ce « paradis frontalier », si j'ose ainsi m'exprimer ! Paradis dans lequel, soit dit en passant, on peut accéder par l'entrée nord du parc, qui se trouve en Belgique, ou par le portail sud, qui est en France.

— Pratique... commenta sobrement Aimé Brichot.

— Il va de soi, reprit le commissaire divisionnaire, que l'endroit n'est pas ouvert à tous les vents et que n'y est pas admis qui veut. En fait, pour pouvoir prétendre faire connaissance avec les « pensionnaires » de Madame Claudine, il est indispensable d'être coopté par un habitué ayant toute la confiance d'Alexandre De Vroets.

— Et les services de ces demoiselles sont vraiment payants ? demanda Corentin.

— Bien entendu ! s'exclama Badolini. Il faut que tout ça « fasse vrai », n'est-ce pas ? Donc, même si De Vroets n'a absolument pas besoin d'argent, il est nécessaire que les clients mettent la main au portefeuille, pour avoir l'impression d'être dans une vraie maison close « comme autrefois ».

— Il y a juste une chose qui n'est pas claire, patron, fit doucement Corentin, en décroisant les jambes pour se pencher légèrement en avant : *pourquoi* est-ce qu'on est là, ce matin, tous les trois, à parler du *Paradis pour tous* ?

La mine de Charlie Badolini s'allongea et deux rides supplémentaires apparurent sur son front, qui en était pourtant déjà

abondamment pourvu.

— On en parle parce que, avant-hier, il s'y est produit un incident fort regrettable...

En quelques phrases précises, le commissaire divisionnaire révéla à ses deux collaborateurs le meurtre bizarre d'Agnès Civry – Priscilla de son nom de guerre – retrouvée dans la grande serre par Madame Claudine. Puis, il enchaîna sur le scandale déclenché une paire d'heures plus tôt par le jeune Damien Souvarie, amené là par son propre père, et sur les menaces qu'il avait proférées à l'encontre des pensionnaires du *Paradis*, avant de s'enfuir au-dehors.

— Depuis quarante-huit heures, le jeune homme a disparu dans la nature, conclut Badolini, en écrasant son minuscule mégot dans le lourd cendrier d'onyx trônant sur son bureau. Et personne ne l'a revu.

— C'est effectivement une affaire surprenante, fit alors Aimé Brichot, notamment la « mise en scène » autour du cadavre de cette pauvre fille. Mais ça n'explique pas pourquoi elle a atterri sur votre bureau, patron...

— Le père ! répondit Charlie Badolini. Laurent Souvarie, colonel en retraite de l'armée française.

Une vieille ganache « à l'ancienne », si vous me passez l'expression, mais persuadée de l'innocence de son rejeton, et décidée à le faire savoir un peu partout. Depuis hier matin, il fait un foin du diable rue Saint-Dominique, hurlant que c'est lui qu'on cherche à salir à travers son fils, qu'il s'agit d'un complot pour discréditer l'armée française, etc. Voyez le topo ?

— Très bien ! fit Boris Corentin, avec un petit sourire légèrement ironique. Votre colonel a fait tellement de raffut que le ministère des Armées s'est défaussé sur la place Beauvau, laquelle place Beauvau s'est empressée de vous refiler le bébé, vu le caractère hautement « sensible » et sexuel de cette malencontreuse affaire !

— C'est à peu près ça, en effet, opina le commissaire divisionnaire, avec un demi-sourire.

— Mais, patron, vous avez parlé de « bons roses », tout à l'heure... fit alors remarquer Aimé Brichot, dont le front, à présent, ruisselait de sueur, dans l'atmosphère surchauffée du grand bureau donnant sur la Seine.

— Effectivement. Figurez-vous qu'Alexandre De Vroets a réagi très vite et a réussi à « escamoter », au moins temporairement, la mort de cette pauvre fille. Pour l'instant, aucune enquête n'est ouverte : Agnès Civry, alias Priscilla, a juste fait une fugue inexpliquée. Dans ces conditions...

Charlie Badolini marqua une pause, dont Boris Corentin profita :

— Dans ces conditions, il n'est pas question que deux flics français pointent leurs gros sabots au *Paradis* ! Donc, Mémé et moi allons débarquer là-bas comme de simples clients, sous des noms d'emprunt, que les gars de l'Identité doivent déjà être en train de nous concocter. Je me trompe, patron ?

— Pas du tout, Boris ! La seule personne à être au courant de votre arrivée est précisément le colonel Souvarie, qui sera votre « parrain ». Vous, vous êtes deux industriels normands, Eric Chevalier et Simon Franqueville : vous faites dans la potasse, à Rouen. Vous aurez tout le temps d'étudier vos curriculumms respectifs dans le train. Vous partez pour Lille dans deux heures et demie, une voiture de location vous attendra à la gare. Laurent Souvarie aura déjà prévenu de votre arrivée au *Paradis pour tous*, dès ce soir.

Charlie Badolini marqua une pause, avant d'ajouter :

— Ah ! autre chose : j'ai été averti par mon homologue bruxellois que, de son côté, il envoyait également un inspecteur incognito au *Paradis*. J'ignore son identité, de même qu'il ignorera la vôtre, alors essayez d'ouvrir l'œil.

Boris Corentin et Aimé Brichot étaient déjà à la porte du bureau, lorsque le commissaire divisionnaire les héla de sa voix éraillée :

— Ah ! Messieurs, une dernière chose : vous êtes priés de ne pas dépenser vos bons roses à des activités que la morale réprouve... et que votre statut de policiers assermentés vous interdit ! Je dis surtout ça pour vous, Boris...

Corentin se composa un air indigné, tandis qu'une petite flamme amusée dansait dans son regard :

— Voyons, patron ! qu'est-ce que vous allez imaginer ? Mémé et moi serons d'une chasteté irréprochable, évidemment... sauf si l'enquête exige de nous une participation plus... active !

Il sortit sans laisser le temps à Charlie Badolini de répliquer. À peine dans le couloir, Aimé Brichot prit une mine catastrophée.

— Eh bien ! Mémé, qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Corentin, l'air surpris. On a connu plus désagréable, comme conditions d'enquête, non ?

— Parle pour toi qui es célibataire ! répondit Brichot, avec un soupir à fendre l'âme. Mais, moi, je vais devoir expliquer à Jeannette que le patron m'envoie passer plusieurs jours tous frais payés... dans une maison close !

— Effectivement, c'est pas gagné ! fit Boris Corentin, en se retenant pour ne pas éclater de rire.

CHAPITRE III



Noï ouvrit lentement, précautionneusement, ses deux grands yeux bridés, d'un noir d'encre. Elle dut les refermer aussitôt, à cause des rayons obliques du soleil, qui filtraient dans la chambre, malgré la gaze des rideaux, mollement agitée par un petit vent coulis.

Il était à peine plus de dix heures, et la chaleur était déjà accablante, épaisse. Au-dehors, dans le grand parc sur lequel donnait la moitié des douze chambres réservées aux pensionnaires du *Paradis*, sous les toits, on n'entendait aucun chant d'oiseaux, comme si, eux aussi, étaient écrasés par la canicule qui plombait la moitié de l'Europe depuis presque une semaine.

La jeune Vietnamiennne étira son corps mince, presque fluet, sur le drap blanc froissé. Ce faisant, sa main droite entra en contact avec une peau satinée, très douce, et Noï eut un petit sourire, qui étira ses lèvres finement ourlées et naturellement brillantes.

Elle n'avait même pas entendu Charlotte – alias « Poil Long » – venir se glisser dans son lit, ainsi qu'elle le faisait presque toutes les nuits. Et ce, dès le soir de son arrivée au *Paradis pour tous*, deux mois plus tôt.

Noï passa ses paumes sur sa poitrine menue, dont les mamelons, presque toujours érigés, paraissaient très gros, par comparaison avec le léger renflement de ses seins de gamine. Elle sourit toute seule, dans

le grand lit, en repensant à cette soirée de mai. Ce premier soir, elle avait « fait » quatre clients, sur les sept qui s'étaient présentés. Sans doute son côté « exotique » les avait-il mis en appétit...

Toujours est-il que les autres filles s'étaient mises à la regarder de travers. Surtout Priscilla et Carmen, qui ricanaient derrière son dos et lui lançaient des regards noirs. Au point que Madame Claudine avait dû se fâcher pour qu'elles retrouvent leur sourire « commercial ».

La seule qui s'était montrée gentille avec elle, c'était Poil Long, très jolie, avec son petit nez retroussé et ses cheveux roux frisés. Noï avait quand même été surprise de la voir débarquer dans sa nouvelle chambre, sur les coups de trois heures du matin, et se glisser sans façon entre ses draps.

— Je me suis dit que tu devais te sentir un peu paumée, toute seule dans cette baraque que tu ne connais pas encore, lui avait-elle soufflé à l'oreille, tandis que sa jambe nue s'appuyait contre la sienne. Surtout vu la manière dégueulasse dont ces salopes t'ont accueillie ! Mais ne t'en fais pas, va : moi, je vais être ta copine, tu veux bien ?

Sur le coup, Noï n'avait pas bien compris ce que Charlotte entendait par là. Et elle avait eu un sursaut instinctif, lorsque les lèvres de la rouquine s'étaient doucement posées sur les siennes, qu'un petit bout de langue agile en avait forcé le barrage, pendant que la main de Charlotte se posait sur son ventre plat, juste à la lisière de l'étroite bande de poils noirs et lisses qu'elle taillait toujours soigneusement. À ce moment-là, elle avait failli repousser la jeune femme. Si le baiser s'était prolongé, elle l'aurait sûrement fait.

Seulement, Charlotte s'était écartée d'elle et lui avait demandé :

— Tu veux savoir pourquoi on me surnomme Poil Long ? Tiens, regarde !

Charlotte avait allumé la lampe de chevet, à sa droite, et Noï en était restée bouche bée. À côté d'elle, Charlotte s'était allongée sur le dos, les bras derrière la nuque et une jambe repliée, se laissant complaisamment admirer. Et Noï, stupéfaite, avait découvert le plus extraordinaire corps de fille qu'elle ait jamais vu.

Charlotte arborait la toison intime la plus fournie, la plus flamboyante qu'il soit possible d'imaginer. C'était une véritable forêt, épaisse, broussailleuse, dont les fils mordorés accrochaient la lumière. Et cette forêt s'étendait, proliférait au-delà des limites communes, remontant presque jusqu'au nombril, tenant quasiment toute la largeur du ventre, et, en bas, s'égarant même sur la face interne des cuisses. C'était une véritable crinière de feu, sauvage, mystérieuse, sous laquelle les replis nacrés du sexe disparaissaient entièrement.

Comme pour accentuer encore son côté fauve femelle, Charlotte

arborait des aisselles n'ayant jamais connu le feu du rasoir, ni le contact crémeux des produits dépilatoires. Et c'était deux épaisses touffes de poils rouges qui prospéraient là, cachant totalement la peau laiteuse d'où elles jaillissaient.

— Comment tu le trouves, mon petit chat ? Plutôt « angora », non ? avait rigolé Charlotte, en cambrant les reins pour projeter son ventre foisonnant en direction de Noï, assise tout contre sa hanche.

Puis, elle était redevenue sérieuse, ses yeux verts s'étaient allumés d'une lueur trouble qui avait fait frissonner la Vietnamiennne, et elle avait murmuré d'une voix plus rauque, en écartant davantage ses cuisses fermes et blanches :

— Tu peux y toucher, si tu veux, il ne te mordra pas, tu sais. Au contraire...

Et Noï avait avancé une main tremblante vers cette incroyable forêt flamboyante. Dès que ses doigts y avaient entièrement disparu, Charlotte s'était mise à gémir, de petits cris de volupté satisfaite, tandis que son corps se tordait sur le drap, et que la conque de son sexe se couvrait d'une rosée amoureuse au parfum capiteux, presque saoulant.

— Ta bouche ! avait-elle haleté un peu plus tard. Oh ! je t'en prie, mon amour, embrasse mon chat ! Ta langue, je veux sentir ta langue sur mon clito ! Vas-y, cherche-le...

Après quelques secondes d'ultime hésitation, Noï, de plus en plus fascinée par cette toison sauvage et parfumée, avait plongé ses lèvres avides au cœur de ce mystère moussu, qui paraissait presque impénétrable.

À force de patience et d'explorations, elle avait fini par trouver le petit bourgeon dur et gonflé que Charlotte lui avait demandé de chercher. Et elle en avait tiré tout le plaisir qui était concentré.

Le lendemain, au repas de midi, comme le voulait l'ancienne coutume des maisons closes, Charlotte avait fièrement déposé sur la grande table commune deux bouteilles de champagne, l'une devant Noï, l'autre devant elle-même. Et les pensionnaires, comprenant parfaitement ce que ça signifiait, avaient échangé des petits clins d'œil complices et des sourires égrillards.

Désormais, Poil Long et la petite « niacouée » étaient ensemble. Un couple de filles comme il y en a toujours eu beaucoup, parmi ces filles souvent écœurées du mâle. Des « tribades », comme on disait encore au début du siècle précédent.

Et, pour faire bonne mesure, Charlotte avait regardé tour à tour chacune des filles assises autour de la table, en s'appesantissant sur Priscilla et Carmen, puis elle avait lancé, d'une voix posée :

— À partir de maintenant, celles qui auront à se plaindre de Noï, c'est auprès de moi qu'elles devront le faire, d'accord ?

Autour de la grande table, aucune des filles n'avait moufté, et, de ce jour, Noï avait gagné une protectrice efficace... et une amante passionnée.

Noï s'étira, un petit sourire aux lèvres, provoqué par le soudain afflux de ces souvenirs, déjà vieux de plus de deux mois. Elle roula sur le côté droit, pour se retrouver face à Charlotte, qui dormait toujours.

Dans le couloir qui desservait les chambres, elle perçut un raclement de mules sur le plancher, accompagné d'un petit rire furtif. Les autres pensionnaires étaient elles aussi en train de s'éveiller et de quitter leurs chambres.

Le matin, au *Paradis pour tous*, les filles avaient quartier libre. Comme, le plus souvent, la soirée de la veille s'était prolongée fort avant dans la nuit, Madame Claudine les laissait dormir aussi longtemps qu'elles le souhaitaient.

Du coup, c'était, d'après Noï, l'un des deux meilleurs moments de la journée. Certaines pensionnaires l'employaient tout simplement à dormir, d'autres à aller se promener dans le parc, d'autres encore à lire ou à réaliser divers petits travaux personnels. Certaines descendaient prendre le petit déjeuner en bas, d'autres se le faisaient monter dans leur chambre, ce qui était autorisé par le règlement intérieur du *Paradis*.

Le vrai début de la journée, c'était le déjeuner. Là-dessus, Madame Claudine était intraitable : toutes les pensionnaires devaient se retrouver dans la salle à manger « privée » à midi et demie. Parce qu'elle trouvait ce moment convivial et qu'elle aimait « avoir son monde », comme elle disait, sous la main, afin de tracer le programme de la soirée à venir, d'esquisser le profil des nouveaux clients éventuels, de faire ses recommandations ou ses réprimandes, etc.

Après le déjeuner, c'était l'heure de commencer à se préparer : chaque fille retournait dans sa chambre – avec salle de bain individuelle attenante – pour y faire sa toilette, s'y baigner, s'y parfumer, s'y habiller. Souvent, c'est le moment que choisissait Madame Claudine pour faire irruption dans les chambres des unes et des autres. Tournée d'inspection, mais aussi conseils sur la tenue la plus judicieuse, occasion de se dire des choses plus personnelles, que les autres n'avaient pas besoin de savoir.

Et puis, certaines filles prétendaient que, de temps en temps, Madame Claudine, qui ne crachait pas sur la chair fraîche et féminine, en profitait pour s'offrir un petit extra dans les bras de l'une ou l'autre de ses pensionnaires. Mais, ça, Noï n'en avait jamais été la victime, et

Charlotte lui avait assuré qu'elle non plus. Donc, c'était peut-être juste des racontars, le plaisir de « cancaner » sur la patronne...

— Bon, il serait peut-être temps de te réveiller, grosse feignante ! murmura tendrement Noï, avec son accent naturellement chantant, en s'asseyant en tailleurs sur le lit.

Comme Charlotte ne bougeait toujours pas, que sa respiration restait lente et régulière, Noï se pencha sur elle et déposa un petit baiser à peine effleuré à la base de son cou ; puis, un autre un peu plus bas ; et encore un autre. Ce qui fait que, tout naturellement, sa bouche prit la direction du sein gonflé de Charlotte, et que ses lèvres emprisonnèrent doucement le mamelon endormi.

Elle entreprit de le mordiller très doucement, pour le plaisir toujours renouvelé de le sentir durcir et grossir sous ses délicates morsures. Ce qui ne tarda pas à se produire, sans même que Charlotte ne sorte de son sommeil. Simplement, sa respiration était brusquement devenue un peu plus rapide, et la peau laiteuse de son visage rond s'était colorée de rose.

Devant cette superbe fille entièrement nue, que le sommeil lui livrait complètement, Noï sentit une douce chaleur envahir son propre ventre. Les yeux brillants, elle abandonna le sein qu'elle mordillait et ses lèvres descendirent le long du ventre plat, parcourant la peau satinée de petits coups de langue amoureux. Enfin, sa bouche atteignit l'orée de cette incroyable forêt rousse, qui la fascinait et l'attirait autant qu'au premier soir.

Elle commença par la lisser du plat de la main, avant d'y enfoncer voluptueusement ses doigts, comme on le fait avec la fourrure d'un chien ou d'un chat. Lorsque son index, au milieu de ce fouillis dense, quasi inextricable, parvint à débusquer le petit bouton qui dormait encore à la jonction des lèvres corallines, Charlotte émit un petit gémissement de plaisir, du fond de son sommeil.

Alors, sans plus attendre, Noï plongeait ses lèvres gourmandes au cœur de ce buisson ardent, s'enivrant des parfums qui commençaient de s'en exhiler. En même temps, s'étant mise à genoux, elle laissa sa main gauche filer vers son propre ventre, s'arrachant elle-même un petit cri de plaisir lorsque ses doigts fins se faufilèrent entre les pétales soyeux de son intimité.

La Vietnamiennne eut un brusque sursaut, en sentant l'une des mains de Charlotte, enfin réveillée, se poser sur sa croupe menue et la caresser doucement. Instinctivement, elle creusa les reins, pour mieux en dégager le fin sillon et faire comprendre à sa partenaire de quoi elle avait envie.

Noï plongeait sa langue aussi loin qu'elle le put, dans la corolle de

plus en plus brûlante et humide qui s'ouvrait sous la caresse de ses lèvres. Elle se mit à ronronner, lorsque l'un des doigts de Charlotte pénétra de tout son long dans le puits étroit de ses reins. Aussitôt, ses reins et sa croupe ondulèrent, comme pour mieux s'empaler sur ce doigt qui la fouillait si délicieusement. En même temps, Noi accéléra le frottement de ses propres doigts à l'intérieur de son sexe béant.

Les deux filles roulèrent l'une sur l'autre, enchevêtrées, leurs deux corps se couvrant d'une fine transpiration, chacune cherchant à procurer le maximum de plaisir à l'autre, explorant les replis les plus secrets qu'elle lui offrait complaisamment.

Bientôt, Noi se retrouva sous Charlotte, tête-bêche, jouissant de la vue imprenable que celle-ci lui donnait sur son ventre, sa croupe et ses cuisses, envahis par cette incroyable toison proliférante et écarlate. Elle y enfouit son visage, heureuse d'être chatouillée par les innombrables poils frisés qui s'épanouissaient librement tout autour de la fleur carnivore et douce, à peine visible.

De son côté, Charlotte ne restait pas inactive, léchant avec une sorte de fureur érotique la conque finement ourlée qui s'entrouvrait pour elle, tandis que, encore plus bas, au creux du sillon tiède et moite de désir, deux de ses doigts violaient délicieusement les reins étroits de son amante.

Le plaisir les incendia en même temps, et elles ne furent plus qu'un seul corps, indiscernable, un enchevêtrement de membres, de ventres, de bouches et de seins, roulant sur le drap froissé en exhalant des soupirs qui ressemblaient à des plaintes et des cris de plaisir qui s'achevaient en demi-sanglots.

Enfin, la vague orgasmique reflua lentement, les respirations s'apaisèrent. Après un dernier baiser au sexe efflorescent de son amie, Noi rampa sur son corps de cavale sauvage et l'embrassa à pleine bouche, avec une sorte d'emportement amoureux.

— Tu sens la femelle en rut, espèce de petite salope ! murmura tendrement Charlotte, lorsque leur long baiser prit fin. Tu n'as pas honte de me bouffer le cul dès le matin ?

Noi sourit et se pelotonna contre le corps puissant de sa maîtresse, avec un petit frisson de volupté. Elle adorait quand Charlotte employait des mots orduriers, des images obscènes, en s'adressant à elle. Sans qu'elle sache bien pourquoi, ça la mettait dans tous ses états. Durant une seconde ou deux, elle se demanda si elle n'allait pas se précipiter à nouveau sur le corps impudiquement étalé de son amante. Mais celle-ci se redressa brusquement et sauta hors du lit :

— Allez, ma vieille, debout ! Si on veut avoir le temps de se prendre un bon café avant l'heure du déj', il vaudrait mieux

descendre, non ? Putain, ce qu'il fait déjà chaud, c'est pas croyable !

Obéissante, naturellement soumise à Charlotte, Noï quitta le lit à son tour, et revêtit rapidement un peignoir transparent, à grosses fleurs jaune et écarlate, tandis que sa compagne filait dans sa propre chambre pour s'y habiller.

Elles se rejoignirent quelques minutes plus tard, au pied du grand escalier, et s'engouffrèrent dans la pièce située juste à droite du grand vestibule, qu'on appelait la salle à manger « privée », réservée aux pensionnaires, et qui servait aussi de salon, de lieu de réunion, par opposition à la « grande » salle à manger, où certains des meilleurs clients étaient admis, le soir, à dîner.

Il y avait dîner entre deux et trois soirs par semaines. Les autres jours, les filles se contentaient d'une simple collation, juste avant l'heure du « coup de feu ».

Par la porte entrouverte, Noï et Charlotte perçurent des petits rires, des bruits de conversations chuchotées, le tout dominé par la voix forte de Joséphine qui disait :

— Un seul client, et à deux cents euros, encore ! Si j'enlève la part de la maison, il me reste quoi ? Encore quelques soirées comme ça et je me tire d'ici, moi, je vous le dis ! Je gagnerais bien plus de fric dehors...

— Tais-toi, Joséphine ! fit la voix sèche de Madame Claudine, tandis que Noï et Charlotte pénétraient dans la pièce rectangulaire, dont la porte-fenêtre, donnant sur la cour d'honneur, était ouverte à deux battants. Tu sais que je ne tolère pas ces discussions d'argent, et encore moins les récriminations. Et puis, le *Paradis* n'est pas une prison : si tu penses que tu serais mieux ailleurs, tu as juste à faire ton baluchon et à te tirer, ma fille ! Je ne serai pas en peine pour te trouver une remplaçante, va !

La grande Noire, sosie de Joséphine Baker, plongea le nez dans son bol de chocolat fumant, en murmurant quelques paroles indistinctes.

— On est les dernières, on dirait... murmura Charlotte, tandis que Noï et elle se dirigeaient vers le guéridon où étaient disposés les différents ingrédients et ustensiles du petit déjeuner. Évidemment, y a plus de croissants ! C'est encore cette grosse dinde de Salomé qui a dû tout bouffer...

Il y avait six filles dans la pièce, sans compter Madame Claudine, impeccable dans son éternel tailleur sombre et strict. Ce qui, avec Charlotte et Noï, faisait le compte des huit pensionnaires que comptait en ce moment le *Paradis*. Auxquelles s'ajoutaient les quatre « demi-pensionnaires » : Priscilla, Belle Cuisse, Agnella et Octavie.

Sa tasse de café noir à la main, Charlotte revint vers la table

commune et adressa un petit signe de tête à chacune des filles. Il y avait là, en plus de Joséphine, Carmen, la fausse Andalouse brune ; Amanda, dont le crâne était entièrement rasé, lisse comme un œuf, ce qui lui donnait un petit côté androïde, très apprécié de certains clients ; La Grimpée, une grande bringue de fille toujours prête à rire, que l'on appelait comme ça, parce que sa spécialité était la levrette ; et puis, Salomé et Crucifix, inséparables comme toujours.

Salomé était occupée à tremper un croissant dans son bol de chocolat, avec des yeux luisants de gourmandise, un vague sourire béat sur ses lèvres molles et presque incolores. Poser de la nourriture devant Salomé – Monique, de son vrai prénom – était le seul moyen d'éveiller un peu ses yeux ronds, en principe aussi expressifs que ceux d'un merlan à l'étal.

Le corps de Salomé, débordant d'une chair rose de bébé surnourri, n'était qu'une succession de plis. Elle était toute en mollesse et en rondeurs. Ses deux énormes seins ballottaient sous sa chemise, tandis que son imposant fessier débordait de part et d'autre de sa chaise. Au-dessus de ses épaules rondes et grasses était planté un cou à plis multiples, surmonté d'un visage rond, parfaitement bovin, et d'une tignasse sans couleur bien définie, toujours en bataille. C'est Monsieur Alexandre qui avait insisté auprès de Madame Claudine, pour qu'elle engage Monique, rebaptisée Salomé.

— Il y a beaucoup d'hommes qui aiment les excès de chair, lui avait-il doctement expliqué. Ça doit leur rappeler leur maman, ou leur nourrice, je suppose. Et puis, celle-ci a un air si indolent, si passif, qu'elle excitera les fantasmes dominateurs qui sommeillent en chaque homme, ou presque...

De fait, dans les choses du sexe, il n'y avait pas plus inerte que Salomé. Les clients pouvaient tout lui faire, tout exiger d'elle, y compris les choses les plus inavouables, elle acceptait tout, sans la moindre réaction, ni de plaisir ni de dégoût.

À côté d'elle se trouvait Crucifix, la mine aussi triste que les autres jours. Elle formait avec Salomé un contraste absolument saisissant. Le teint blafard, les épaules voûtées et saillantes, elle était maigre et efflanquée, sans fesses ni poitrine, l'air maladif et lugubre. Elle avait l'apparence d'une pauvre fille perdue, de la victime type, de la sacrifiée d'avance, ce qui lui avait valu son surnom. Elle non plus ne manquait pas de « supporters » parmi les habitués du *Paradis*. Son côté souffreteux excitait leurs instincts sadiques – ou protecteurs, c'était selon. Et puis, Crucifix avait une particularité qui la rendait très intéressante aux yeux de certains clients : lorsqu'elle se soumettait aux exigences sexuelles d'un homme, lorsqu'il la pénétrait de toute la longueur de son membre, elle ne pouvait s'empêcher de se mettre à

pleurer. Pas des larmes furtives, non : de véritables sanglots, bruyants, spasmodiques, qui paraissaient exprimer tout le désespoir du monde. Et il y avait certains clients qui auraient accepté de payer encore deux fois plus cher que le tarif en vigueur, pour pouvoir déclencher ces sanglots, par la seule puissance de leur virilité...

Sans doute parce que les contraires s'attirent, Salomé et Crucifix avaient tout de suite sympathisé. Depuis l'arrivée de la première, neuf mois plus tôt, elles ne se quittaient plus. Mais, ce qui provoquait les commérages des autres filles, les énervait et excitait leur verve moqueuse, c'est que personne ne savait si elles couchaient ensemble ou non, ni l'une ni l'autre n'acceptant de faire la moindre confidence à ce sujet.

Charlotte fit exprès de s'asseoir à côté de Crucifix. Elle entoura ses épaules osseuses de son bras et plaqua un baiser sonore sur sa joue hâve. Sans que la petite maigrichonne paraisse seulement s'en apercevoir.

— Comment ça va, ce matin, ma chérie ? attaqua Charlotte, tandis que les autres filles échangeaient des petits clins d'œil complices. Tu as eu droit à une belle nuit d'amour, j'espère ? Tu lui as bien sucé le clito, à ta chérie ? Ce que je me demande toujours, moi, c'est comment tu fais pour le trouver, son clito, à Salomé, parmi tous ces plis !

— C'est simple, fit alors Carmen, de sa voix naturellement traînante, limite vulgaire : elle lui demande de pisser et elle remonte le courant !

Les filles éclatèrent de rire à cette blague d'un goût certain, à l'exception de Crucifix, qui parut ne pas avoir entendu, et de Salomé, occupée à engloutir entre ses lèvres molles et grasses un énième croissant.

— Carmen, ça suffit ! tonna alors Madame Claudine, coupant net les rires. Je commence à en avoir assez de ta vulgarité ! Tu sais que, la semaine dernière, Monsieur Robert s'est plaint de toi, à ce sujet ? Si tu ne fais pas rapidement un effort, tu vas te retrouver vite fait à la rue, c'est moi qui te le dis ! et ça vaut aussi pour toi, Poil Long : je t'ai déjà dit cent fois de foutre la paix à Crucifix !

Charlotte comprit qu'il était temps de faire retomber la pression en changeant de sujet.

— Au fait, dit-elle, en piquant une Marlboro *light* dans le paquet de Joséphine, assise à sa gauche, on a des nouvelles de Priscilla ? C'est quand même bizarre qu'elle ait « séché » hier soir sans prévenir qui que ce soit ! Elle est peut-être malade... Quelqu'un s'est inquiété de ce qui lui arrivait ? On est allé voir chez elle, en ville ?

Contrairement à ce qu'elle pensait, son brusque changement de

sujet ne contribua pas à détendre l'atmosphère. En tout cas, pas chez Madame Claudine, dont le sang se retira du visage, lequel devint presque gris, tandis que ses yeux se mettaient à papilloter très vite.

— Priscilla, Priscilla ! cria-t-elle, d'une voix qui tremblait légèrement. Fichez-moi la paix, avec celle-là, hein ! Je ne veux plus entendre parler de Priscilla, vous m'entendez ? C'est terminé, Priscilla !

Elle avait presque hurlé les derniers mots, alors que son visage devenait de plus en plus terreux et que sa mâchoire inférieure était prise d'un tremblement incontrôlable. Soudain, elle tourna les talons et quitta la salle à manger, dont elle fit violemment claquer la porte derrière elle.

— Mais qu'est-ce qui lui prend ? demanda Joséphine, après un long silence stupéfait de la part des pensionnaires. Elle devient barge, ou quoi ?

Même la grosse Salomé avait cessé de mastiquer son croissant, ce qui était chez elle le signe d'un véritable traumatisme nerveux...

Charlotte haussa les épaules et acheva tranquillement sa tasse de café.

— J'en sais rien, ce qu'elle a, mais c'est pas une raison pour me gueuler après comme elle vient de le faire : on est pas des bêtes, merde !

Ses sourcils roux se froncèrent et elle prit une expression préoccupée, avant de laisser tomber d'une voix plus sourde :

— En tout cas, je ne sais pas ce qui a bien pu arriver à cette pauvre Priscilla, mais il y a une chose que je sais : je préfère être à ma place qu'à la sienne, en ce moment...

*

* *

Damien Souvarie leva les yeux, contempla le faite du grand mur de pierres ocre, et, malgré la chaleur qui ne cessait de monter, fut pris d'un frisson à travers tout le corps.

Sous les arbres, derrière lui, il perçut comme un froissement de branchages, et il fit un saut sur le côté, le visage immédiatement couvert de sueur, le cœur battant à tout rompre, les pupilles dilatées par la peur.

Il ne se calma que lorsque le silence retomba sur le petit bois qui jouxtait le mur d'enceinte du *Paradis pour tous*, à l'ouest. Le même bois

où il venait de passer sa deuxième nuit. Comme un animal traqué.

Et c'est exactement comme ça que Damien se voyait, depuis sa fuite éperdue du *Paradis*, l'avant-veille au soir : une bête malfaisante que les autres traqueraient jusqu'à ce qu'il tombe dans leurs pièges.

Et, alors, ils le puniraient pour ce qu'il avait fait. Et tout le monde saurait de quelle façon honteuse, ignoble, il s'était conduit, poussé par l'espèce de folie haineuse qui l'animait à ce moment-là.

Une seconde fois, Damien leva les yeux vers le mur d'enceinte. Il fallait qu'il trouve un moyen de le franchir ; il devait à tout prix pénétrer de nouveau au *Paradis*, et sans être repéré par qui que ce soit.

Afin d'accomplir ce qu'il s'était promis de faire. Et de l'accomplir jusqu'au bout.

Lentement, en épiant la campagne boisée tout autour de lui, il se mit à longer le mur, vers le sud, c'est-à-dire vers la France. Car, pour le moment, il se trouvait en Belgique.

Tout en marchant, le jeune homme fit un violent effort pour refouler les sanglots qui s'accumulaient dans sa gorge, l'étouffant à moitié.

Il se sentait fatigué, sale, abandonné de tous, après ces presque trente-six heures à se cacher de tous, y compris de son père. Son père devant qui il refusait de reparaître tant qu'il ne serait pas allé au bout de lui-même, jusqu'aux conséquences ultimes de ce qu'il avait fait, l'autre soir, au *Paradis*.

Et, s'il échouait, il était résolu à se tuer. Parce que jamais il n'oserait reparaître dans le monde, sans ça.

Soudain, Damien s'arrêta net. Un fin sourire de triomphe éclaira son visage, aux traits pâles maculés de poussière. Là, juste devant lui, il y avait ce qu'il cherchait.

Il venait de trouver le moyen de s'introduire en douce dans le grand parc qui entourait le *Paradis pour tous*.

Un paradis qui, pour lui, était désormais synonyme d'enfer.

CHAPITRE IV



— Eh bien, j'ai l'impression que nous voilà à pied d'œuvre, non ? murmura Aimé Brichot, assis à la place du passager dans la grosse Mercedes conduite par Boris Corentin.

Mercedes heureusement climatisée, qu'ils avaient eu la bonne surprise de trouver les attendant, en gare de Lille. Avant de quitter Paris, Corentin avait habilement fait valoir que, s'ils voulaient jouer avec un minimum de vraisemblance leurs rôles de gros industriels rouennais, ils pouvaient difficilement se pointer au *Paradis pour tous* au volant d'une Clio pourrie ou d'une Twingo vert fluo. Il leur fallait du solide, du cossu, du respectable. Et c'est comme ça qu'ils avaient quitté la capitale du Nord au volant d'une superbe 500 SEL gris métallisé, que leurs collègues du SRPJ local avaient même munie de plaques minéralogiques de la Seine-Maritime (76), pour encore plus de crédibilité. Du boulot de pros, quoi...

— Ça m'a l'air d'être le grand luxe, dis donc ! ajoutait Aimé Brichot, lorsque, une centaine de mètres après avoir franchi la grille sud du parc par « l'entrée française », ils avaient découvert la façade arrière de l'hôtel particulier.

Par un caprice de l'architecte, cette dernière était en effet beaucoup plus somptueuse que celle donnant au nord, là, pourtant, où se trouvait l'entrée principale, côté Belgique.

Un perron quasiment royal conduisait à une large terrasse qui courait tout le long du rez-de-chaussée, où s'ouvraient les trois portes-fenêtres du grand salon. La rampe de cette terrasse, un peu dans le style des grilles du parc Monceau, à Paris, était encore plus chargée d'or que la marquise et les lanternes se trouvant dans la cour, sur l'autre façade.

Puis, l'hôtel se dressait, avec ses deux pavillons d'angles, deux sortes de tours engagées à moitié dans le corps du bâtiment. Au centre, une autre tourelle, plus enfoncée, se renflait légèrement. Ensuite venaient les étages, avec leurs fenêtres hautes et minces pour les pavillons, plus larges pour les parties plates de la façade, leurs balustrades de pierre et leurs rampes de fer forgé.

L'ensemble disparaissait sous les sculptures. Autour des fenêtres, le long des corniches, couraient des enroulements de rameaux et de fleurs ; il y avait des balcons pareils à des corbeilles de verdure, que soutenaient des grandes femmes nues, les hanches tordues, les pointes des seins en avant. Puis, çà et là, étaient collés des écussons de fantaisie, des grappes, des roses, toutes les efflorescences de la pierre et du marbre.

Le pire c'est que, à mesure que l'œil montait, l'hôtel paraissait fleurir davantage. Ainsi, autour du toit, régnait une balustrade sur laquelle étaient posées des urnes où des flammes de pierre flambaient.

Et, là, entre les petites fenêtres des chambres en mansarde, s'épanouissaient les pièces capitales de cette étonnante décoration : les frontons des pavillons, au milieu desquels reparaissaient les grandes femmes nues, jouant avec des pommes, prenant des poses lascives.

Enfin, le toit, chargé de ces ornements, surmonté encore de galeries de plomb découpées, de deux antennes de télévision et de quatre énormes cheminées symétriques, sculptées comme le reste, semblait être le bouquet de ce feu d'artifice architectural quelque peu délirant.

Boris Corentin alla ranger sa voiture sous le grand hangar situé à l'est de l'hôtel, le côté ouest étant occupé par la grande serre tropicale. Il y avait déjà sept ou huit voitures garées là, preuve que la soirée avait commencé, au *Paradis pour tous*, et qu'ils n'allaient pas se retrouver, Brichot et lui, seuls hommes au milieu des « pensionnaires » de Françoise Philippe, alias Madame Claudine. Il était plus de onze heures du soir, et la température était encore accablante, malgré la petite brise qui avait consenti à se lever, après la tombée de la nuit. Du parc – ou peut-être de la serre dont la porte de verre et de fer était grande ouverte – parvenaient de lourdes senteurs sucrées de fleurs, auxquelles se mêlait l'odeur plus fraîche d'un gazon récemment tondu.

Les deux policiers gravirent les marches du perron, Aimé Brichot

tortillant un peu nerveusement la pointe droite de sa moustache : c'était la première fois qu'il allait « au bordel » ; en tant que client, tout du moins...

Grâce aux fenêtres ouvertes, ils percevaient, dans le lointain du bâtiment, les accords *jazzy* d'un piano, et des murmures de conversation auxquels se mêlaient quelques rires de femmes, un peu trop aigus pour être honnêtes...

Dès que Corentin eut tiré sur la chaînette reliée à un carillon intérieur, la grande porte s'ouvrit sur une soubrette de théâtre, qui leur offrit un adorable sourire.

— Bonsoir, messieurs... roucoula-t-elle d'une voix de gorge veloutée. Vous êtes attendus ?

Boris lui rendit son sourire et déclina leurs identités d'emprunt : Éric Chevalier pour lui, Simon Franqueville pour son coéquipier.

— Nous sommes invités par le col... pardon, par « Monsieur Laurent », ajouta-t-il, ayant failli oublier qu'ici les noms de familles étaient bannis, à plus forte raison les titres et les grades. Sauf s'ils étaient faux.

— Ah ! oui, je suis au courant ! répondit la petite brune, en détaillant Boris d'un œil gourmand, presque salace. Monsieur Laurent m'a recommandé de vous conduire directement au grand salon. Si vous voulez bien me suivre...

— Je vous suivrai où vous le jugerez bon, Mademoiselle ! répondit-il galamment, en enveloppant d'un regard de connaisseur la croupe ronde et bien cambrée qui tendait la petite jupe noire de la soubrette.

Ils traversèrent le corridor jusqu'à une double porte fermée. C'est de derrière celle-ci que venaient les accords de piano et les bruits de conversation. Lorsque la soubrette l'ouvrit, un flot de lumière jaune s'en échappa, ainsi que des bouffées de parfums fleuris, musqués, ambrés, tous capiteux, qui se mêlaient pour ne plus former qu'une seule odeur, lourde, entêtante, excitante : celle de la femme.

Malgré les trois portes-fenêtres ouvertes sur le parc, la chaleur était encore plus accablante dans le grand salon où pénétraient Corentin et Brichot, que dans le vestibule.

Ils se retrouvèrent d'un seul coup la cible d'une quinzaine de regards curieux. Dans ce petit monde clos qu'était le *Paradis pour tous*, c'était toujours un événement, que l'arrivée de « nouveaux ». Pour les clients, qui se demandaient s'il allait s'agir d'hommes qu'ils connaissaient déjà, dans leur existence « normale ». Et surtout pour les pensionnaires qui, d'un coup d'œil, essayaient de déterminer si elles allaient avoir affaire à des « pachas » – c'est-à-dire des clients ne regardant pas à la dépense et montant facilement – ou à des

« flanelles ».

Car, pour les filles « en maison », celles d'aujourd'hui comme celles d'hier ou d'avant-hier, il existe plusieurs catégories de clients, dûment répertoriées et précises.

Au départ, les tenancières les classent en deux grandes catégories : les « beaux » et les « pas beaux ». Rien à voir avec leur physique : simplement, les premiers claquent tout l'argent qu'on veut bien leur soutirer, alors que les seconds « radinent ». Ensuite, les filles se chargent d'affiner le classement.

D'abord, les « flanelles » : ce sont ceux qui prennent racine au salon, ne montent quasiment jamais dans les chambres, se contentant de tripoter les « flanelles » des filles, quand elles passent à leur portée. Ils ne rapportent pas grand-chose à la maison, mais on les tolère parce qu'ils « font nombre », donnent l'apparence d'un établissement bien achalandé. Et puis, souvent, les flanelles distraient les filles, leur rendent des menus services.

Ensuite, il y a les « endormis ». Ceux dont le sexe et la libido ne sortent de leur léthargie qu'au prix de longs et patients efforts de la fille qui est montée avec eux. Un endormi qui se combine avec un radin, c'est le genre de client que les filles fuient du plus loin qu'elles l'aperçoivent, réussissant généralement à le refiler à la petite nouvelle qui ne connaît pas encore ce genre de spécimen.

Les « discours » ne sont pas beaucoup plus appréciés par les pensionnaires. Ce sont ceux qui, une fois dans la chambre, passent leur temps à parler d'eux, de leur femme, de leur boulot, de leurs emmerdes, etc. Pour finalement, presque toujours, en arriver à la sempiternelle question : « Mais, dis-moi, comment ça se fait qu'une fille aussi jolie que toi se retrouve dans un endroit pareil ? ». Avec, comme sous-catégorie, ceux que les filles appellent les « évangélistes », qui, à les en croire, ne sont entrés au bordel que pour y sauver l'âme des malheureuses créatures en perdition qui y travaillent...

Ensuite, viennent les « fiancés ». Ceux qui, tombés amoureux, montent toujours avec la même fille, lui font de longues et sanglotantes déclarations d'amour, lui jurent qu'ils vont la tirer de là, etc. Les filles les aiment plutôt bien, ceux-là : il est facile de leur soutirer toutes les rallonges qu'on veut, et, comme ils reviennent tout le temps, ils sont une source de revenus réguliers. En plus, avec eux, chaque pensionnaire peut se donner l'illusion d'être courtisée comme n'importe quelle fille « normale ». Tout en sachant que cet amoureux transi, qui se jette à leurs pieds au milieu de la chambre, détournera le regard, ou même changera de trottoir, si par hasard il les croise dans la rue, où il peut être reconnu...

Enfin, sans doute les plus nombreux, fatigants mais lucratifs, il y a

les « spéciaux », encore appelés les tordus, bref : les clients aux fantasmes difficiles. Avantage : ils rapportent beaucoup plus que les autres. Inconvénient : certaines de leurs « manies » sont parfois « limite », même pour la pensionnaire la plus aguerrie. Les plus courants sont ceux qui demandent une « triplète » : soit monter avec deux filles, soit une fille et un jeune homme bien outillé et très actif, et les esclaves exigeant une domination plus ou moins poussée, ou des mises en scène particulières.

Pour ces derniers, Madame Claudine disposait de quelques chambres « à thème » : le « salon Torquemada », avec fers, chaînes, pinces métalliques, etc... ; le « cabinet du gynéco », « l'atrium de Caligula », ou encore « la nurserie », et la « salle de classe », dont les noms se passent de commentaires.

En entrant dans le grand salon, Boris balaya toute la pièce d'un regard enveloppant et acéré de professionnel aguerri. Tout de suite, il repéra Alexandre de Vroets, dans le vieillard à barbiche blanche, qui se tenait très droit dans un fauteuil, pas très loin du piano. Il identifia aussi la femme blonde, en tailleur strict, qui allait d'un groupe à l'autre : ce devait être Françoise Philippe, alias Madame Claudine. Ses yeux croisèrent également ceux du colonel Laurent Souvarie, qui leur fit signe d'approcher, sachant qu'il avait maintenant à jouer son rôle de « passeur ». Il traversa le salon pour rejoindre les deux policiers et les entraîna vers la tenancière, qui n'avait pas encore remarqué leur arrivée.

— Chère amie, dit le colonel, avec une inclinaison du buste un peu raide, permettez-moi de vous présenter mes deux vieux amis rouennais, dont je vous ai parlé : Éric Chevalier et Simon Franqueville. Je compte sur vous pour les traiter comme vous savez si bien le faire...

Madame Claudine le regarda d'un air surpris :

— Dois-je en conclure que vous ne passerez pas la soirée avec nous, cher ami ?

Le colonel Souvarie poussa un profond soupir :

— Vous comprendrez, j'en suis sûr, qu'après ce qui s'est passé l'autre soir, et la disparition stupide de mon fils, je...

Il n'acheva pas. Boris Corentin avait intercepté le regard suppliant lancé par la tenancière, pour lui demander de se taire à tout prix. Pour l'instant, à part lui, personne n'était au courant de la mort atroce de Priscilla, et il fallait que ça reste comme ça : Monsieur De Vroets y tenait beaucoup...

Laurent Souvarie parut comprendre le message car, après un bref

salut à l'adresse de Corentin et Brichot, il quitta le salon à grandes enjambées. Aussitôt, les traits un peu empâtés de Madame Claudine se radoucirent, et elle offrit aux deux nouveaux venus son sourire le plus engageant :

— Messieurs, je suis absolument enchantée de vous accueillir chez moi. Notre ami Laurent m'a abondamment chanté vos louanges, et je suis certaine que vous les méritez ! Si vous le voulez bien, nous reparlerons tout à l'heure : je dois malheureusement aller m'occuper de petits problèmes d'intendance qui ne souffrent aucun regard. Mais je suis sûre que mes petites pensionnaires vont largement compenser mon absence ! Je vous souhaite une très agréable soirée, mes amis...

Et elle disparut, escortée par le crissement soyeux de ses bas frottant sur le tissu de son tailleur.

En la suivant du regard, Boris Corentin vit que le pauvre Aimé Brichot s'était déjà fait « alpaguer » par deux filles : une grande Noire qui ressemblait étonnamment à la jeune Joséphine Baker – et qui le dépassait d'une tête – et une petite blonde un peu boulotte qui se frottait langoureusement contre lui, malgré les efforts qu'il faisait pour l'écarter de lui.

Il faisait une chaleur moite dans le grand salon, rendue encore plus lourde par les parfums des filles qui se mélangeaient dans l'air immobile.

Profitant de ce que, pour l'instant, les pensionnaires du *Paradis pour tous* le laissaient encore tranquille, Boris Corentin fit de nouveau un tour d'horizon de la pièce, se concentrant sur les six ou sept hommes présents.

Il voulait essayer de repérer le policier belge dont Charlie Badolini lui avait assuré qu'il serait présent incognito, étant arrivé de la veille, depuis Bruxelles. Ses yeux tombèrent sur un individu d'une cinquantaine d'années, les cheveux blonds coupés en une brosse désuète, vêtu entièrement de noir, le visage fermé, l'air presque sinistre, qui se tenait à l'écart des petits groupes, dans l'embrasure d'une des portes-fenêtres, et qui transpirait abondamment.

Au *feeling*, Corentin se dirigea vers lui, après avoir raflé une coupe de champagne sur le plateau que faisait circuler une petite soubrette blonde, vêtue exactement comme celle qui leur avait ouvert la porte, tout à l'heure.

Boris Corentin se planta carrément face à l'homme en noir et lui sourit d'un air engageant. L'autre avait un visage carré, assez rouge, comme congestionné, des lèvres minces et pâles, et de petits yeux d'un bleu métallique fixe.

— La soirée s'annonce chaude, on dirait... fit Boris, avec un petit

clignement de l'œil droit. Et dans tous les sens du terme !

Son interlocuteur resta parfaitement impassible, tandis que ses petits yeux semblaient examiner tour à tour chacune des personnes présentes dans le grand salon. Corentin déduisit de ce côté « fureteur » que cet homme pouvait très bien être le policier belge envoyé ici incognito par sa hiérarchie.

— C'est notre première soirée au *Paradis*, mon associé et moi... dit Corentin, pour tenter de relancer la conversation. Je me sens un peu perdu, je dois dire...

— Quoi d'étonnant à ça, puisqu'il s'agit d'un lieu de perdition ? répondit l'homme blond, sans presque desserrer les lèvres.

— De perdition ? fit mine de s'étonner Corentin. J'ai plutôt l'impression qu'il s'agit d'une sorte de temple du plaisir, non ? Tout sens moral mis à part, bien entendu !

Son interlocuteur le regarda fixement, avant de laisser tomber d'une voix morne :

— On n'a jamais intérêt à laisser le sens moral en dehors des affaires humaines...

Puis, avec un pâle sourire sans joie, il ajouta :

— Ici, on a pris l'habitude de m'appeler le « Pasteur » : ceci explique peut-être cela...

— Et qu'est-ce qu'un « pasteur » peut bien faire dans un endroit pareil ? demanda gaiement Boris Corentin, de moins en moins persuadé que ce type étrange pouvait être un policier en service. Vous essayez de ramener les brebis égarées dans le droit chemin ?

Une lueur sombre voilâ le regard bleu du Pasteur, durant une fraction de seconde. Et c'est d'une voix plus tendue, vibrante, sourde, qu'il répondit, sans regarder Corentin :

— Il n'y a pas de brebis, ici : rien que des louves ! De grandes carnassières qui cachent leurs crocs acérés derrière leurs sourires d'anges...

Le Pasteur parut se détendre d'un coup, il reporta son regard sur Boris et ajouta avec un sourire un peu forcé :

— Mais c'est vrai aussi que, parfois, on tombe sur une véritable sainte, égarée en enfer...

Corentin en était à chercher un moyen élégant pour fausser compagnie au Pasteur, qui l'ennuyait décidément beaucoup, lorsque, à deux mètres devant lui, son regard accrocha celui d'une petite brune à cheveux courts, coiffés à la Louise Brooks, dont le visage triangulaire était mangé par deux extraordinaires yeux violets et une bouche rouge grenade. Elle était de taille moyenne, mais sa robe fourreau en lamé

mauve, fendue très haut sur la cuisse gauche, révélait un corps parfait, sinueux, souple et charnu à la fois.

La fille leva dans sa direction la coupe de champagne qu'elle tenait à la main droite, en inclinant gracieusement la tête sur l'épaule, comme pour l'inviter à venir la rejoindre. Ce que fit aussitôt Boris, trop heureux d'échapper aux discours filandreux du Pasteur, dont il s'éloigna avec une vague excuse que l'autre ne parut même pas entendre.

— C'est gentil de venir m'arracher à ma solitude, murmura la petite brune, d'une voix veloutée où subsistait une pointe d'accent bruxellois. Je m'appelle Coralie.

— Et moi Éric, répondit Boris, fidèle à son personnage « officiel ». Comment se fait-il qu'une aussi belle femme que vous puisse souffrir de solitude ici ? Les hommes sont-ils donc vraiment aussi stupides qu'on le dit ? À moins qu'ils ne soient complètement aveugles...

— ... Ou que leurs yeux soient attirés par d'autres objets de convoitise ! enchaîna Coralie, avec un petit rire de gorge. Tenez, regardez plutôt autour de nous...

Boris Corentin obéit au conseil. La première chose qu'il vit – et il se retint de rire – fut le pauvre Aimé Brichot, juché sur l'un des quatre tabourets de bar, et que la grande Noire sculpturale continuait de serrer de près.

Ensuite, il comprit ce que Coralie avait voulu dire. Dans le grand salon, la température avait encore monté, se chargeant d'une sorte de tension érotique presque palpable. Un peu partout, sur les canapés, les filles à moitié nues se vautraient sur les hommes qu'elles avaient pris pour cibles, riaient trop fort, laissaient leurs mains s'égarer sous les chemises, quand ce n'était pas à l'intérieur des pantalons, discrètement dégrafés.

Quant aux clients, ils étaient presque tous très rouges, le visage suintant à la fois de chaleur et d'excitation, ils buvaient beaucoup, avalant les coupes de champagne glacé comme s'il s'agissait d'eau gazeuse. Corentin vit l'un d'eux, un grand maigre au visage ravagé par les cicatrices d'une ancienne acné, se lever en titubant légèrement et se laisser entraîner vers la porte par une fille très grosse, aux traits inexpressifs et au regard vide, mais à la chair exubérante et rose.

— Aucune de vos compagnes ne vous arrive à la cheville, fit galamment Corentin, en se tournant de nouveau vers Coralie, qui le dévisageait d'un œil dont la gourmandise paraissait presque authentique, tellement elle était bien jouée.

De son côté, Boris trouvait Coralie tout à fait à son goût. En plus, il lui trouvait l'esprit vif et la répartie amusante, ce qui ne gâtait rien.

Oui, décidément, elle avait vraiment bien fait de se trouver sur son chemin...

Il se morigéna en silence : *« Mon vieux Boris, arrête de déconner, tu veux ? Toute mignonne et sympa qu'elle soit, cette fille est une prostituée, rien d'autre, qui espère te soutirer le maximum de fric en un minimum de temps, et qui n'en a rien à faire de toi, à part ça ; donc, tu te calmes ! Et tu n'oublies pas que tu es ici pour bosser... »*

Le verbe « bosser » quand il se présenta à l'esprit de Boris Corentin, le ramena aussitôt aux réalités ; et, durant une poignée de secondes, il oublia totalement la présence à son côté de la belle Coralie, pour repasser rapidement dans sa tête les événements qui les avaient conduits là, Brichot et lui. Il ne put retenir une petite grimace.

Plus le temps passait, depuis que le train s'était ébranlé de la gare du Nord, et plus il pensait qu'ils faisaient fausse route, que l'idée de Charlie Badolini était impraticable.

Venir ici incognito arrangeait sans doute les petites affaires de monsieur De Vroets, mais ça ne les avancerait à rien du point de vue de l'enquête. Au contraire : comment enquêter efficacement sur les clients et les filles de l'établissement, si on ne pouvait même pas les interroger autrement que par des biais plus ou moins discrets ?

Et pourtant, il faudrait bien en passer par là, à un moment ou à un autre, et le plus vite serait sans doute le mieux.

Car, depuis que Brichot et lui étaient entrés au *Paradis*, Boris Corentin ne cessait de repenser à la manière dont avait été tuée la dénommée Priscilla.

Son corps entièrement dénudé, d'abord. Dénudé et non pas nu, puisqu'elle avait quitté l'hôtel particulier pour regagner sa chambre en ville : donc, elle était forcément habillée, à ce moment-là.

Et puis, surtout, il y avait cette mise en scène bizarre, presque baroque : la colombe morte posée sur sa poitrine, après que l'assassin eut glissé une alliance dans le bec de l'oiseau sacrifié, au plumage ensanglanté.

Et encore la blessure mortelle, sous le sein droit, dont les premières constatations disaient qu'elle avait été faite par une lame inhabituellement large et épaisse.

Plus il tournait ces différents éléments dans son esprit et moins Corentin aimait la tournure que prenait cette affaire. Quelle que soit la personne qui avait tué Priscilla – et ça pouvait fort bien, en effet, être le jeune Damien Souvarie, que personne n'avait encore revu depuis – les circonstances du meurtre, l'excès de mise en scène donnaient à penser qu'on avait affaire à un homme au cerveau dérangé.

C'est-à-dire, malheureusement, à un malade susceptible, à

n'importe quel moment, de recommencer avec une autre fille.

Le regard dur, les mâchoires serrées, Boris Corentin balaya tout le salon du regard. En s'attardant sur chacune des filles aux trois quarts nues qui mettaient le paquet pour faire craquer leurs proies masculines et les entraîner vers les chambres des étages.

Les pensionnaires du *Paradis*.

Qui, toutes, peut-être, sans le savoir, étaient menacées de mort par l'assassin de Priscilla.

CHAPITRE V



— Debout, mon gros feignant d’amour ! claironna Sylvie – alias Belle Cuisse – en poussant la porte de la chambre du pied droit, à cause du plateau encombré de tasses fumantes et de tartines grillées qui lui occupait les deux mains.

Le garçon qui dormait, entièrement nu, allongé de tout son long sur le drap fripé et d’une propreté douteuse, ne bougea pas, se contentant d’un vague grognement.

Sylvie posa délicatement le plateau sur la table de chevet signée *Ikea*, près du réveil qui indiquait trois heures dix. Avec un petit sourire attendri, elle contempla le corps mince et d’une appétissante couleur de miel de Djamel, son « mec » depuis un peu plus de trois mois.

Son mec... et pas son mac, nuance.

À 23 ans, Sylvie avait déjà presque quatre ans de prostitution derrière elle, mais elle mettait un point d’honneur à être une fille libre. Sans souteneur. Sans « proxo ». Djamel, c’était juste son amant de cœur.

Et de sexe.

Avant lui, Sylvie avait connu des tas d’hommes, la plupart payants, et certains gratuits. Mais aucun n’avait réussi à éveiller son corps.

Et puis, Djamel était arrivé dans sa vie, peu de temps avant qu’elle

n'ait l'occasion de rejoindre l'équipe du *Paradis pour tous*. Et, tout de suite, sans effort apparent, sans le moindre tâtonnement, il avait ouvert les vannes de sa sexualité. Et le torrent du plaisir avait déferlé en elle.

C'est à cause de Djamel que Sylvie avait refusé d'être pensionnaire au *Paradis*, exigeant de Madame Claudine de pouvoir rentrer en ville tous les soirs, après le « boulot ». Pour passer ses fins de nuit et ses matinées dans les bras de son amant.

Coup de bol, à la centrale EDF où il bossait, Djamel faisait partie de l'équipe de nuit. Du coup, ils avaient à peu près les mêmes horaires, et ils pouvaient passer un maximum de temps ensemble.

De ses grands yeux clairs, où une étincelle de gourmandise sensuelle venait de s'allumer, Sylvie détailla sans se presser le corps masculin endormi. La ligne du cou, l'arrondi velouté des épaules, les bras très longs et puissants, le torse musclé et totalement imberbe, le ventre plat qui se soulevait au rythme régulier de la respiration du dormeur, les jambes fines et nerveuses, dont l'une était négligemment repliée en travers du lit.

Comme hypnotisée, après avoir essayé vainement de l'éviter, Sylvie arrêta finalement ses yeux sur l'objet de toutes ses tendresses, de toutes ses convoitises.

Le sexe de Djamel.

Jamais elle n'en avait vu d'aussi beau, d'aussi admirablement proportionné, d'aussi puissant aussi. C'était un véritable sceptre de chair délicatement sculptée, qui lui inspirait une sorte de respect quasi religieux lorsqu'il s'érigait, durcissait et gonflait, se dressait vers le ciel en se gorgeant de sang et de sève. Elle avait l'impression qu'elle ne parviendrait jamais à s'en rassasier.

Une brusque chaleur lui monta aux joues, tandis qu'une autre, différente, prenait naissance au creux de son ventre frissonnant.

Aussi nue que l'était Djamel, Sylvie grimpa doucement sur le lit et s'installa à genoux entre les cuisses musclées de son amant. Lentement, d'un mouvement presque cérémonieux, elle se pencha vers la verge épaisse et longue, encore ensommeillée.

Ses lèvres effleurèrent doucement la tête volumineuse et plus brune que le reste de la hampe. Elle sortit la langue et entreprit de lécher l'objet de ses désirs sur toute sa longueur, à petits coups à peine effleurés. Le corps de Djamel eut un tressaillement inconscient, qui fit monter la chaleur embrasant le ventre et les reins de Sylvie. D'autant que, presque au même moment, la superbe virilité commença de s'éveiller.

Ce fut d'abord imperceptible, un simple frémissement. Avec

d'infinies précautions, Sylvie posa ses lèvres humides à l'extrémité de la verge, en appréciant le grain infiniment délicat. Puis, elle les fit très lentement coulisser autour du sceptre. Qui, pris dans le fourreau tiède et moelleux de sa bouche, se mit à gonfler et à durcir de plus en plus vite. Bientôt, le membre viril vint buter au fond de la gorge de Sylvie, sans que Djamel se soit encore éveillé.

Décidée à brusquer les choses, la petite blonde fit aller et venir ses lèvres tout le long du magnifique morceau d'homme qui l'emplissait à l'étouffer. Tandis que sa main droite glissait sous son ventre, jusqu'au buisson noir qui ombrait l'intersection de ses cuisses frémissantes. Ses doigts plongèrent avec une sorte de hâte fébrile dans le puits soyeux et chaud dont les pétales moirés s'ouvraient à présent en une timide corolle, et s'emperlaient de désir.

Lorsque la main droite de son amant se posa sur sa tête, pour l'inciter à l'avalier encore plus profondément, Sylvie comprit qu'il venait de se réveiller. Et que les choses vraiment agréables, vraiment excitantes allaient bientôt commencer. Comme pratiquement à chaque début de journée.

Sans cesser d'engloutir la verge tendue au maximum, Sylvie fit pivoter son corps, de façon à présenter à son partenaire sa croupe parfaite, qu'elle cambra au maximum pour bien dégager le profond sillon qui séparait ses deux petites fesses rondes et fermes.

— Elle te plaît, ma queue, hein ? souffla Djamel, de sa belle voix grave, où perçait une pointe de fierté un peu « machiste ». Tu aimes la sucer, ma belle salope ! Moi aussi, j'aime ! Vas-y, pompe-moi bien à fond ! Caresse-moi les couilles en même temps... Voilà, comme ça !

Sylvie se mit à ronronner et à se trémousser des hanches, sans pour autant cesser d'engloutir la superbe virilité qui écarquillait ses lèvres avides, à force de gonfler encore. Elle adorait quand Djamel se mettait à l'encourager de la voix – ce qu'il faisait presque systématiquement – en choisissant exprès les termes les plus crus, les images les plus obscènes. Ça la mettait dans des états pas possibles.

— Oui, continue ! soupira le jeune homme, dont tout le corps se tendait vers cette bouche qui l'avalait avec de plus en plus de fièvre. Tu sens comme ma bite est dure ? Ça t'excite, hein, de savoir que je vais te cracher tout mon foutre dans la bouche ! Je sais que ça te met le feu au cul, ma belle petite chienne ! Oui, vas-y, remue-le bien, ton petit cul ! Toi aussi, tu as envie que je m'occupe de toi, hein ? Ta chatte est toute trempée, espèce de cochonne ! Viens... Viens sur moi ! Je vais te la bouffer comme il faut...

Sylvie ne se le fit pas dire deux fois. Sans lâcher la verge qui palpitait entre ses lèvres, elle enjamba le corps de son amant et plaça ses genoux de chaque côté de son torse. Rien que l'idée du spectacle

qu'elle lui offrait, de son propre sexe trempé s'ouvrant juste au-dessus de son visage, elle sentit son excitation grimper d'une façon vertigineuse.

Elle frissonna lorsque les bras puissants de Djamel se nouèrent au creux de ses reins pour attirer sa croupe vers lui. Et, lorsque les lèvres impatientes du jeune homme plongèrent au cœur de la toison bouclée qui ombrait son ventre, elle crut qu'elle allait jouir, là, tout de suite, rien qu'en sentant la langue chaude et agile se frayer un chemin jusqu'au petit bourgeon dur et luisant, niché tout en haut de la corolle noyée de rosée amoureuse. En même temps, parce qu'il savait de quoi Sylvie avait besoin pour « partir en vville », comme il disait, Djamel enfonça son majeur dans l'ouverture la plus secrète du corps féminin, d'un coup, presque brutalement.

Sous l'intrusion virile qui mit le comble à son affolement érotique, allumant un véritable brasier au creux de ses reins, Sylvie accéléra encore le mouvement coulissant de ses lèvres autour du sceptre dur et palpitant, enroulant sa langue brûlante autour du gros champignon qui le surmontait et venait buter au fond de sa gorge.

Sur le drap chiffonné et moite, ils ne formaient plus qu'un seul corps, enchevêtré, ruisselant de sueur, tanguant, grognant, possédé par le plaisir qui montait en eux comme une déferlante irrésistible.

Djamel explosa très vite, inondant la bouche de Sylvie de flots de semence brûlante et parfumée, qu'elle avala goulûment en geignant de bonheur. Ce geyser viril qui l'aspergeait suffit à déclencher son propre plaisir. Sentant qu'elle « venait », Djamel enfonça brusquement un deuxième doigt dans le petit œillet brun et dilaté de ses reins, tandis que sa langue plongeait au plus profond des moiteurs féminines.

Lâchant la verge qui achevait de se déverser par saccades décroissantes, lui aspergeant les lèvres et le menton, Sylvie se redressa, rejeta la tête en arrière et, écrasant sa croupe sur le visage de son amant, elle poussa un long cri de délivrance. Avant de retomber, anéantie de plaisir, sur le corps de Djamel, la respiration sifflante.

Il leur fallut plusieurs minutes pour reprendre leurs esprits. Un vague sourire de bonheur sur ses lèvres pleines, Sylvie continuait d'embrasser amoureusement la verge de son amant, qui s'amollissait doucement à quelques centimètres de ses yeux noyés de plaisir.

Enfin, avec un réel effort de volonté, elle s'arracha du lit et sauta sur ses pieds.

— C'est pas le tout de s'envoyer en l'air, dit-elle, après avoir écrasé sa bouche sur celle de Djamel qui n'avait pas bougé, mais moi, j'ai école ! Si j'arrive à la bourre, je vais encore me faire engueuler par la vieille salope, qui va me foutre à l'amende.

La « vieille salope », c'était Madame Claudine, avec laquelle Sylvie ne s'était jamais très bien entendue, parce que la tenancière du *Paradis pour tous* appréciait modérément son esprit ironique.

Après être passée rapidement sous la douche et avoir enfilé un short et un tee-shirt très échancré, Sylvie repassa par la chambre pour échanger un long baiser avec Djamel. Lequel, toujours vautré sur le lit, fumait la cigarette qu'il venait de se rouler lui-même.

— Bon courage, lui murmura-t-elle tendrement à l'oreille. En principe, ça devrait être plutôt calme, aujourd'hui : j'espère que je ne rentrerai pas trop tard...

Djamel ne répondit rien, se contentant d'un petit sourire. Il y avait toujours une certaine gêne entre eux, lorsque Sylvie s'apprêtait à se retransformer en Belle Cuisse. C'est-à-dire en une fille soumise à tous les caprices des clients du *Paradis*, pourvu qu'ils y mettent le prix. Djamel avait expliqué une fois à Sylvie qu'il n'était pas *réellement jaloux*, mais que, tout de même, ça lui faisait un peu « bizarre », à chaque fois qu'il la voyait partir pour son « travail », et qu'il préférerait ne pas trop y penser...

Une fois dans la rue écrasée de soleil, Sylvie détacha son scooter du lampadaire auquel elle avait l'habitude de l'enchaîner, et prit le chemin du *Paradis*, distant d'environ six kilomètres, en pleine campagne.

Elle fut devant la grille du parc en moins d'un quart d'heure, et se dit qu'elle en serait quitte pour reprendre une douche avant de passer sa « tenue de travail », vu la manière dont elle venait de transpirer sous le casque.

Elle tourna la poignée des gaz et s'engagea lentement dans l'allée gravillonnée qui, en serpentant à travers les grands arbres du parc, remontait jusqu'à l'hôtel particulier.

Sans voir, à demi dissimulée derrière un buisson d'aubépines, la silhouette mince de Damien Souvarie. Qui la suivit longtemps de son regard fixe, avant de se mettre à courir en diagonale et de disparaître entre les arbres, bondissant comme une bête affolée.

*

* *

Pour le plaisir, Boris Corentin fit vrombir les six cylindres du moteur, avant d'engager la Mercedes dans l'allée du parc et de se diriger vers l'hôtel particulier.

— Tu sais que ça ne m’amuse pas du tout de passer une deuxième soirée ici ? grommela Aimé Brichot, assis à côté de sa flèche. J’ai réussi – Dieu sait comment ! – à échapper aux « agaceries » de ces demoiselles, hier, mais je me demande comment je vais faire ce soir...

— Tu n’as qu’à dire que tu as chopé une vilaine maladie, lui suggéra Boris Corentin, avec un petit sourire. Ou bien, carrément, que tu es impuissant ; comme ça, tu seras définitivement tranquille !

— C’est malin... soupira Brichot, en tournant carrément le dos à sa flèche, pour appuyer son front contre la vitre. Eh ! dis donc : qu’est-ce que c’est que ça ?

Boris freina et tourna la tête dans la direction indiquée par Brichot. Il vit, lui aussi, à une dizaine de mètres de l’allée, contre une sorte de haie sauvage, une masse rouge et blanche, qui n’avait rien de naturel.

— On dirait un scooter renversé, ou une mobylette, finit-il par murmurer, les sourcils froncés. En tout cas, un engin à deux roues et à moteur, quoi ! Viens, Mémé, on va jeter un œil...

Dès qu’il eut coupé le contact de la Mercedes et ouvert sa portière, Boris Corentin sut tout de suite qu’il se passait quelque chose de pas normal. Que le cyclo qui se trouvait à l’orée du bois n’était pas une quelconque épave.

Simplement parce que *le moteur tournait encore*.

Corentin fonça droit sur l’engin rouge et blanc, tandis qu’Aimé Brichot prenait par la droite, pour contourner le buisson de ronces par-dessus lequel sa flèche avait simplement sauté.

— Merde ! Boris, amène-toi vite : il nous arrive une méchante tuile...

À la voix blanche de son coéquipier, Corentin comprit qu’il se passait quelque chose de grave. Il pivota sur lui-même et, en trois enjambées, le rejoignit derrière le buisson de ronces.

Là, dans un creux naturel du terrain, il découvrit le corps d’une fille blonde, aux cheveux courts, entièrement nue, allongée sur le dos, les bras en croix.

Juste sous le sein gauche, une large plaie laissait s’écouler deux filets de sang vermeil qui dévalait son flanc jusque sur le tapis de mousse et de feuilles séchées où elle reposait.

Mais il y avait encore autre chose.

Près de sa tête, dans le creux de son épaule, on avait disposé une petite planche de bois blanc. Dessus, il y avait un dessin et une phrase, tous deux exécutés au feutre bleu marine.

Le dessin représentait un agneau, assez mal dessiné mais reconnaissable.

Quant à la phrase, elle disait ceci : « *Celui-là m'aura pour sienne qui le premier m'a choisie.* »

— Qu'est-ce que ça veut dire, bon sang ? souffla Aimé Brichot, le teint livide.

Boris Corentin ne répondit pas. Cette phrase résonnait bizarrement à ses oreilles, sans qu'il soit capable de dire exactement pourquoi. Mais presque certain qu'elle était importante. Comme quand on tient une pièce de puzzle entre les doigts, mais qu'on n'a pas encore repéré l'endroit où elle doit s'insérer pour former une figure intelligible.

— Et ce dessin, gronda Brichot, dont les poings se serraient face à cette pauvre fille assassinée d'une manière révoltante, qu'est-ce qu'il fout là, tu peux me le dire ?

— Non, je ne peux pas, Mémé, répondit Corentin d'une voix sourde. Je ne peux pas *encore*. Mais j'ai la quasi-certitude que si on arrive à trouver le lien entre cette phrase et cet agneau dessiné, puis à les mettre en rapport avec la colombe ensanglantée placée sur le corps de Priscilla, la première victime, on sera tout près de mettre la main sur l'assassin.

— En espérant qu'on y arrive avant qu'il n'ait le temps de massacrer d'autres filles, répondit Brichot, de plus en plus sombre. Car j'ai malheureusement du mal à croire que ce dingue s'arrête là...

CHAPITRE VI



Dès qu'il eut refermé la porte du grand bureau arrondi sur Aimé Brichot et lui, Boris Corentin eut l'impression que la température accablante venait brusquement de chuter d'une dizaine de degrés.

Simplement à cause des regards glaciaux que braquaient sur eux Madame Claudine et Alexandre De Vroëts. La blonde était assise derrière son grand bureau d'acajou, les traits tirés, pendant que son vieil amant se tenait debout à côté d'elle, légèrement en retrait, le buste très droit, le coude appuyé sur le haut dossier du fauteuil gainé de cuir aux reflets rouges.

Après leur découverte d'un nouveau cadavre, Corentin et Brichot avaient évidemment foncé droit vers l'hôtel particulier. Où aucun client n'était encore arrivé.

Sans prendre le temps d'en référer à Charlie Badolini, parce que ce deuxième meurtre changeait complètement la donne, Boris avait pris sur lui de révéler leur identité de policiers français, au moins à la tenancière et au vieux politicien, les deux « chevilles ouvrières » du *Paradis pour tous*.

— Je suppose, attaquait-il d'une voix froide, qu'il est inutile que je vous fasse un topo sur la gravité de la situation...

— Avant toute chose, monsieur le commandant de police, fit le vieillard sur un ton sec et hautain, je tiens à vous prévenir que je vais

adresser à vos supérieurs une vigoureuse protestation, quant à la manière clandestine dont vous vous êtes introduit sous le toit de Madame Françoise Philippe, ici présente !

Corentin le regarda d'un air parfaitement calme, et esquissa même le mouvement de hausser les épaules :

— Monsieur De Vrœts, je tiens, moi, à vous préciser que je me fiche complètement de ce que vous pourrez ourdir comme petite vengeance contre moi, *une fois que le double assassin aura été mis hors d'état de nuire* ! Ce que j'ai la ferme intention de faire, avec ou sans votre collaboration.

— Et si nous essayions de garder ce qui nous reste de sang-froid ? murmura Madame Claudine d'une voix blanche.

C'est elle qui, à la demande expresse de Boris Corentin, l'avait accompagné dans le parc pour identifier le corps de la fille au scooter rouge et blanc, poignardée exactement comme l'avait été Priscilla.

Elle avait immédiatement reconnu Sylvie Carrion, alias Belle Cuisse.

— Je crois que vous avez raison, finit par dire Corentin : il est inutile d'essayer de nous impressionner les uns les autres. N'est-ce pas aussi votre avis, monsieur De Vrœts ?

Le vieil homme se crispa, ses doigts tordus par l'arthrose fourragèrent un moment dans sa barbichette blanche. Puis, il parut reprendre son empire sur lui-même et eut un fin sourire de diplomate : à la fois cordial et ne livrant rien.

— Tout à fait d'accord, monsieur le commandant de police, dit-il sur un ton un peu trop cérémonieux où perçait une pointe d'ironie. Que proposez-vous ?

— De fermer le *Paradis pour tous*, jusqu'à ce que nous ayons mis la main sur le tueur, répondit abruptement Corentin. Ou, au moins, jusqu'à ce que nous ayons retrouvé Damien Souvarie.

Madame Claudine haussa violemment les épaules, ce qui fit osciller sa lourde poitrine, sous sa veste de tailleur strict.

— Retrouver le tueur et mettre la main sur Damien Souvarie, c'est la même chose ! déclara-t-elle d'une voix coupante.

— C'est fort possible en effet, convint Boris Corentin.

Il en convint d'autant plus facilement que, plus il y pensait et plus la culpabilité du jeune homme lui paraissait probable. Surtout depuis qu'il avait lu la phrase étrange inscrite sur le panonceau de bois posé près du corps de Belle Cuisse :

« Celui-là m'aura pour sienne qui le premier m'a choisie. »

Or, trois jours plus tôt, pour vivre la cérémonie de son dépucelage,

pour cette *première* fois, c'est bien Belle Cuisse que Damien avait choisie. Ce qui faisait de lui le suspect numéro un. Même si, dans un coin de son esprit, Corentin continuait de trouver que la mise en scène faite autour des deux meurtres ne collait pas trop au jeune âge du fils Souvarie. Et pas davantage avec l'impulsivité colérique dont il avait fait preuve, ce fameux premier soir, en entrant dans une rage folle et en quittant le *Paradis* sans même avoir pris la peine et le temps d'enfiler ses vêtements.

Toujours est-il, reprit Corentin, que nous n'avons aucune certitude, et que le deuxième assassinat de ce soir nous montre que les autres pensionnaires sont peut-être en danger. Par conséquent, il me semble de mon devoir de...

— De faire fermer le *Paradis* ? l'interrompt alors Alexandre De Vroets, avec un petit sourire supérieur. Et pourquoi donc ? Pour que les pensionnaires de Madame Claudine, au lieu d'être toutes regroupées ici, et donc faciles à surveiller, s'éparpillent je ne sais où ? Afin que ce jeune dément de Damien Souvarie puisse s'éloigner d'ici en même temps qu'elles et les frapper tranquillement les unes après les autres ?

Le vieil homme se tut. Aimé Brichot se rapprocha de sa flèche et lui glissa à l'oreille :

— Il n'a pas tort, Boris. Si on garde toutes les filles sous la main, on est à peu près certain que le malade qui s'en prend à elle restera lui aussi dans les parages. Et qu'il commettra certainement une imprudence, à un moment ou à un autre...

— Et puis, enchaîna l'ancien ministre belge, sur un ton nettement ironique, cette fois, je vois une autre raison pour que, *en apparence*, tout continue de fonctionner normalement, ici...

— Ah oui ? fit Corentin, un peu plus sèchement qu'il ne l'aurait voulu. Et laquelle, je vous prie ?

— Mais c'est tout simple, mon cher, répondit De Vroets, avec un petit rire silencieux, qui secoua ses épaules étroites. Parlons net et sans détour : voilà plusieurs années que les gouvernements français et belge tolèrent l'existence d'un bordel de luxe sur leur frontière commune, alors que ce genre d'établissement est illégal dans les deux pays. Si jamais le *Paradis* ferme et que les deux morts qui viennent de se produire sont révélées à la presse, ils vont être bien embarrassés, nos deux gouvernements, vous ne pensez pas ?

Boris Corentin serra les dents et les poings, mais parvint à ne pas exploser. Ce vieux politicard, rompu à tous les coups bas, venait simplement de lui faire un petit chantage : soit son lupanar continuait à fonctionner normalement, soit il s'arrangeait pour mouiller tout le

monde, en faisant un maximum de vacarme médiatique.

— Quarante-huit heures, finit par lâcher Boris, sans presque desserrer les lèvres. Nous allons poursuivre notre enquête durant deux jours, pas plus. Si tout n'est pas réglé d'ici là, je remettrai le dossier entre les mains du juge d'instruction. Qui, lui, n'en doutez pas, fera aussitôt fermer votre « établissement ». En contrepartie, j'exige que vous me fournissiez les véritables identités de toutes vos pensionnaires, ainsi que celle de vos principaux habitués, et notamment de ceux qui se trouvaient ici le soir de la mort de Priscilla.

— C'est impossible ! s'emporta Madame Claudine. La discrétion d'une maison comme la nôtre est une...

— C'est ça ou le cabinet du juge ! tonna Corentin d'une voix si terrible que la patronne du *Paradis* s'interrompit net et devint toute pâle.

— C'est entendu, monsieur Corentin, dit alors Alexandre De Vroëts, sur un ton conciliant, presque amical. Vous aurez ce que vous demandez d'ici deux heures, je vais m'en occuper moi-même. Simplement, je vous demanderai de rester très... discrets, monsieur Brichot et vous-même, si vous interrogez certains de nos amis...

Boris Corentin ne prit même pas la peine de répondre. Il quitta le bureau sans ajouter un mot, suivi d'Aimé Brichot. Dans le vestibule, ils tombèrent sur le client sinistre surnommé Le Pasteur, à qui Delphine, la petite soubrette, était en train d'ouvrir la porte. Il parut contrarié de se retrouver face à eux, et fila sans les saluer en direction du grand salon.

— L'a vraiment pas l'air épanoui, celui-là, fit remarquer Brichot.

— C'est peut-être pour ça qu'il est fourré tous les soirs ici, philospha Corentin, en haussant légèrement les épaules. En tout cas, tu as raison : il est d'un ennui !

— Bon, qu'est-ce qu'on fait, nous autres ? demanda Brichot. On ne va quand même pas affronter ces demoiselles au grand salon, si ?

— Non, on a le temps pour ça, répondit Boris, en entraînant son coéquipier vers la porte donnant sur le perron. On va plutôt retourner jeter un coup d'œil à l'endroit où on a trouvé cette pauvre fille, tout à l'heure. Puisqu'on a accordé quarante-huit heures à De Vroëts, on ne peut pas faire débouler la grosse artillerie pour qu'ils passent le parc au peigne fin. Donc...

— Donc, malgré la chaleur de bête qu'il fait dehors, on en est réduit à le faire nous-mêmes, c'est ça ? grimaça Aimé Brichot.

— Tout juste, Auguste ! Allez, arrête de râler et suis-moi ! rigola Boris Corentin en se glissant dehors.

Il était près de huit heures du soir, et – Aimé Brichot avait raison – il faisait toujours aussi chaud. Corentin allait se diriger vers la tour est de l'hôtel particulier, lorsqu'il s'immobilisa soudain.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'enquit Brichot, qui avait failli venir buter contre lui. Tu as vu quelque chose ?

— Pas quelque chose : quelqu'un ! répondit sa flèche, en désignant du bras la direction de la grande serre tropicale. Allez, amène-toi...

En regardant vers la serre attenante à l'hôtel particulier, Aimé Brichot eut juste le temps de voir effectivement une silhouette qui se glissait hors du bâtiment de verre et d'acier avec beaucoup de précautions.

Un peu trop de précautions, même.

— On dirait une femme... chuchota Brichot, tandis qu'ils longeaient la façade de la grande bâtisse, l'un derrière l'autre.

— C'en est une, répondit Boris Corentin, sans presque desserrer les lèvres. Et je crois même savoir qui c'est. Mais où est-ce qu'elle peut bien aller, maintenant ?

Alors qu'il se serait plutôt attendu à ce que la fille en question revienne vers l'hôtel particulier, voilà qu'elle quittait l'allée principale, pour couper en diagonale à travers le parc, en direction de l'endroit où les grands arbres étaient si rapprochés qu'ils formaient un véritable bois. Et soudain, en un éclair, Boris comprit où allait cette fille qu'il croyait avoir identifiée.

Elle se dirigeait exactement vers l'endroit où, deux heures plus tôt, Brichot et lui avaient découvert le corps sans vie de Belle Cuisse.

— Surtout pas un bruit ! souffla-t-il à son coéquipier, tandis qu'il se lançait sur les traces de la fille, à couvert des grandes fougères formant sous-bois à cet endroit.

Effectivement, lorsqu'elle atteignit la zone où le cadavre et le scooter avaient été trouvés, la fille s'arrêta et, les yeux au sol, se mit à tourner en cercles concentriques de plus en plus larges, comme si elle cherchait quelque chose. Alors, comme elle passait à moins de dix mètres du buisson d'épineux derrière lequel les deux hommes s'étaient dissimulés, Boris Corentin put l'identifier, avec certitude cette fois. Cette silhouette à la fois pulpeuse et élancée, et surtout ce casque de cheveux bruns coiffés à la Louise Brooks, il n'y avait pas moyen de s'y tromper.

Cette fille, c'était Coralie, la pensionnaire du *Paradis pour tous* avec laquelle il avait sympathisé la veille au soir, juste après leur arrivée.

— Qu'est-ce qu'elle cherche, à ton avis ? chuchota Aimé Brichot dans sa moustache.

— Le meilleur moyen de le savoir, c'est encore de lui laisser le temps de le trouver, répondit Boris Corentin sur le même ton.

Mais, au même moment, parce qu'il se jugeait un peu trop à découvert, Aimé Brichot se déplaça d'un mètre sur son côté gauche... et s'étala de tout son long dans les fougères, en lâchant un « merde ! » retentissant.

Aussitôt, Coralie se redressa, avec la vivacité d'un serpent dont on vient de marcher sur la queue. Sans prendre la peine de chercher à savoir qui se trouvait là en même temps qu'elle, elle bondit dans la direction opposée, se mit à courir à toute vitesse, en slalomant entre les arbres et les buissons. Le temps que Corentin se redresse, elle disparaissait déjà dans les profondeurs sombres du parc, très sauvage à cet endroit.

— Je suis désolé, Boris, fit piteusement Aimé Brichot en se relevant, mon pied s'est tordu sur quelque chose et... Bon Dieu ! mais qu'est-ce que c'est que ce truc ?

Il brandissait l'objet sur lequel il avait buté, quelques secondes auparavant.

C'était une arme. Une arme blanche. Mais d'un modèle étrange. On aurait dit soit un très gros poignard, soit une petite épée.

La poignée était d'un métal jaune brun, incrustée à hauteur du pommeau de quatre grosses pierres rouges taillées. Quant à la lame, elle était très large et légèrement triangulaire dans le sens de l'épaisseur.

— Mémé, fit alors Boris Corentin, les yeux brillants d'excitation, je crois que tu as vraiment bien fait de buter là-dessus. Parce que, si je ne me trompe, nous tenons-là l'arme du crime. L'arme *des* crimes, devrais-je dire, puisque les deux filles ont apparemment été tuées par la même lame *exceptionnellement large*. Quant à la nature exacte de cette arme, tu me déçois, Mémé : depuis que nous avons dû traquer des malades qui se prenaient pour des gladiateurs de l'Antiquité tu devrais être capable de l'identifier au premier coup d'œil...

Aimé Brichot regarda de nouveau l'objet qu'il tenait dans la main, et ses yeux s'agrandirent sous l'effet de la stupeur.

— Bon sang, Boris, tu as raison ! s'exclama-t-il d'une voix sourde. C'est une...

Il se tut une seconde ou deux, comme s'il doutait encore de ce qu'il s'apprêtait à dire. Finalement, levant les yeux vers sa flèche, il conclut :

— C'est un glaive ! Exactement semblable à celui qu'utilisaient les légionnaires des armées romaines... il y a environ deux mille ans !

CHAPITRE VII



La porte de la chambre se referma avec un claquement sonore, lugubre, qui fit penser Bertrand Wouters à un tombeau que l'on referme brusquement sur le cadavre qu'il contient. Et c'était exactement ce qu'il avait l'impression d'être, en ce moment précis.

Un cadavre.

Ou, en tout cas, plus tout à fait un homme.

Dans son éternel costume sombre, celui que tout le monde, au *Paradis pour tous*, appelait « Le Pasteur » restait immobile au milieu de la grande chambre dégoulinante de faux luxe, dont il ne voyait rien. Ni les murs tendus d'une étoffe de soie mate gris de lin, parsemée de gros bouquets de fleurs roses, ni les deux hautes fenêtres masquées de tentures en guipure de Venise gris et rose, ni la monumentale cheminée de marbre blanc, dont on ne se servait jamais. Il n'avait même pas conscience des lueurs dorées et dansantes que projetaient dans la pièce les deux douzaines de bougies qu'on y avait allumées, à la place de l'électricité.

Il ne voyait que le lit, immense, occupant presque la moitié de l'espace. Un grand lit, lui aussi gris et rose, entièrement recouvert d'une étoffe capitonnée, disparaissant presque sous un flot de draperies, tombant du plafond jusqu'au tapis, qui se gonflaient comme les jupes d'une femme en état de désir, découvrant par instants une

véritable neige de dentelles blanches finement brodées. –

Le Pasteur se tenait obstinément immobile, le corps et le visage ruisselants de sueur, autant à cause de la chaleur moite et lourde que de la peur qui le raidissait sur place.

Il n'osait pas se retourner, sentant derrière lui la présence des deux filles avec lesquelles il avait accepté de « monter ». Pourquoi ? Pourquoi avait-il dit « oui », lorsque Poil Long lui avait glissé à l'oreille, dans un coin du grand salon, qu'elle mourait d'envie de « s'amuser » un peu, avec lui et la petite Noi ?

— Tu verras, ça sera très gentil, nous trois, lui avait-elle susurré, tout en frottant contre lui son corps ferme et juvénile. Elle a l'air réservé, comme ça, ma copine, mais c'est une vraie petite chienne, tu sais ! vicieuse à un point... Et puis, on fait des choses ensemble, elle et moi... Des cochonneries dont t'as pas idée ! Alors, c'est oui, mon grand chéri ?

Et, alors que son cerveau hurlait « non », les lèvres minces du Pasteur avaient laissé tomber un « oui » à peine audible... mais suffisamment pour le faire basculer en enfer. Un enfer dont la porte venait précisément de se refermer sur lui, comme le couvercle d'un monstrueux caveau.

Bertrand Wouters gardait les yeux obstinément fixés sur les chamarrures compliquées de l'épais tapis de laine, essayant de se persuader qu'il pouvait encore pivoter sur ses talons et quitter cet antre infernal.

Mais, en même temps, il y avait cette fièvre qui battait à ses tempes, cette faim de chair nue et offerte qui le possédait ; et puis, cette tension presque douloureuse, au bas de son ventre, cette virilité qui exigeait son dû. Et qui semblait le pousser dans les reins, pour qu'il vienne s'abîmer sur l'immense lit gris et rose.

Il releva finalement les yeux. Et reçut un choc en découvrant Poil Long qui s'y était installée, déjà entièrement déshabillée, moitié assise, moitié allongée. Un bras derrière la nuque, une main prise dans l'autre, elle renversait la tête, les coudes écartés. À travers le semi-brouillard qui embuait ses regards, Wouters voyait ses yeux mi-clos, sa bouche entrouverte ; et, par-derrière, son chignon de cheveux rouges dénoué qui lui couvrait le dos d'un poil de lionne.

Ployée et le ventre tendu, elle montrait les hanches larges et la gorge dure d'une guerrière vaguement inquiétante, aux muscles forts sous le grain satiné de sa peau laiteuse.

Le regard comme égaré, Wouters suivait son profil, ces fuites de chair blanche se noyant dans des lueurs dorées, ces rondeurs où la flamme des bougies disséminées mettait des reflets de soie.

Mais, en même temps qu'il la dévorait du regard, il sentait monter en lui l'horreur de la femme qu'avait plantée dans chacune de ses fibres une éducation catholique rigoriste et terrible ; il songeait au monstre de l'Écriture, lubrique, sentant le fauve.

Poil Long était toute velue, un duvet de rousse faisait de son corps un véritable velours ; tandis que, dans sa croupe et ses cuisses puissantes, dans les renflements charnus creusés en plis profonds – où s'épanouissait une intense toison voilant entièrement le sexe – il y avait de la bête. La bête de luxure, terrible et attirante, dont l'odeur suffisait à gâter le monde.

Et Wouters regardait toujours, obsédé, possédé, au point qu'ayant fermé les paupières pour ne plus voir, l'animal flamboyant et velu reparut au fond des ténèbres, grandi, terrible, exagérant sa posture obscène, tel un démon succube vomi par les enfers.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, Wouters vit Noï sortir de la salle de bain, entièrement nue elle aussi, et s'avancer vers le lit. En apercevant la complice de ses débauches lesbiennes, Poil Long eut un sourire carnassier. Elle se pelotonna sur elle-même et un frisson de tendresse passa dans tous ses membres. Les yeux étincelants, elle se faisait petite, comme pour mieux se replier sur son propre corps.

Puis, Noï arrivant au pied du lit, elle dénoua les mains, les abaissa le long d'elle-même en les faisant glisser jusqu'aux seins, qu'elle écrasa d'une étreinte nerveuse, impatiente. Sa bouche goulue soufflait le désir, adressait de petites mines énamourées à Noï qui, à son tour, grimpa sur le lit. Sans paraître se soucier de la présence de leur client, à qui elle offrit, le temps de rejoindre son amante, une vision affolante sur les lèvres corail de son sexe, à peine voilées par une étroite bande de poils noirs soigneusement taillée.

Alors que la Vietnamiennne la surplombait de son corps de liane, les pointes de ses petits seins totalement érigées, Charlotte parut se souvenir de l'existence de leur client. Elle se redressa sur un coude et lui adressa un sourire qui se voulait coquin et tentateur, mais ne réussit qu'à faire frissonner Wouters de dégoût.

— Eh bien ! Pasteur, vous ne venez pas nous rejoindre ? dit-elle, d'une voix exagérément langoureuse. Vous savez qu'on est très chaudes, Noï et moi, on est juste à point, quoi ! Allez, quoi, viens : on va bien s'occuper de toi ! Je suis sûre que rien que de nous voir à poil, comme ça, tu bandes déjà comme un gros cochon...

Instinctivement, Bertrand Wouters croisa ses mains devant son pantalon ; pour masquer la bosse qui, effectivement le déformait de plus en plus.

— No... on, tout... tout à l'heure... bafouilla-t-il d'une voix

coassante. Ne vous occupez pas de moi, faites... faites ce que vous voulez... entre vous.

Noï et Poil Long ne se le firent pas dire deux fois. Trop heureuses de l'aubaine : si le Pasteur voulait les payer juste pour les regarder s'envoyer en l'air, elles n'y voyaient aucun inconvénient, au contraire !

Poil Long roula sur le dos, ouvrit les bras à Noï et écarta tout grand ses cuisses puissantes, dévoilant l'incroyable forêt proliférante qui envahissait tout son ventre, pareille à une crinière de lionne. Sans se soucier du gémissement sourd émis par le Pasteur, au pied du lit, la petite Vietnamiennne se précipita sur ce corps impudiquement, obscènement offert à ses caresses, ses baisers, ses morsures. Elle plongea son visage triangulaire au centre de l'efflorescence touffue et flamboyante, avec de petits cris d'excitation. Tout en se plaçant à califourchon sur Charlotte, sa croupe menue se dandinant juste au-dessus de son visage empourpré, de ses lèvres avides.

Debout au pied du lit, ruisselant d'une transpiration aigre, Bertrand Wouters sentit ses jambes se mettre à trembler, face à l'inférieure vision de ces deux femelles obscènes, ignobles, dont chacune avait plongé sa bouche dans le ventre de l'autre. Des ventres béants, noirs, menaçants, d'où s'exhalaient des senteurs lourdes de cavernes.

Il eut l'impression de sentir la main formidable de Dieu s'appesantir sur ses épaules, et il se laissa tomber à genoux sur l'épais tapis. Mais sans quitter des yeux le spectacle affolant de la bouche de Noï se perdant au centre de la forêt rousse qui, sur le ventre et entre les cuisses écartelées de Poil Long, proliférait comme une lèpre démoniaque.

Et, alors, celui qu'on appelait Pasteur comprit avec horreur que ce n'était pas Dieu qui venait de le jeter à genoux. C'était la même personne immonde que celle qui l'avait poussé à monter ici, dans cette chambre de luxure, qui lui avait fait miroiter de l'argent aux yeux de ces malheureuses filles, pour les contraindre à s'avilir comme elles étaient en train de le faire juste devant lui ; et c'était encore la même créature qui, à présent, guidait ses doigts pour leur faire dégrafer son pantalon et faire jaillir à l'air libre le membre dur qui avait poussé au bas de son ventre blême.

C'était le Diable.

C'était lui qui, maintenant, le forçait à empoigner sa virilité brûlante et à l'agiter avec des mouvements spasmodiques de plus en plus rapides.

Sur le lit, Charlotte et Noï ne jouaient plus la comédie. Sous les attouchements des lèvres et de la langue dont elles se gratifiaient l'une

l'autre, une brusque chaleur avait pris naissance au creux de leurs reins et s'était rapidement propagée dans leurs deux corps, frémissant à l'unisson. Se frottant l'une à l'autre en gémissant de volupté, en grognant comme des femelles prises par le rut, enfonçant leurs doigts impatients dans tous les orifices qui se présentaient, embrassant, léchant, suçant la moindre parcelle de peau qu'elles parvenaient à saisir entre leurs lèvres avides, les deux filles avaient fini par oublier la présence du Pasteur dans la chambre.

Elle leur revint brusquement à l'esprit, lorsqu'un bruit étranglé, qui ressemblait à un sanglot, parvint à leurs oreilles et les força à interrompre leurs caresses enfiévrées. Entre les cuisses de Charlotte, Noï abandonna à regret le clitoris dardé qu'elle faisait rouler entre ses lèvres et releva la tête.

Pour découvrir le Pasteur, à genoux au pied du lit, le buste rejeté en arrière, secouant avec une sorte de désespoir farouche sa verge tendue à se rompre.

Et le visage baigné de larmes.

— Pardon ! sanglota-t-il, d'une voix méconnaissable, sans cesser d'agiter son membre long et fin. Pardon de vous avoir forcées à ces ignominies ! Je suis un monstre ! Dieu me punira, il va me punir ! Maintenant, par vos mains ! Punissez-moi ! Faites expier l'immondice que je suis !

Habituées aux caprices et aux fantaisies les plus bizarres des clients, Noï et Poil Long se désunirent et vinrent entourer Wouters, toujours sanglotant, le corps rejeté vers l'arrière, la main droite crispée sur sa verge d'un brun très sombre. Laisant l'initiative à sa maîtresse, plus expérimentée qu'elle, plus hardie aussi, Noï s'assit au pied du lit, juste devant Wouters, toujours agenouillé.

— C'est vrai que tu es une belle ordure ! lâcha Poil Long d'une voix méprisante, les mains sur les hanches, dominant de toute sa puissante stature l'homme en pleurs. Tu devrais avoir honte de nous forcer à nous gouiner comme ça ! Tu ne te rends donc pas compte à quel point ça nous dégoûte de nous lécher la chatte et le cul, comme tu nous obliges à le faire ? Tout ça pour une petite érection de minable ! Tu l'as vue, ta queue ? Aucune femme normale ne voudrait se faire enfler par un truc aussi grotesque, pauvre loque !

— C'est vrai, je suis une loque ! balbutia Bertrand Wouters, en se masturbant de plus en plus vite. Il faut me punir ! Vous devez me punir par où j'ai péché ! C'est Dieu qui l'exige !

— Vraiment tu m'écœures, fit Poil Long, avec une moue de dédain. Je me demande ce qui me retient de te pisser dessus comme sur une vulgaire charogne !

Charlotte avait lancé ça au hasard. Mais, en voyant le visage du Pasteur s'empourprer et ses yeux lancer des éclairs de volupté folle, elle comprit aussitôt qu'elle avait mis dans le mille. Aussitôt, elle enchaîna :

— D'ailleurs, je me demande si je ne vais pas le faire, tiens ! Tu mérites d'être puni, tu dis ? Eh bien ! tu vas l'être ! Pour commencer, arrête de te branler, je te l'interdis !

Avec une sorte de gargouillis de la gorge, Wouters obéit. Il rejeta ses deux mains vers l'arrière, et son membre nouveau continua d'osciller tout seul dans le vide.

Poil Long se plaça entre Noi, toujours assise sur le lit, et leur client, puis, elle avança jusqu'à ce que l'extraordinaire toison de son ventre soit juste au-dessus du visage ruisselant de larmes de Wouters.

— Lèche ! ordonna-t-elle d'une voix sifflante, en projetant son ventre en avant. Lèche-moi la chatte ! Bouffe-moi la touffe ! Et tâche de t'appliquer, sinon...

Tandis qu'elle parlait, Charlotte avait envoyé sa main droite derrière son dos et claqué discrètement des doigts à l'adresse de Noi, assise derrière elle. La Vietnamiennne, en bonne « pro » du sexe, en parfaite coéquipière, comprit ce que sa « flèche » attendait d'elle. Elle allongea la jambe droite et appuya délicatement son pied nu contre la verge gonflée de leur client, qu'elle entreprit de masser délicatement du bout des orteils.

Wouters eut un brusque sursaut en sentant le pied féminin s'appuyer contre son membre brûlant. Du coup, sa bouche se retrouva d'elle-même plongée au cœur de cette forêt rouge, qui l'effrayait et le fascinait à la fois. Avec l'impression de s'abîmer dans le gouffre même de l'enfer, il darda sa langue au cœur de ce mystère broussailleux et violemment parfumé, s'enivrant de la douceur moite des replis nacrés qui frôlaient ses lèvres et son menton.

Mais, avec une violence étudiée, Charlotte le repoussa presque aussitôt, et cracha d'une voix méprisante et volontairement vulgaire, agressive :

— Espèce de larve ! tu n'es même pas capable de me bouffer le cul correctement ! Je suis sûre que tu n'as jamais été foutu de faire jouir une femme, hein ? Puisque c'est comme ça, tu vas l'avoir ta punition !

Alors, éperdu de honte et vibrant d'un plaisir ignoble, les yeux exorbités d'horreur et d'espoir, Bertrand Wouters vit la corolle de nacre s'entrouvrir toute seule, telle une fleur vénéneuse, sous une sorte de pression interne.

Et, la seconde suivante, source inconnue et brûlante, un jet d'or liquide jaillit de la forêt écarlate et vint cingler le bas de son visage,

inondant sa bouche et son menton, dégoulinant le long de son torse en souillant sa chemise et les revers de sa veste sombre.

Au même instant où le fouettait cette cataracte lumineuse, il sentit un éclair lui déchirer le ventre et arracher un long cri rauque de sa poitrine. Et les jets bouillonnants et épais de son plaisir allèrent inonder le pied menu de la Vietnamiennne, tandis que, fauché par la concordance de ces deux pluies simultanées, il s'écroulait sur le tapis, et qu'un voile rouge passait devant ses yeux hagards, toujours embués de larmes, auxquelles se mêlaient maintenant, pour les diluer, les pleurs plus colorés et plus abondants du ventre féminin qui se tendait vers lui, en une sorte de ricanement muet et figé.

Lorsqu'il reprit ses esprits, lorsqu'il parvint à se redresser lourdement, Bertrand Wouters aperçut les deux filles, ressortant de la salle de bain attenante, en conversant calmement, gentiment, comme deux copines. Durant une fraction de seconde, à les voir sourire et bavarder si innocemment, il crut qu'il ne s'était rien passé, qu'il avait juste fait un cauchemar.

Puis, il sentit le contact de sa chemise trempée sur sa peau et il tressaillit violemment. Le corps recroquevillé sur lui-même, il laissa sa tête retomber entre ses bras, en une attitude de prosternation.

Et il pria Dieu. Ou plutôt, avec l'énergie du désespoir, il le supplia.

De le délivrer de ces créatures du démon, dont lui, le Dieu de Lumière, ne pouvait certainement pas tolérer qu'elles avilissent ainsi son plus zélé serviteur.

Qu'elles l'avilissent au point de le détruire...

CHAPITRE VIII



Le docteur Pascal Coupeau, médecin légiste au C.H.U. de Lille, se tourna vers Boris Corentin et Aimé Brichot, en brandissant l'étrange glaive retrouvé dans le parc du *Paradis pour tous* :

— Messieurs, si ce n'est pas avec ça qu'on a tué les deux malheureuses filles que j'ai examinées, ça ne peut être qu'avec son frère jumeau !

Boris Corentin eut une petite grimace de satisfaction. Avoir retrouvé l'arme du crime, ou plus exactement des deux crimes : celui de Priscilla et celui de Belle Cuisse, était un élément important de leur enquête.

Il reprit la « pièce à conviction » que lui tendait le médecin légiste, un grand homme maigre et voûté, d'une cinquantaine d'années, dont le crâne lisse et bronzé était entouré d'une sorte d'auréole de cheveux prématurément blancs.

— Je sais bien que ce n'est pas mon métier, dit soudain Pascal Coupeau, mais, personnellement, je trouve bizarre d'être allé chercher une arme aussi particulière pour commettre un meurtre. Ça revient comme qui dirait à une signature, non ?

Aimé Brichot approuva d'un mouvement de tête :

— C'est peut-être ce qu'a voulu faire l'assassin, docteur : signer ses

deux crimes. Comme un artiste appose son paraphe dans un coin de son tableau, pour l'authentifier, en quelque sorte...

— Comme s'il en était fier, ajouta Corentin, en écho. Comme s'il les revendiquait... Comme s'il essayait, au risque de se faire prendre, de nous expliquer pourquoi il a fait ça, et même pourquoi *il a eu raison de le faire* !

Après avoir remercié le docteur Coupeau, Corentin et Brichot quittèrent l'hôpital, construit en petites briques rouges, et surmonté d'une sorte de beffroi typiquement nordique. À l'extérieur, la chaleur leur tomba dessus telle une chape de plomb. Et de plomb à demi fondu...

— Je repense à ce que tu viens de dire, fit Aimé Brichot, tandis qu'ils montaient dans leur superbe Mercedes et quittaient le C.H.U., à propos des motivations de notre assassin : ça correspond très bien à Damien Souvarie. D'après ce qu'on nous a raconté de la scène qui a eu lieu le soir où il était au *Paradis*, Damien doit être persuadé qu'il a raison de vouloir se venger de l'affront qui lui a soi-disant été fait. Il peut très bien s'être persuadé que c'est à lui qu'il revient de nettoyer le monde de ce genre de filles vénales, sans cœur, etc., etc. Qu'est-ce que tu en penses ? Tu ne dis rien ?

Boris Corentin était occupé à se frayer un chemin dans la circulation automobile, de plus en plus dense à mesure qu'ils approchaient du centre de Lille.

Depuis l'hôpital, ils avaient remonté le boulevard de la Liberté, puis tourné à droite dans la rue Nationale, qui aboutissait directement place du Général-de-Gaulle, l'ancienne « Grand'Place » médiévale, au cœur du Vieux Lille.

C'est là, à l'entrée de la rue Esquermoise, que se trouvait le magasin de l'antiquaire avec lequel ils avaient rendez-vous.

— Oui, je reconnais que Damien Souvarie peut correspondre au profil, finit par dire Boris Corentin, alors qu'ils débouchaient sur la place, d'une voix pleine de réticences...

— Quel enthousiasme ! railla Aimé Brichot. On dirait que ma théorie ne te convient pas : tu en as une meilleure, peut-être ?

— Hélas, non, Mémé ! soupira Boris, tandis qu'ils passaient devant la Vieille Bourse, un bâtiment du XVII^e siècle, dont la façade offrait une profusion de décorations sculptées. D'ailleurs, il est fort probable que Damien Souvarie ait effectivement « pété un câble » et se soit transformé en assassin, ou en « justicier », si on essaie de rentrer dans son point de vue. Seulement...

Corentin n'acheva pas sa pensée : une place venait de se libérer, juste devant lui, sur un emplacement « livraison », à quelques mètres

de l'entrée du *Furet du Nord*, réputé pour être la plus grande librairie du monde, aménagée sur pas moins de huit niveaux.

À pied, Corentin et Brichot retraversèrent la rue Nationale, pour se diriger vers la rue Esquermoise, où se trouvait le magasin de Bertil de Casault, antiquaire de son état. Ils tombèrent dessus presque tout de suite, une boutique à la devanture vieillotte, entièrement prise dans la grande arcade de grès du rez-de-chaussée. Au-dessus, dans les étages supérieurs, la brique alternait avec la craie, elle-même richement sculptée d'angelots, d'amours, de cornes d'abondance et de gerbes de blé.

Une clochette invisible émit un son aigret, lorsque Boris Corentin poussa la porte de verre et de bois peint. Au-delà, dans la boutique un peu sombre, dont le plafond assez bas s'ornait d'énormes poutres vernies, régnait un capharnaüm de tableaux, de vases, de statuettes, de meubles, d'objets de toute taille et de toute nature, décourageant la description. Aimé Brichot eut l'impression de se retrouver dans une caverne d'Ali Baba... en moins bien rangé.

Soudain, sans qu'ils aient pu détecter sa présence, ni l'entendre arriver, un vieillard se retrouva juste devant eux, vêtu d'un impeccable costume trois-pièces à la coupe désuète, qui lui donnait l'air de surgir directement du passé. Impression encore augmentée par la chaîne de montre que l'on voyait dépasser de son gilet bleu à fines rayures vertes, et du lorgnon qui pinçait son nez en bec d'aigle, surmonté par deux petits yeux d'un bleu intense, eux-mêmes couronnés par des sourcils blancs incroyablement broussailleux.

— Monsieur de Casault, je présume ? demanda Boris Corentin, avec une légère inclinaison de la tête.

— Parfaitement ! répondit le vieil homme, d'une voix rocailleuse, en tendant sa main décharnée, aux veines bleues saillantes. Vous devez être les deux personnes qui m'ont téléphoné hier soir pour une expertise, n'est-ce pas ? Que puis-je pour vous, messieurs ?

Boris Corentin lui tendit le glaive ramassé dans le parc du *Paradis pour tous*. L'antiquaire s'en empara et le tourna dans tous les sens, rapidement. Au bout de quelques secondes à peine, il le rendit à Corentin, avec une petite moue dégoûtée :

— J'ai le regret de vous dire que vous avez là une pièce sans grande valeur. Il s'agit de l'un de ces glaives « à la romaine », comme le *XIX^e siècle* en a fabriqué beaucoup, lorsque la mode impulsée par Napoléon 1^{er} a remis l'Antiquité à l'honneur. Il en reste encore quelques-uns sur le marché, mais même leur relative rareté n'a pas réussi à faire monter la cote de ce genre de... comment dire ? D'antiquaillerie, si vous me passez l'expression.

Boris Corentin sortit sa plaque de policier de la poche arrière de son jean et la mit sous les yeux de l'antiquaire :

— Monsieur de Casault, la valeur marchande de ce glaive ne m'intéresse absolument pas. Par contre, ce qui nous intéresserait beaucoup, le capitaine Brichot et moi-même, c'est de savoir d'où il vient et surtout qui l'a acheté... Si tant est qu'il ait été acheté récemment, bien entendu.

— C'est l'arme du crime ? demanda le vieil homme, avec le petit sourire d'un gamin excité par l'aventure.

— Il ne m'est pas permis de vous révéler les détails de l'enquête, monsieur, répondit Corentin, d'un sérieux imperturbable. Est-ce que vous pensez pouvoir nous aider à retrouver la provenance de l'objet ?

L'antiquaire se frotta le menton et haussa ses épaules maigres et voûtées par l'âge :

— Je peux toujours passer quelques coups de fil à mes confrères de la région, évidemment. Et éventuellement, aussi, en Belgique. Mais est-ce que vous êtes sûr au moins que ce glaive a été acheté par ici ? Il peut venir de n'importe où, vous savez...

— Nous le savons, soupira Corentin. Mais c'est une chance à tenter...

— Ne négliger aucune piste, c'est bien ça ? dit l'antiquaire, du même petit ton malicieux. Vous savez que vous faites un métier très excitant, messieurs ?

— Pas toujours, hélas ! marmonna Aimé Brichot, en tripotant la pointe de sa moustache.

Boris Corentin tendit à l'antiquaire une petite carte sur laquelle se trouvait écrit son numéro de téléphone portable :

— Sans vouloir vous bousculer, monsieur de Casault, si vous pouviez vous occuper de ça dès maintenant, vous nous rendriez un grand service... et vous contribuerez peut-être même à éviter un nouveau meurtre.

— Ah ! donc, j'avais raison : il y a bien eu meurtre ! jubila le vieil antiquaire, resté décidément très « sale gosse » d'esprit, malgré son *look* vénérable d'un autre âge. Vous pouvez compter sur moi, messieurs : dès votre départ, je ferme la boutique et je me transforme en détective privé !

*

* *

Une heure et demie plus tard, après un trajet agréable grâce à la « clim » de la Mercedes, Boris Corentin et Aimé Brichot retrouvaient le grand parc et l'hôtel particulier du *Paradis pour tous*. Ils filèrent directement au « bureau » qu'Alexandre De Vroets s'était aménagé, au fond du corridor prenant à droite du grand salon, et dont les deux fenêtres donnaient sur le perron « français », c'est-à-dire au sud.

Les deux policiers découvrirent l'ancien ministre plongé dans une pénombre bleutée, à cause des rideaux qui masquaient les deux fenêtres. Assis très droit derrière un immense bureau d'acajou, à la lueur d'une petite lampe à abat-jour très enveloppant, il lisait *Les Délectations moroses*, un recueil de Max Elskamp, poète belge d'expression française, mort dans sa ville natale d'Anvers, en 1931.

Grâce au gros climatiseur situé entre les deux fenêtres, et qui produisait un ronronnement grave, il régnait dans la pièce une agréable fraîcheur. Et aussi une odeur un peu douceâtre de tabac blond hollandais.

En voyant entrer les deux policiers, De Vroets ferma le volume de vers et leur indiqua les deux fauteuils qui se trouvaient de l'autre côté de son immense bureau.

— On se croirait chez Baba ! souffla Aimé Brichot à Boris Corentin, qui eut un petit sourire complice.

— Messieurs, j'ai travaillé pour vous ! dit le vieil homme, avec un enthousiasme un peu exagéré. J'espère que vous serez content. Voici les deux listes que vous m'avez demandées : celle des filles a été établie par Madame Claudine...

Boris Corentin le remercia d'un signe de tête, et s'empara de la chemise cartonnée grise, qui devait contenir les « fiches signalétiques » des clients du *Paradis*, présents le soir de l'assassinat de Priscilla et du « pétage de plomb » de Damien Souvarie. Aimé Brichot, lui, prit l'autre chemise, verte celle-là, qui renfermait le même genre de fiches de renseignements, mais concernant les pensionnaires du *Paradis*.

Sans attendre d'avoir quitté le bureau d'Alexandre De Vroets, Boris Corentin parcourut rapidement la liste de noms. Il identifia au passage celui d'un acteur de cinéma d'un certain âge, très connu, et celui d'un membre de l'actuel gouvernement français.

Ses yeux tombèrent au passage sur le nom de Bertrand Wouters, autrement dit « Le Pasteur », dont il avait eu bien du mal à se dépêtrer, le soir de leur arrivée au *Paradis*, deux jours plus tôt. Du coup, il lut entièrement les douze ou quinze lignes manuscrites qui le concernaient, et rédigées comme suit :

Bertrand Wouters, 53 ans, gros industriel flamand (Anvers), spécialisé

dans l'hydro-électricité. Très lié aux milieux du pouvoir bruxellois, catholique de stricte obédience, on le soupçonne d'accointance secrète avec le Vlaams Blok, le parti d'extrême-droite flamand, mais je crois personnellement qu'il s'agit d'une simple rumeur. Est devenu un habitué du Paradis depuis la mort de son fils unique, Cyril, qui s'est tué accidentellement il y a huit mois, en nettoyant le fusil de chasse que son père venait de lui offrir pour ses 20 ans. Sexuellement – d'après les pensionnaires de Madame Claudine – c'est un homme torturé, très mal dans sa peau, que ses principes moraux et religieux conduisent à vivre sa sexualité exigeante comme une honte, une humiliation perpétuelle.

Boris Corentin allait poser une question à Alexandre de Vroets, à propos de ce qu'il venait de lire concernant la mort récente du fils unique de Wouters, lorsque son portable se mit à sonner, dans la poche droite de son jean.

— Je vous demande pardon... murmura-t-il à l'adresse de l'ancien ministre, en prenant la communication.

Il identifia tout de suite la voix rocailleuse de Bertil de Casault, l'antiquaire de Lille. Il paraissait encore plus excité que lorsqu'ils l'avaient quitté, un peu plus de deux heures auparavant.

— Commandant Corentin ? C'est bien vous ?

— C'est bien moi, oui, répondit Boris en retenant un petit sourire. Vous avez trouvé la provenance de l'objet ?

— Pas encore, pas encore, un peu de patience ! Non, je vous appelle, à cause d'une chose qui m'est arrivée il y a un quart d'heure, et qui m'a paru bizarre. C'est peut-être juste une coïncidence, remarquez...

— Et si vous m'en disiez un peu plus, monsieur de Casault ? suggéra Boris Corentin, en quittant le fauteuil pour arpenter le bureau dans le sens de la largeur.

— Oui, bien sûr ! Voilà : tout à l'heure, un couple s'est présenté à mon magasin pour un renseignement. Et vous ne devinerez jamais ce qu'ils voulaient savoir...

— Où ils pouvaient se procurer un glaive imitant ceux des légionnaires romains, répondit Corentin, dont le cerveau tournait à six mille tours/minute.

— Mais comment vous le savez ? s'ébahit l'antiquaire. Oui, c'est ça, ils voulaient savoir qui, sur la région, était susceptible de vendre ce genre de pièce. Plutôt étonnant, non ?

— Ce couple, monsieur de Casault, à quoi ressemblait-il ? demanda Boris, d'une voix plus tendue.

— Lui avait une quarantaine d'années, la tête d'une brute, assez

mal habillé, et il portait une vilaine cicatrice rose au menton...

Rapidement, Boris Corentin essaya de mettre un nom sur ce portrait succinct, mais il ne trouva personne dans son « fichier » personnel.

— Et la fille ? demanda-t-il.

— Ah ! elle, c'est autre chose ! gloussa le vieil antiquaire, à l'autre bout de la ligne. Elle était extrêmement jolie. Et un corps, commandant, un corps ! Je vous jure que si elle avait été seule et si j'avais eu la chance d'avoir vingt ans de moins... enfin ! Vraiment attirante, quoi ! Elle avait de superbes cheveux noirs, coupés et coiffés exactement comme cette actrice du cinéma muet, là... Ah ! j'ai son nom sur le bout de la langue, c'est trop bête !

— Louise Brooks ? suggéra Corentin, dont le rythme cardiaque venait de s'accélérer brusquement.

— Oui, c'est ça : Louise Brooks ! s'exclama Bertil de Casault. Tout à fait son portrait. Evidemment, j'ai fait celui qui ne savait pas et je ne leur ai rien dit, à propos de *notre* glaive. J'ai bien fait, n'est-ce pas ?

Boris Corentin rassura l'antiquaire et prit rapidement congé de lui. Il échangea un coup d'œil avec Aimé Brichot, qui en comprit tout de suite la signification : il y avait du nouveau, mais sa flèche ne pouvait rien dire tant qu'ils seraient dans le bureau de De Vrøets. De toute façon, Aimé Brichot avait déjà reconstitué la conversation qui venait d'avoir lieu entre Boris et l'antiquaire, dès qu'il avait entendu ce dernier prononcer le nom de Louise Brooks. Ça ne pouvait signifier qu'une chose, d'après lui.

Que, peu après leur départ de Lille, l'antiquaire avait reçu la visite d'une femme ressemblant à l'actrice américaine des années vingt.

C'est-à-dire, selon toute vraisemblance, la visite de Coralie, la pensionnaire du *Paradis*.

Celle que, la veille, Corentin et lui avaient surprise en train de fouiner sur les lieux du deuxième meurtre.

CHAPITRE IX



Sagement assise sur son banc d'écolier, ses genoux nus coincés sous le pupitre incliné vers l'avant, Monique, alias Salomé, recopiait sur un cahier quadrillé à grands carreaux le modèle d'écriture qu'elle avait posé à sa droite. Elle se servait d'un porte-plume bariolé, muni d'une plume « Sergent-Major », qu'elle trempait régulièrement dans le petit encrier de faïence blanche se trouvant en haut du pupitre et à demi rempli d'encre violette. En s'appliquant à bien respecter les pleins et les déliés, comme celui qui voulait être appelé « Le Maître » exigeait qu'elle le fit, Salomé écrivait :

La petite Laurette retroussa sa jupe de coton, exhibant ses pantalons blancs, face à l'instituteur dont la queue gonflée pointait vers elle, entre les pans de sa sévère blouse grise. Les poils follets de son chat passaient à travers la fente du sous-vêtement qu'elle montrait avec son impudeur canaille de gamine précoce et vicieuse. « Tourne-toi, que je voie bien ton petit cul de mauvaise élève ! », tonna alors son précepteur, en empoignant fiévreusement son formidable membre, pour le braquer sur...

Salomé interrompit sa calligraphie, et resta le nez en l'air à regarder le décor qui l'entourait. La pièce, située au deuxième étage du Paradis, ressemblait à une vraie salle de classe, avec un réalisme qui la surprenait à chaque fois. Rien n'y manquait, ni les pupitres sagement alignés, ni l'estrade du bureau, ni le tableau noir, avec ses

bâtons de craie blanche ou de couleurs et sa grosse brosse de bois. Il y avait même des dessins d'enfants punaisés aux murs ainsi que, au fond, une grande carte de France jaune vif, où les fleuves et les principales rivières apparaissaient en bleu clair, tandis que les régions montagneuses étaient ombrées de grosses lignes marron pour donner l'illusion du relief.

Un décor qui, aux yeux de Salomé, âgée de 23 ans, paraissait à la fois familier et étrange, dans la mesure où c'était une classe des années cinquante ou soixante qui avait été reconstituée, et non une de son époque.

Le seul élément qui jurait dans le décor, qui paraissait incongru, c'était le grand miroir, fixé au mur, juste derrière le bureau professoral...

Salomé avait pris soin de s'habiller exactement comme les autres fois : jupe plissée grise, chaussettes montantes bleu marine, chemisier blanc, culotte « Petit-bateau » montant très haut sur le ventre. La jupe et le chemisier, trop petits pour elle d'au moins deux tailles, boudinaient son gros fessier rebondi, les plis de graisse de son ventre ; et la pièce du haut avait bien du mal à contenir ses deux énormes seins blancs et mous.

Mais c'est comme ça que « Le Maître » exigeait de la trouver, quand il entrait dans la salle de classe. Depuis plus d'un an qu'il venait au *Paradis*, deux fois par mois, régulièrement, toujours un lundi, il n'avait jamais demandé une autre fille qu'elle. « Parce que c'est toi la plus mauvaise élève de cette classe ! », prétendait-il. En réalité, Monique pensait plutôt qu'il était excité par son corps tout rond et tout mou, surnourri, envahi par la graisse, à la peau aussi rose que celle d'un petit cochon à l'engraissement. Et peut-être aussi parce que, lorsque le « Maître » la punissait, elle avait la faculté de pouvoir pleurer sur commande.

Mais, au fond, Monique s'en fichait pas mal, des motivations profondes, des fantasmes et des lubies de ce type. Lui ou un autre, ça ou autre chose, ça lui était égal. Les seuls moments où elle sortait de son apathie étaient les heures des repas. Ceux qu'elle passait avec les clients glissaient sur elle comme l'eau sur les plumes d'un canard ; à peine si elle se souvenait de ce qu'elle venait de faire avec eux, une fois redescendue au grand salon.

Monique-Salomé allait se remettre à sa page d'écriture, lorsque la porte s'ouvrit brusquement. Et le Maître entra, vêtu de sa longue blouse grise, sous laquelle elle le savait entièrement nu, une épaisse règle de bois à la main droite, dont la vue fit tout de même légèrement frissonner cette grosse fille placide.

C'était un homme très grand, massif, sanguin, d'une petite

cinquantaine d'années, le visage rouge cerclé d'un mince collier de barbe, la lèvre inférieure pendante et toujours légèrement humide, ce qui écœurerait les autres pensionnaires. Mais pas Monique, qui s'en fichait. Ce qui tombait bien, puisque ce client-là n'avait jamais jeté le moindre regard aux autres filles, les « normalement proportionnées ».

Il entra d'un pas rapide, à grandes enjambées martiales, et alla directement s'asseoir derrière son grand bureau de bois blanc, sur l'estrade.

— Mademoiselle Huguette (il ne l'appelait jamais Salomé, lorsqu'ils étaient « en séance »...), veuillez m'apporter vos devoirs, je vous prie ! dit-il d'un ton sec, sans la regarder, en faisant claquer le bout de sa règle dans la paume de sa main gauche, aux gros doigts boudinés. Et passez au tableau pour la leçon de calcul !

Salomé eut du mal à extraire ses grosses cuisses aux multiples bourrelets de dessous le pupitre, trop petit pour elle. Elle marcha jusqu'au tableau, faisant balloter ses gros seins mous et blancs, libres de tout soutien, sous le chemisier qui la boudinait excessivement. En posant sa page d'écriture sur le coin de bureau, un rapide coup d'œil suffit à la renseigner sur l'état d'excitation du Maître : il était déjà en pleine érection, et son membre très brun, épais et noueux comme un sarment de vieille vigne, pointait sa grosse tête violâtre entre les pans écartés de sa blouse austère.

— Prenez une craie et posez l'opération suivante, mademoiselle Huguette : $2816,48$ que divisent 152 . Allez-y, et tâchez de ne pas lambiner ni vous tromper : vous savez ce qui vous attend, sinon !

Docilement, Salomé posa l'opération au tableau et se creusa le crâne, afin de tenter de se souvenir comment elle devait s'y prendre pour la mener à bien.

Tandis qu'elle peinait à soustraire 152 de 281 , elle sentit le bout de la règle en bois soulever délicatement sa jupe plissée et la remonter très haut sur ses reins, avant de venir effleurer ses grosses fesses, qui débordaient de partout dans sa culotte « Petit-bateau ». Du coin de l'œil, elle vit que, de l'autre main, le Maître avait empoigné sa verge noueuse, et l'agitait nonchalamment, pour en entretenir le volume et la raideur.

— Et la retenue, mademoiselle Huguette ! éclata-t-il soudain. Combien de fois faudra-t-il vous répéter de penser à la retenue, bon sang de bois ! Vous n'êtes qu'une petite souillon, une bête qui ne mérite pas la peine que je me donne pour essayer de la décrasser un tant soit peu ! Puisque vous vous moquez de moi, vous savez ce qui vous attend ? Allons, inutile de pleurer, venez ici immédiatement !

Salomé ne pleurait pas. Mais elle comprit que, justement, c'était le

moment de déclencher le flot lacrymal. Chose qu'elle savait faire à la commande, ce qui lui valait l'admiration étonnée – et un peu jalouse – des autres pensionnaires, incapables d'en faire autant.

Mais, malgré leur insistance, Salomé ne leur avait jamais livré son secret, par peur de se faire foutre d'elle. À leurs questions, elle se contentait de répondre, de sa voix perpétuellement atone : « Je pense à des trucs tristes ».

En réalité, elle ne pensait qu'à une chose, et toujours la même. Elle s'imaginait que, pour une raison ou une autre, Madame Claudine l'enfermait durant une semaine dans sa chambre, sous les toits du Paradis, et que, durant ces sept interminables jours, *elle ne la nourrissait que de légumes bouillis et d'eau claire*. Monique avait horreur des légumes bouillis. Des légumes en général, d'ailleurs. Elle n'aimait que les choses grasses, ou sucrées, les « douceurs ».

Et l'idée de n'avoir que quelques carottes ou navets à l'eau à se mettre dans l'estomac suffisait immanquablement à la faire pleurer.

Ça marcha encore cette fois-ci. De grosses larmes affleurèrent au bord de ses yeux sans couleur précise, avant de dévaler le long de ses joues rebondies, tandis que son énorme poitrine était soulevée, ballottée par de gros sanglots silencieux.

Ses pleurs firent au Maître un effet instantané. De rouge, son visage bouffi devint écarlate, sa virilité parut grossir et durcir encore.

— Assez de comédie, hein ! rugit-il, en empoignant Salomé par le bras pour l'attirer contre lui. Tu mérites ta punition et tu vas l'avoir ! Allons, baisse-moi cette culotte, sapristi !

Tout en parlant, il avait relevé la jupe plissée grise et l'avait roulée en boule sur les reins de sa victime.

— Non, Maître, je vous en supplie, pas ma culotte ! pleurnicha consciencieusement Salomé, comme on lui avait appris à le faire. J'aurais trop honte...

— Honte de quoi, sacrebleu ! s'exclama le Maître, qui adorait les expressions désuètes et les jurons d'un autre âge. De me montrer tes grosses fesses de souillon ? Ou ton petit abricot de gamine perverse ? Allons, pas d'histoire ! Obéis, saperlipopette ! Ou alors...

Il n'acheva pas. Le souffle rauque, la lippe pendante et humide, le visage ruisselant de sueur, il braqua ses yeux injectés sur le ventre large et rebondi de « mademoiselle Huguette » qui, avec une lenteur calculée, en tortillant son imposant fessier, commençait à faire glisser sa culotte vers le bas.

Lorsque l'orée de sa toison châtain apparut, Salomé crut que le Maître allait exploser immédiatement, tellement sa verge était gonflée et violacée. Ce qui aurait été autant de temps gagné pour elle, vu que,

comme les autres clients, il payait toujours d'avance.

— Mais c'est qu'elle a déjà des poils, cette petite souillon ! s'exclama-t-il, le visage de plus en plus congestionné et suintant. Je suis sûr que tu penses déjà aux garçons, hein ? petite cochonne ! Cornegidouille ! je vais te passer l'envie de te faire tripoter sous le préau, moi, tu vas voir !

Tout en s'excitant de la voix, le Maître continuait d'agiter mollement sa grosse verge noueuse et brune, tandis que Salomé achevait de se débarrasser de sa culotte. Son client la lui arracha presque des mains, y enfouit son visage et la huma longuement, avec un soupir rauque.

— Ah ! je le savais ! gémit-il dans un souffle. Tu sens déjà la femelle, espèce de grosse truie ! Je suis sûr que tu dois te branler tous les soirs, dans ton petit lit, hein ? Allons, ventre-saint-gris ! avoue que tu te l'astiques autant que tu peux, ta petite motte de gamine vicieuse ! Dis-le que tu le fais couler, ton petit conin de pucelle, en pensant à une belle queue d'homme, saperlotte ! Décidément, tu la mérites, ta punition !

Salomé ne répondait rien. D'abord parce qu'elle n'était pas censée interrompre le monologue du Maître, et ensuite parce que, de toute façon, elle n'aurait rien trouvé à dire.

Elle n'opposa aucune résistance, lorsque, d'un mouvement puissant, il la fit basculer vers lui, le ventre sur ses genoux et ses grosses fesses en l'air.

Auparavant, il avait pris soin de reculer son fauteuil et de le faire pivoter, de façon à se retrouver de côté par rapport au grand miroir qui occupait presque tout le pan de mur, à sa gauche, entre la fenêtre et le tableau noir.

Miroir auquel, avant d'infliger à son « élève » la punition promise, il adressa un long regard, dans lequel il y avait comme une trouble et étrange connivence...

*

* *

En poussant la porte du petit cabinet noir, dont les quatre murs étaient recouverts d'une épaisse moquette anthracite qui étouffait tous les bruits, Véronique Silberger sentit les battements de son cœur s'accélérer brusquement, et une bouffée de chaleur envahir ses joues.

Juste devant elle, dans la « salle de classe », à quelques dizaines de centimètres de l'autre côté du grand miroir sans tain, le spectacle avait

déjà commencé. Cette grosse fille qu'elle avait déjà vue, au même endroit et dans les mêmes circonstances, avait les fesses à l'air et se trouvait jetée à plat ventre en travers des genoux d'un gros homme suintant et écarlate, qui abattait sèchement son épaisse règle de bois sur la peau rose de ce postérieur tremblotant. Un homme que Véronique Silberger connaissait mieux qu'aucun autre, puisqu'il se nommait Jean-François Silberger.

Et qu'il était son mari depuis 18 ans.

Le feu aux joues et aux tempes, Véronique fit signe à Amanda, la petite pensionnaire entièrement rasée de partout, de fermer la porte derrière elles. Et elle s'installa dans l'unique fauteuil de cuir brun, muni de deux marchepieds latéraux, destinés à surélever les genoux de celui ou celle qui y était assis, et à lui maintenir sans effort de sa part les cuisses écartées.

Véronique Silberger était une femme d'environ quarante ans, à l'apparence très froide, le visage mince, aux lèvres fines, aux yeux d'un bleu très pâle, et dont les cheveux blonds étaient tirés en une sorte de chignon roulé, allongé et décentré sur la gauche de sa nuque.

Après une douzaine d'années de mariage sans passion, les époux Silberger avaient eu le courage de s'avouer que, à part pour faire fructifier leur grand magasin d'électroménager, à Valenciennes, ils ne s'entendaient pas sur grand-chose. Et, en tout cas, pas sexuellement.

Le soir où ils s'étaient tout « déballé », Jean-François Silberger avait franchement fait part de ses fantasmes de maître d'école à son épouse. Laquelle, en retour, lui avait confié que, depuis toujours, elle se sentait nettement plus attirée par les filles que par les garçons.

Alors, plutôt que de divorcer – hypothèse inenvisageable, à cause du commerce – ils avaient décidé de faire « pot commun » et de vivre désormais leur vie sexuelle séparément, mais en demeurant tout de même complices, unis. Et c'est comme ça qu'un an et demi auparavant, par l'entremise d'un ami d'enfance de Jean-François, ils avaient découvert *le Paradis pour tous*, et que leur vie érotique avait pris des couleurs nouvelles...

Les yeux braqués sur le miroir sans tain qui la séparait de son mari, Véronique retroussa en se tortillant la jupe de son tailleur. Dessous, elle portait des bas couture en voile, fixés à un porte-jarretelles en résille et dentelle. Et pas de culotte, ce qui laissait à nu le fin buisson d'or de son intimité nacrée, déjà humide et palpitante d'excitation.

Sachant ce qu'on attendait d'elle, Amanda vint se placer debout, à la droite du fauteuil où s'étalait sa cliente, le ventre en avant, les cuisses écartelées, semblant jouir du spectacle impudique qu'elle

offrait à la jeune femme au crâne et au corps impeccablement rasés. Vêtue d'un simple peignoir de soie noire imprimée de grosses fleurs rouge et argent, Amanda avait pris soin d'en nouer la ceinture d'une manière assez lâche. Pour que « Madame Véronique » puisse plus facilement y glisser ses mains et sa bouche. Puis, connaissant parfaitement son rôle, sachant que sa cliente avait besoin d'entendre un certain discours pour s'exciter vraiment, elle commença :

— Vous avez vu cette grosse truie ? demanda-t-elle, d'une voix dont elle força la vulgarité. Non, mais, vous voyez ce que prend son gros cul de salope ? Elle le mérite, c'est une grosse nulle ! Elle ne fout jamais rien, elle pense qu'à bouffer et à se branler la motte !

— Tu es méchante, souffla Véronique, d'un air pâmé, tandis que sa main droite disparaissait entre les pans du peignoir de soie, et que l'autre descendait le long de son propre ventre frémissant d'impatience. Je le trouve bien sévère, moi, ce professeur, avec cette pauvre petite. Regarde comme elle a l'air de souffrir : ses fesses sont écarlates ! Il va la mettre en sang, s'il continue ! Il faut absolument arrêter ce massacre tout de suite, c'est odieux !

Mais, en même temps, ses yeux exorbités restaient scotchés au miroir sans tain, et ses doigts fébriles avaient atteint la jonction des cuisses nerveuses d'Amanda, le petit abricot parfaitement lisse et mûr de son sexe imberbe, qu'elle entreprit de fouiller sans ménagement. Au même rythme exactement où son autre main fourrageait dans le sien, en produisant un affolant clapotis de chairs inondées.

— En tout cas, lui, ça le fait drôlement bander, de la battre ! enchaîna Amanda de sa voix gouailleuse, tout en écartant un peu les jambes pour mieux se laisser posséder par les doigts féminins. Vous avez vu l'énorme bite qu'il se trimballe, ce porc ? Je me demande s'il va lui éclater le cul avec...

Au moment où elle débitait les obscénités apprises, Amanda eut le regard attiré par une tache claire sur la paroi latérale du cabinet noir, juste à sa gauche.

— Tiens ! murmura-t-elle, qu'est-ce que c'est que ce truc ?

De l'autre côté du miroir, Jean-François Silberger avait interrompu sa fessée, sur le gros postérieur strié de rouge de Salomé. Celle-ci glissa à genoux sur le sol, le visage ruisselant de larmes, agitée par des sanglots qui faisaient trembloter la masse blanche et molle de son énorme poitrine. Le Maître appuya sa grosse main aux doigts boudinés sur sa nuque, pour la forcer à engloutir entre ses lèvres le pieu de chair noueuse qui oscillait à hauteur de son visage éploré. Ce que Salomé accomplit sans rechigner, avalant la verge dure et brune aussi profondément qu'elle le put.

En se penchant au maximum, Amanda parvint à atteindre le « truc » qui l'intriguait, sans que les doigts de sa cliente ne quittent le fourreau soyeux et tiède où ils étaient fichés. Elle s'aperçut qu'il s'agissait d'une feuille de papier, simplement scotchée sur la moquette recouvrant le mur étroit. Elle l'arracha d'un coup sec.

Fascinée par le spectacle des lèvres de Salomé coulissant régulièrement autour de la verge gonflée de son mari, Véronique ne s'était aperçue de rien. Elle haletait de plus en plus fort, sa main droite continuait d'explorer fébrilement l'entrejambe d'Amanda, allant parfois s'égarer jusqu'au petit anneau secret de ses reins, tandis que sa main gauche fourrageait de plus en plus rapidement dans son ventre écartelé et ruisselant.

Amanda fut stupéfaite de découvrir, sur la feuille, trois courtes lignes d'écriture, dont les lettres, d'inégale grandeur, certaines en « gras », d'autres en « maigre », avaient vraisemblablement été découpées une à une dans un journal ou une revue. Le texte disait :

« Pourquoi, bourreau, tant de retard ? »

Une autre vierge doit périr,

Et Saint-Eustache ne la sauvera pas...

Amanda resta immobile, figée, la feuille de papier à la main, sans plus sentir les doigts qui fouillaient son ventre lisse. Elle relut deux fois, trois fois, les deux phrases de cet étrange message. Des phrases auxquelles elle ne comprenait absolument rien.

Mais qui la remplissaient pourtant d'une peur atroce, bien proche de la panique.

CHAPITRE X



— « Pourquoi, bourreau, tant de retard »... « Pourquoi, bourreau, tant de retard »... « Celui-là m'aura pour sienne qui le premier m'a choisie »... La solution est là, j'en suis certain, bon sang ! Et il faut la trouver très vite, sinon...

— Boris, si tu voulais au moins t'asseoir, au lieu de tourner en rond dans ce bureau, soupira Aimé Brichot, en finissant de s'éponger le front avec un mouchoir à grands carreaux bleus.

Ils étaient quatre, dans le bureau d'Alexandre de Vroets : les deux policiers de la Brigade mondaine, plus l'ancien ministre et Madame Claudine.

Trois personnes assises et un grand diable qui parcourait la pièce à grandes enjambées, en se répétant les phrases sibyllines trouvées sur la deuxième morte d'abord, et dans le petit cabinet pour voyeurs ensuite. Message qu'Amanda, une fois sa « séance » avec Véronique Silberger terminée, avait aussitôt apporté à Madame Claudine. Laquelle, pressant du vilain, avait aussitôt alerté discrètement les deux policiers.

Au moment où la tenancière les avait contactés, Boris Corentin et Aimé Brichot étaient occupés à rechercher la dénommée Coralie, disparue du *Paradis*, alors qu'elle était censée y être pensionnaire. Coralie dont l'attitude leur paraissait de plus en plus suspecte.

D'autant plus depuis qu'ils avaient appris par Madame Claudine qu'elle n'avait rejoint la petite troupe de ses pensionnaires qu'au moment de la disparition tragique de Priscilla, soit six jours avant seulement.

Et, avec tout ça, malgré les recherches discrètement entreprises, personne n'avait encore pu mettre la main sur le jeune Damien Souvarie, qui restait le principal suspect... pour la bonne raison qu'il était le seul.

— Votre collègue a raison, commandant, intervint très courtoisement Alexandre De Vroets, en lissant sa barbiche blanche taillée en pointe. Ça ne sert à rien de répéter ces phrases sans arrêt...

— La solution est là ! dit sourdement Corentin, d'un air obstiné, presque buté. Je le sens... je le sais !

Madame Claudine se leva et, avec un petit sourire d'excuse pour les trois hommes, se dirigea vers la porte du bureau :

— Je suis désolée de vous abandonner un moment, mais l'après-midi avance, et je dois m'assurer que les filles sont bien en train de se préparer...

Boris Corentin était allé se planter devant l'une des deux grandes fenêtres donnant sur la cour « française » de l'hôtel particulier, et continuait de répéter à mi-voix, les sourcils froncés :

— « Pourquoi, bourreau, tant de retard »... « Celui-là m'aura pour sienne qui le premier m'a choisie »... Et l'agneau dessiné... La solution est là...

— Tu oublies la colombe morte et l'anneau dans son bec, intervint Aimé Brichot qui l'avait rejoint. La mise en scène de la première victime, Priscilla. Ou, plutôt, si on lui rend son véritable nom, Agnès Civry...

Boris Corentin se figea brusquement. Il tourna vers son coéquipier des yeux qui lançaient des éclairs, et tout son visage s'était empourpré d'une intense jubilation.

— Agnès ! répéta-t-il d'une voix tonnante, vibrante d'excitation. Mais évidemment, c'est ça : Agnès ! La clé est là, dans ce prénom : Agnès !

— Tu peux essayer d'être un peu plus clair, là ? fit Aimé Brichot, en le regardant d'un air légèrement inquiet. Agnès, Agnès : qu'est-ce que ça vient faire là-dedans ?

— C'est la pièce maîtresse qui manquait à mon puzzle, rien que ça, mon vieux Mémé ! s'exclama Boris Corentin. Dans la tradition catholique, sainte Agnès est la patronne des vierges. Et tu sais pourquoi ?

— Euh... oui, bien sûr... mais si tu pouvais quand même rafraîchir un peu mes souvenirs de caté...

— Agnès était une adolescente romaine, qui vivait aux alentours de 350...

— Après Jésus-Christ ? demanda étourdiment Aimé Brichot.

— Si ç'avait été « avant », répondit alors De Vroets avec une certaine ironie, elle n'en aurait eu que plus de mérite à être chrétienne, vous ne pensez pas, lieutenant Brichot ?

Celui-ci devint rouge tomate, et Corentin, bon pote, enchaîna très vite pour le tirer d'affaire :

— Donc, cette Agnès, chrétienne depuis son enfance, a eu le malheur de taper dans l'œil du fils du Préfet de Rome ; un païen, évidemment. Agnès a repoussé ses avances en disant que, depuis toujours, elle était fiancée au Christ. Et tu sais en quels termes elle lui a donné cette fin de non-recevoir ?

Une fois de plus, ce fut Alexandre De Vroets qui, ayant rejoint les deux hommes près de la fenêtre, répondit de sa voix un peu précieuse :

— « *Celui-là m'aura pour époux qui le premier m'a choisie* » : c'est bien ça, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que c'est ça ! exulta Corentin. Si ma mémoire ne me trahit pas...

— Ça m'étonnerait bien ! glissa Brichot.

— ... ce sont les termes même employés par saint Ambroise qui, le premier, dans un sermon célèbre, a fixé l'histoire d'Agnès pour la postérité des siècles à venir. On vérifiera ça auprès d'un théologien quelconque. Vous devez avoir ça dans vos relations, monsieur le ministre, non ?

De Vroets ne releva pas l'ironie légère du propos, et se contenta de répondre avec un fin sourire :

— M^{gr} Ducaussourt, l'évêque de M. nous honore parfois de sa présence en ces murs. Il a beaucoup pratiqué les Pères de l'Église...

— Un Évêque au *Paradis*, c'est logique... commenta Brichot, sur un ton un peu pincé.

— Bref, reprit Corentin, le Préfet de Rome a jugé que le refus de son rejeton par Agnès était un affront insupportable, et il l'a fait enfermer, vous savez où ? *Dans un bordel* ! Là, il y aurait eu toute une série de miracles : les cheveux de l'adolescente se seraient mis à pousser démesurément pour dissimuler son corps aux regards concupiscent, un ange serait descendu à côté d'elle, etc. Et, pour finir, le fils du Préfet, le seul à oser encore l'approcher, serait tombé

foudroyé à ses pieds. Du coup...

— Du coup, enchaîna Aimé Brichot, je suppose que le papa aurait décidé de faire passer Agnès de vie à trépas.

— Exact, Mémé ! Sauf que, jetée sur un bûcher ardent, les flammes se sont écartées d'elle. On a donc décidé de lui couper la tête, mais le bourreau, très impressionné, tremblait trop pour seulement essayer de remplir son office. C'est alors qu'Agnès l'a elle-même encouragé à abattre la lame sur son cou, pour pouvoir rejoindre plus vite son époux céleste. Et qu'aurait-elle dit, alors ?

— « *Pourquoi, bourreau, viens-tu si tard ?* », suggéra Aimé Brichot.

— Encore exact ! fit Boris Corentin. Agnès a finalement eu la tête tranchée et, depuis saint Amboise, on la représente le plus souvent, dans les tableaux qui lui sont consacrés, *accompagnée d'une colombe portant une alliance dans son bec* !

— Y a quand même un truc qui ne colle pas, dans ton histoire, fit alors observer Brichot. C'est dans le dernier message : que vient faire saint Eustache là-dedans ?

Boris Corentin sortit la feuille de papier de sa poche, la déplia et la mit sous le nez de son coéquipier :

— Regarde mieux, Mémé : il n'y a rien qui te frappe, dans ce nom de saint ?

— À vrai dire... fit Aimé Brichot en grattant machinalement le sommet de son crâne dégarni.

— Celui qui a rédigé ce message n'a pas écrit « saint Eustache », avec un petit « s » et les deux mots détachés, mais « Saint-Eustache », avec un « s » majuscule et un trait d'union entre les deux mots. Ce qui signifie qu'il ne parle pas du saint en tant que personne, *mais d'un édifice qui porte son nom*, et donc probablement une église. Or, il y a une église Saint-Eustache, à Paris...

— Oui, je sais : en bordure des Halles, fit Brichot, d'un ton un peu impatienté. Et alors ? Je ne vois toujours pas ce que...

— Tu verras beaucoup mieux, Mémé, l'interrompit Corentin, quand je t'aurai dit qu'avant de devenir l'église Saint-Eustache que nous connaissons, l'édifice médiéval primitif s'appelait la chapelle *Sainte-Agnès* ! Tout se tient, Mémé, tout !

— Tout, sauf une chose, si tu veux mon avis, le contra Brichot, en remontant ses lunettes de myope sur l'arête de son nez, où brillaient quelques fines gouttelettes de sueur : pourquoi Damien Souvarie s'en serait-il pris *d'abord* à Agnès Civry, alias Priscilla, alors que, d'après ce que nous savons, c'est après Belle Cuisse, la deuxième victime, qu'il en avait ?

— Ton objection tient la route, Mémé, répondit aussitôt sa flèche, si l'on considère que le jeune Souvarie *doit* être le coupable. Mais admettons qu'il s'agisse de quelqu'un d'autre ? quelqu'un dont nous ignorons non seulement l'identité, mais encore les motivations ? Et si le fait que Damien Souvarie ait pété les plombs le soir où Priscilla a été assassinée n'était qu'une coïncidence ?

— Tu m'as toujours dit de me méfier des coïncidences... fit remarquer Aimé Brichot.

— Ça n'empêche pas que, *parfois*, elles existent tout de même ! répondit-il avec un petit sourire.

Boris redevint brutalement sombre, et laissa tomber d'une voix plus sourde :

— Ce qui me chiffonne le plus, vois-tu, c'est le début de la deuxième phrase du message trouvé dans le cabinet aux voyeurs : « *Une autre Vierge doit périr...* ». Ça semble vouloir dire que notre tueur, quel qu'il soit, a l'intention de frapper une nouvelle fois. Mais où ? Et quand ?

À ce moment, la porte du bureau fut ouverte à la volée. Et Madame Claudine pénétra rapidement dans la pièce, fonçant droit vers Corentin et Brichot :

— Messieurs, j'ai sans doute tort de m'inquiéter, mais il se passe une chose bizarre...

— Quoi donc ? fit Boris, immédiatement sur le qui-vive.

— L'une des deux demi-pensionnaires sur laquelle je comptais aujourd'hui n'est pas là. Et son portable ne répond pas. Ça m'étonne d'autant plus qu'elle sait très bien que son banquier du Luxembourg sera là ce soir, et qu'il se montre tout le temps très généreux avec elle...

— Comment s'appelle-t-elle ? demanda machinalement Aimé Brichot.

— Sophia Andretti, répondit la tenancière sur le même ton. C'est une Italienne de Florence, très belle, très douce, le visage d'une Madone peinte par Fra Angelico, voyez. C'est pour ça que je l'ai rebaptisée Agnella et que je...

— Agnella ! s'écria Boris Corentin, en saisissant Madame Claudine par les épaules, lui faisant presque peur. Vous avez bien dit Agnella ?

— Mais oui, répondit-elle, en s'efforçant de se dégager en douceur de l'emprise virile. Mais je ne comprends pas ce qui...

— Agnella = agneau ! tonna Corentin en la lâchant. Un mot qui a également donné le prénom...

— Agnès ! rugit à son tour Brichot, qui venait de comprendre où sa

flèche voulait en venir. Pas une minute à perdre, elle est sûrement en danger !

— Ou morte... ajouta sombrement Boris Corentin, en fonçant vers la porte du bureau.

*

* *

— D'après Madame Claudine, c'est au troisième, la porte à gauche, souffla Aimé Brichot, tandis que Corentin et lui arrivaient sur le palier du deuxième, dans un immeuble vieillot situé à la périphérie de la petite ville la plus proche du *Paradis pour tous*.

Sans répondre, les mâchoires serrées, un mauvais pressentiment lui titillant désagréablement l'esprit, Boris Corentin continua de monter. Son pressentiment s'aggrava lorsque, quelques marches plus haut, il aperçut la porte de gauche du troisième étage.

Elle était entrebâillée.

Montant les trois dernières marches à la volée, il se rua à l'intérieur du petit appartement, où flottait une vague odeur d'encens. Il pénétra dans la pièce carrée servant de salon et de chambre juste à temps.

Juste à temps pour voir une jeune femme blonde, entièrement nue, glisser lentement du canapé de velours sur le lino crème.

Une large blessure sanguinolente juste sous son sein gauche.

Tandis que Boris Corentin se précipitait pour la soutenir et lui porter secours, Aimé Brichot, qui arrivait sur ses talons, perçut comme un raclement de semelle en provenance de la deuxième pièce, située en renfoncement, au bout d'un minuscule corridor.

L'assassin était encore sur les lieux !

Mû par l'instinct du chasseur, il se rua en avant, sans même se soucier du fait que ni lui ni Corentin n'était armé. De l'épaule, il enfonça la porte de la pièce, qui s'avéra être une cuisine, plongée dans une épaisse pénombre, du fait de l'absence de fenêtre.

En une fraction de seconde, Brichot enregistra la présence d'une silhouette masculine, en train d'ouvrir une seconde porte, donnant probablement sur un escalier de service. Une silhouette qui ne pouvait être que celle de l'agresseur d'Agnella.

— Eh ! vous ! Arrêtez immédiatement ou je...

Il allait dire « ou je tire », par la force de l'habitude, quand il se souvint que, pour ne pas risquer d'attirer bêtement les soupçons sur

leurs personnages d'industriels rouennais, Corentin et lui avaient laissé leurs armes de service à Paris.

Au même moment, il reçut en pleine poitrine le four à micro-ondes que l'inconnu avait arraché de son étagère, au-dessus de l'évier métallique, pour le projeter vers lui.

Sous la violence du choc, Aimé s'écroula avec un cri sourd, dans le coin formé par le frigo et le mur, où il resta à moitié coincé.

Il vit alors la silhouette masculine s'approcher rapidement de lui. Comme la pièce était sombre et qu'il avait perdu ses lunettes dans sa chute, il fut incapable de distinguer ses traits.

Par contre, il vit très nettement le couteau à longue lame que l'homme brandissait dans sa main droite.

Et dont il allait le frapper, d'une seconde à l'autre.

Incapable de bouger assez vite, coincé qu'il était entre le mur et le frigo, Aimé Brichot comprit qu'il ne pouvait rien faire pour parer le coup qui allait s'abattre sur lui.

Dans une fraction de seconde.

Maintenant...

Il crut avoir rêvé lorsqu'un coup de feu claqua, venant du vestibule situé au-delà de la porte de la cuisine.

Mais, dans le même instant, il vit le couteau sauter de la main de son agresseur, et il entendit celui-ci étouffer un juron, avant de faire demi-tour et de foncer vers la porte donnant sur l'escalier de service.

Aimé Brichot parvint finalement à s'extraire de sa niche et à se relever. Juste à temps pour voir débouler dans la cuisine la personne qui, par son coup de feu, lui avait probablement sauvé la vie.

Ses yeux s'arrondirent de stupéfaction en reconnaissant la jeune femme brune qui se trouvait face à lui, souriante, son pistolet encore au bout de sa main droite.

— Inspecteur Marieke Mechelen, de la police criminelle de Bruxelles, se présenta-t-elle, avec un petit sourire légèrement ironique. Mais c'est vrai que, jusqu'à maintenant, vous ne me connaissiez que sous mon « nom de guerre » du *Paradis pour tous*...

— Coralie ! souffla Aimé Brichot, estomaqué.

CHAPITRE XI



Le sang battait si fort à ses tempes que Bertrand Wouters avait l'impression paniquante que ses veines allaient exploser sous la pression trop forte.

Il poussa littéralement Poil Long et Joséphine devant lui, avant de refermer soigneusement la porte de la grande serre tropicale dans son dos. Son cœur cognait si sourdement dans sa poitrine, qu'il lui semblait qu'il devait s'entendre à des kilomètres à la ronde. C'étaient les battements lancinants du désir et de la honte.

Madame Claudine s'était un peu fait tirer l'oreille, lorsque le Pasteur lui avait fait sa demande : jusqu'à présent, elle n'avait encore jamais autorisé aucun client à pénétrer en compagnie d'une fille dans sa serre. Mais Bertrand Wouters, qu'elle trouvait singulièrement agité depuis son arrivée au *Paradis*, avait insisté avec une sorte de fièvre. Et, surtout, il avait mis un gros paquet d'euros sur la table. Un très gros paquet... Et Madame Claudine, qui avait gardé un côté rapace de ses années de dèche, avait finalement dit oui.

D'un air égaré, presque somnambulique, comme s'il ne les voyait pas réellement, le Pasteur avait fait signe à Poil Long et à Joséphine de se joindre à lui.

Les deux filles avaient ravalé leur grimace de contrariété derrière leur sourire « professionnel », mi-maternel, mi-égrillard. La noire et la

rousse n'avaient aucun atome crochu entre elles. Sur le plan amical, d'abord. Mais surtout, dans le domaine du sexe.

Joséphine, déjà, n'avait pas de goût particulier pour les amours saphiques. Elle s'y adonnait, bien sûr, si un client le désirait, mais elle le faisait toujours un peu à contrecœur. À plus forte raison avec Poil Long, dont la toison incroyablement fournie la dégoûtait.

Quant à Charlotte, elle était *réellement* amoureuse de Noï, la Vietnamiennne, et mimer le désir et le plaisir avec une autre qu'elle lui semblait une trahison.

Mais enfin, le client est roi, et les deux pensionnaires avaient suivi le Pasteur jusqu'au centre de la grande serre. Il y régnait une chaleur accablante, lourde et suintante d'humidité.

Mais, malgré ça, lorsque sur son ordre, les deux filles se furent enlacées, Bertrand Wouters se prit à frissonner, au milieu des floraisons superbes.

Derrière lui, un grand sphinx de marbre noir, accroupi sur un bloc de granit, la tête tournée vers l'aquarium, avait une tête de chat discret et cruel ; et c'était comme l'idole sombre, aux cuisses luisantes, de cette terre de feu.

Des statues, des têtes de femmes dont le cou se renversait, gonflé de rires, blanchissaient au fond des massifs, avec des taches d'ombre qui tordaient leurs rires comme des rictus.

Dans l'eau épaisse et dormante du bassin, d'étranges rayons se jouaient, éclairant des formes vagues, des masses glauques, pareilles à des ébauches de monstres.

En haut, brillaient des reflets de vitre, entre les têtes sombres des hauts palmiers. Puis, tout autour, du noir s'entassait ; les berceaux végétaux, avec leurs draperies de lianes, se noyaient dans la pénombre, ainsi que des nids de reptiles endormis.

Un amour immense, un besoin de volupté, flottait dans cette nef close, où bouillonnait la sève ardente des Tropiques. Bertrand Wouters se sentait pris dans ces noces puissantes de la terre, qui engendraient autour d'elle ces verdure noires, ces tiges colossales ; et les couches âcres de cette mer de feu, cet épanouissement de forêt, ce tas de végétations toutes brûlantes des entrailles qui les nourrissaient, lui jetaient des effluves troublants, chargés d'ivresse.

À ses pieds, le bassin, la masse d'eau chaude épaissie par les suc des racines flottantes, fumait, mettait à ses épaules un manteau de vapeurs lourdes, une buée qui lui chauffait la peau, comme l'attouchement d'une main moite de volupté.

Sur sa tête, il sentait le jet des palmiers, les hauts feuillages secouant leur arôme. Et, plus que l'étouffement chaud de l'air, plus

que les clartés vives, plus que les larges fleurs éclatantes, pareilles à des visages de femmes grimaçant entre les feuilles, c'était surtout les odeurs qui le brisaient. Un parfum indéfinissable, fort, excitant traînait, fait de mille parfums ; sueurs humaines, haleines de femmes, senteurs de chevelures folles ; et des souffles doux et fades jusqu'à l'évanouissement étaient coupés par des souffles pestilentiels, rudes, chargés de poison.

Mais, dans cette musique étrange des odeurs, la phrase mélodique qui revenait toujours frapper les narines de Bertrand Wouters, dominant, étouffant les suavités de la vanille et l'acuité des orchidées, c'était cette odeur humaine, pénétrante, sensuelle, cette odeur d'amour et de plaisir qu'exhalaient insupportablement les deux filles enlacées, à deux mètres devant lui.

Joséphine avait pris l'initiative, endossant le rôle du mâle, dans le tableau lesbien exigé par Wouters. Elle avait déshabillé entièrement Poil Long, et s'était mise nue aussi. Son grand corps d'ébène, diapré de transpiration, luisait sous les rayons obliques qui tombaient de la haute verrière. Elle avait fait allonger la rousse sur la mousse vert tendre qui tenait lieu de gazon, genoux écartés, cuisses ouvertes sur l'extraordinaire floraison rouge de son ventre, qui semblait ici comme une excroissance naturelle de la végétation alentour, aussi proliférante et violemment parfumée.

Le corps prit d'un soudain tremblement qu'il ne parvint pas à faire cesser, Wouters vit la grande Noire, à la croupe incroyablement saillante, ramper sur le corps blanc de sa partenaire, tête-bêche, tel un gigantesque et souple boa glissant sur le cadavre de sa victime fraîchement étouffée entre ses formidables anneaux.

Ses seins volumineux, aux pointes saillantes et dures, frôlèrent le visage de Poil Long, puis sa poitrine à la peau laiteuse et aux aréoles rose tendre, et enfin son ventre lisse, soulevé par la houle régulière de sa respiration.

Lorsque Joséphine abaissa son visage rond entre les cuisses embroussaillées de roux de sa partenaire occasionnelle, ses reins se creusèrent, sa croupe se tendit, et Bertrand Wouters vit s'ouvrir les pétales de son sexe, faisant apparaître des mystères de nacre et de rouge vif, comme la blessure d'un fruit trop mûr qui éclate de lui-même sous la pression de sa pulpe.

La Noire plongeait ses grosses lèvres brillantes dans la forêt profonde qui proliférait sur le ventre de sa compagne, exactement comme le faisait la mousse des fougères naines, sous leurs deux corps nus.

Au moment où la langue agile de Joséphine plongeait en elle, Poil Long noua ses bras autour de ses reins incroyablement cambrés et

enfouit son visage dans le profond sillon qui séparait et unissait tout à la fois les deux rotondités d'ébène de sa croupe.

Adossé au socle de granit, Bertrand Wouters émit un gémissement involontaire, très rauque. Il ne pouvait détacher ses yeux injectés du spectacle obscène, répugnant, contre-nature que lui offraient ces deux créatures du Démon.

Car elles ne pouvaient être que des créatures du Démon, c'était une affaire entendue. Sinon, d'où tireraient-elles l'effrayant pouvoir de faire durcir et gonfler son propre sexe, à l'intérieur de son strict pantalon gris foncé ? Qui, sinon le Diable lui-même, aurait eu le pouvoir d'embraser ses sens à ce point-là ? De balayer d'un coup tous ses principes moraux, toute une vie de droiture et de rigueur, toute sa foi en un Dieu de bonté et d'amour ? De le pousser dans les reins pour l'inciter à empoigner cette infernale négresse par ses hanches trop larges et à engloutir sa virilité dans le puits effrayant et rouge ouvert entre ses cuisses luisantes et musclées de cavale en chaleur, la bouche même des enfers ?

Avec des gestes fébriles, Bertrand Wouters se déboutonna et fit jaillir son membre noueux à l'air libre, avec un gémissement pitoyable.

Des créatures du Diable, oui, voilà ce qu'elles étaient, puisqu'elles réussissaient à le faire succomber ! Et puisqu'elles venaient des enfers, il fallait absolument qu'elles y retournent. Tout cela devait cesser... Le cauchemar devait finir... Une bonne fois pour toutes...

La même puissance qui tendait et gonflait sa verge frémissante fit faire un pas en avant à Bertrand Wouters, vers les deux filles dont les deux corps enchevêtrés et ruisselants de transpiration, dans la chaleur moite et violemment parfumée de la serre, se tordaient l'un sur l'autre avec des lascivités brutales, des clapotis affolants de féminité en rut. Le Pasteur se mit à avancer en titubant comme un homme saoul.

Au-dessus de lui, dans son dos, le grand sphinx de marbre noir riait d'un rire mystérieux, comme s'il avait lu le désir enfin formulé qui galvanisait ce cœur torturé, le désir longtemps fuyant, cette « autre chose » effrayante, dont Bertrand Wouters ne pouvait désormais plus se passer.

*

* *

Damien Souvarie longeait le grand mur d'enceinte du *Paradis pour tous* avec des prudences de Sioux.

Ou de bête traquée, qui sent le cercle des chasseurs se rapprocher de lui. Inexorablement.

D'un geste rageur, il essuya la sueur qui coulait de son front à ses yeux. Il savait qu'il ne pourrait plus tenir très longtemps. Depuis cinq jours, sa vie avait basculé dans une sorte de cauchemar impalpable, dont il ne voyait pas la fin. Il se sentait fatigué, sale, affamé.

Les deux premiers jours, il avait encore pu se rendre au supermarché qui se trouvait à l'entrée de la petite ville toute proche, pour s'acheter de quoi manger. Mais, la deuxième fois, il avait eu l'impression que la caissière, une petite blonde dont le visage ressemblait au museau aigu d'une fouine, le regardait d'un air bizarre, soupçonneux. Et il n'avait plus osé revenir, faisant durer au maximum les maigres provisions achetées ce jour-là.

Depuis, il errait dans la forêt, au hasard, tournant en rond, l'esprit uniquement occupé des pensées effrayantes qui y tournaient sans cesse.

Deux fois, il avait pris « la » décision, terrible, qui l'effrayait lui-même. Une fois au *Paradis*, une autre fois en ville. Mais, à chaque fois, passé son premier instant de courage, il avait fui et s'était replongé dans les touffeurs rassurantes, protectrices de la forêt.

Mais, maintenant, il n'en pouvait plus ; il fallait que le cauchemar s'arrête. Et, pour ça, pour le faire cesser une bonne fois pour toutes, Damien savait ce qu'il lui restait à faire.

Ce serait difficile, éprouvant, effrayant, à peine humain, mais il devait le faire.

Après, une fois qu'il aurait accompli l'acte qu'il méditait sans cesse depuis des jours, il pourrait mourir, il ne s'occuperait plus de rien. Mais, au moins, son esprit serait délivré. À jamais.

À ce moment, Damien Souvarie arriva en vue du portail « français » de la grande propriété. Et ce portail était ouvert à deux battants.

Il y vit comme un signe. Comme un appel de forces invisibles et mystérieuses, l'invitant à accomplir l'inévitable. Et à le faire maintenant.

Sans reculer. Sans faiblir. En essayant de ne pas penser à toutes les conséquences qu'entraînerait son acte.

Alors, sans plus se cacher, droit, d'une démarche ferme, Damien Souvarie pénétra dans le parc du *Paradis pour tous*...

CHAPITRE XII



Les deux policiers de la Brigade mondaine contemplaient Coralie, ou plus exactement l'inspecteur Marieke Mechelen, avec des yeux à la fois stupéfaits et amusés. Plus stupéfaits chez Aimé Brichot, plus amusés chez Boris Corentin.

Ainsi, c'était elle, « le » mystérieux policier dépêché au *Paradis* par les autorités belges ! Cette jeune femme que, durant un moment, les deux Français avaient soupçonnée d'être complice du tueur...

— C'est ce qui s'appelle une arrivée coup de théâtre ! finit par dire Boris.

— Et à point nommé ! renchérit Aimé, qui croyait encore voir le poignard de son mystérieux agresseur plonger vers sa poitrine.

— N'en parlons plus, fit la jeune femme, d'un ton grave. J'aurais peut-être dû me manifester plus tôt, mais...

Sa phrase fut interrompue par la sirène d'une ambulance, trois étages plus bas, qui allait en se rapprochant.

— C'est moi qui ai appelé les secours d'urgence :

Sophia Andretti, ou Agnella si vous préférez, est vivante, dit très vite Boris Corentin. Le tueur a dû nous entendre monter l'escalier et il a frappé avec trop de précipitation pour atteindre le cœur, comme avec ses deux précédentes victimes.

— Malheureusement, ce salopard a filé par l'escalier de service ! grimaça Aimé Brichot, en massant son abdomen, douloureux du choc qu'il avait reçu.

— On le retrouvera, affirma Corentin, les mâchoires serrées et le regard farouche. Tu es sûr que tu n'as rien pu distinguer de son visage, Mémé ?

— Évidemment que je suis sûr, protesta Brichot, sinon je le dirais, tu penses !

— Bon, on fait quoi, les garçons ? intervint Coralie-Marieke. On unit nos forces ? La grande alliance franco-belge ?

— Ça me semble s'imposer, répondit Boris, avec un petit hochement de tête. Je propose que vous...

— Ah bon ? On ne se tutoie plus, alors ?

— Que *tu* retournes immédiatement au *Paradis*, rectifia Boris, en rendant son sourire à la jeune femme, pendant que Mémé et moi dirigeons les secours et lançons l'enquête officielle. Car, maintenant, De Vroets ou pas De Vroets, il n'est plus question de travailler dans le secret et la discrétion ! Je pense qu'il est important de ne pas laisser l'hôtel particulier sans surveillance : quelque chose me dit que les choses risquent de se précipiter, à partir de maintenant.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? s'enquit Aimé Brichot.

— Que notre tueur de filles me semble de plus en plus enfoncé dans sa démente. Ou alors qu'il a pris goût au meurtre, peu importe. En tout cas, ça m'étonnerait qu'il en reste là.

Il se tourna de nouveau vers Coralie :

— Mémé et moi, on te rejoint dès qu'on aura réglé deux ou trois petites choses. Et, d'ici là, on reste en contact téléphonique permanent, bien sûr. Ah ! et surtout, méfie-toi de tout le monde. En particulier des habitués...

La jeune « fliquette » belge sortit du petit appartement, au moment où deux ambulanciers y faisaient irruption et se précipitaient directement vers le corps ensanglanté et nue de la malheureuse Sophia-Agnella.

Moins de dix minutes plus tard, la jeune femme était embarquée en urgence, perfusion au bras, sur le brancard. Quand ils furent seuls, Aimé Brichot se tourna vers sa flèche :

— Pourquoi tu as recommandé à Coralie... enfin, à Marieke, d'avoir l'œil sur les habitués du *Paradis* ? Tu soupçonnes quelqu'un ?

— Personne en particulier, soupira Boris Corentin, c'est bien ça le problème. Mais, tu vois, plus le temps passe et plus je suis persuadé que Damien Souvarie n'est pour rien dans ces meurtres à répétition.

— Il s'est quand même sauvé et évanoui dans la nature... fit observer Aimé Brichot.

— Il a pris peur... Ou il a eu honte de l'esclandre qu'il a fait, je ne sais pas. La sensation du ridicule, à cet âge-là, c'est quelque chose qui peut être très violent et pousser un adolescent à toutes les conneries.

— Y compris au meurtre... fit Brichot, qui ne voulait pas renoncer si facilement à leur seul suspect.

— Y compris au meurtre, tu as raison, admit Corentin. Mais alors, à UN meurtre, commis dans le feu de l'action. Pas à une série soigneusement mise en scène. Non, je te le dis, il y a quelque chose qui ne colle pas. Et je prends le pari que, d'ici quelques...

Il fut interrompu par le bourdonnement de son téléphone portable, lui indiquant que quelqu'un était en train de lui envoyer un message écrit, un « SMS ».

— Tiens ! Qui ça peut bien être... murmura Corentin, en sortant le petit appareil de sa poche.

Il enfonça deux fois la touche permettant d'afficher le message sur le petit écran à cristaux liquides. Et lui et Brichot, penché au-dessus de son bras, virent se former la phrase suivante :

Les flics ne peuvent rien contre

La puissance de DIEU ! Ce soir,

Toutes les Illusions seront vraiment

perdues...

— Ça ne veut rien dire, bon sang ! s'exclama Aimé Brichot, en tripotant nerveusement la pointe de sa moustache.

— Ça veut *forcément* dire quelque chose, Mémé, répondit Corentin d'une voix sourde, les yeux fixés sur le court message. Forcément...

Il relut le message, les sourcils froncés, tous les muscles du visage tendus. L'effort cérébral qu'il fournissait était si intense qu'il en devenait visible.

— D'abord, ça signifie au moins un truc, murmura-t-il : c'est que le tueur – car je ne vois pas qui d'autre pourrait m'expédier un message pareil – a percé notre identité à jour : il *sait* qu'on est de la police, Mémé !

— Jusque-là, on est d'accord, opina Brichot. Mais, pour le reste...

— Il faut le relire encore et encore, ce SMS, Mémé ! fit Corentin, dont l'excitation allait croissant. Rappelle-toi, dans le précédent message, l'histoire de « saint Eustache » et « Saint-Eustache » : avec ce type-là, chaque mot, chaque lettre même a son importance. Tout est signe, dans le jeu de piste de ce malade.

— Bon, O.K., admit Brichot. Déjà, il y a Dieu écrit en majuscules.

— Ce qui semble indiquer que nous avons affaire à une sorte d'exalté de la religion.

— Lequel s'en prendrait alors aux pensionnaires de la maison close sous prétexte qu'elles sont des filles perdues... comme les illusions du même nom ! fit alors remarquer Aimé Brichot avec un fin sourire.

Boris Corentin eut un violent tressaillement de tout le corps, et il devint subitement très pâle :

— Les illusions perdues... murmura-t-il d'une voix blanche. Bon sang, tu as raison, ça doit être ça !

— Eh ! Boris, qu'est-ce qui t'arrive ? s'enquit Brichot, inquiet de la brusque transformation de sa flèche. On dirait que tu viens de voir un cadavre !

— Je ne le vois pas, Mémé... mais je le pressens, malheureusement, répondit Corentin d'un ton très sombre.

Il lui désigna le message inscrit sur l'écran de son portable :

— Relis ça plus attentivement, Mémé. En tenant compte de la « maniaquerie orthographique » de notre homme. Tu ne remarques pas un truc bizarre ?

Aimé Brichot relut le court message, à mi-voix.

— Ben... pas vraiment, finit-il par dire. À part la majuscule fautive à « Illusions », évidemment...

— Pas fautive, Mémé : intentionnelle ! explosa Corentin, qui semblait en proie à une sorte de fièvre chaude, depuis quelques secondes. Rappelle-toi ce que je disais tout à l'heure : « tout est signe » ! La majuscule initiale au mot « illusions », lui-même accolé au mot « perdues », est évidemment là pour nous aiguiller sur le roman de Balzac : « Illusions perdues ». Et tu te souviens de la fin de la deuxième partie du livre, Mémé ?

— Euh... je crois, oui... C'est quand Lucien de Rubempré repart pour Angoulême, après avoir pitoyablement échoué dans sa conquête de Paris.

— Exact. Et quel est l'épisode dramatique qui se situe juste avant son départ ?

— Attends voir... Ah ! si : la mort et l'enterrement de sa maîtresse, l'actrice machin-chose...

— Pas « Machin-chose », Mémé : l'actrice CORALIE ! gronda Corentin. Ce salopard nous fait comprendre que sa prochaine victime est Coralie ! Et qu'il a l'intention de la tuer dès ce soir, c'est-à-dire *grosso modo*, à partir de tout de suite, puisqu'il est déjà plus de sept heures du soir !

Il archiva le SMS et composa rapidement le numéro de portable que Marieke Mechelen lui avait donné avant de quitter l'appartement. Elle prit la communication dès la première sonnerie.

— Boris ? fit-elle d'une voix vibrante d'excitation, sans lui laisser le temps de rien dire. J'allais justement t'appeler : il se passe du nouveau, et du pas banal, figure-toi !

— Je t'écoute, dit Corentin, remettant à plus tard les mises en garde qu'il s'appropriait à faire à la jeune inspectrice belge.

— Devine qui est assis en face de moi depuis une demi-heure ? Damien Souvarie !

— Pas possible ! Il a été pris ?

— Non, il est venu de lui-même, répondit Marieke Mechelen. Il m'a d'abord expliqué qu'il était revenu parce qu'il ne pouvait plus supporter la honte et le ridicule qu'il s'était lui-même infligés, le premier soir, celui où Priscilla est morte. Et qu'il était revenu pour demander publiquement pardon à tout le monde. Qu'après ça, on pourrait faire de lui tout ce qu'on voudrait, qu'il s'en moquait, qu'il était prêt à payer le prix fort, etc.

— Bref, les conneries grandiloquentes d'un adolescent moyen, soupira Corentin. Et après ?

— Après, il s'est littéralement effondré quand je lui ai appris que trois filles avaient été assassinées depuis sa disparition, et qu'il était fortement soupçonné. La mort de Sylvie, alias Belle Cuisse, l'a particulièrement abattu. Depuis, il n'arrête pas de sangloter.

— Dis-moi, demanda soudain Corentin, tu prétends que tu es avec lui depuis une demi-heure : tu ne l'as vraiment pas quitté ? Réfléchis bien, c'est très important !

— Pas une seconde, je peux te le garantir, Boris.

— Et tu ne l'as pas laissé se servir d'un téléphone ?

— Tu me prends pour qui ? ironisa Coralie à l'autre bout de la ligne. Les Belges, même quand ils sont de la police, ne ressemblent pas tous à ceux qui traînent dans les histoires de Coluche, tu sais ! Mais pourquoi tu me...

Boris Corentin émit un juron sourd : la communication venait d'être coupée brusquement. Il recomposa tout de suite le numéro de Coralie, mais tomba sur un message enregistré lui indiquant que la ligne de son correspondant était momentanément indisponible, etc.

En trois phrases, il résuma à Aimé Brichot ce qu'il venait d'apprendre, au sujet de Damien Souvarie.

— Bref, on se retrouve sans le moindre suspect, soupira son coéquipier, quand il eut fini. Car, évidemment, ça ne peut pas être lui

qui t'a envoyé le SMS, puisqu'il était sous les yeux de notre charmante collègue belge, au moment où tu le recevais.

Un silence pesant s'installa entre les deux policiers, chacun plongé dans des réflexions pas drôles... qu'il savait exactement les mêmes que celle qui tournaient au même moment dans la tête de l'autre.

Soudain, Boris Corentin releva la tête, les yeux brillant d'une flamme nouvelle :

— Mémé, on en a peut-être un autre, de suspect. Et un sacrément plus convaincant, encore !

— Je ne te suis pas, là...

— Écoute, Mémé, tout à l'heure, en relisant le SMS, on en est arrivé à la conclusion que le tueur, parce qu'il avait écrit le mot « Dieu » en majuscules, devait être une sorte de fanatique religieux, un homme plus ou moins tiraillé entre sa foi et son besoin d'« aller aux putes », si tu me passes l'expression. Or, parmi les habitués du *Paradis*, il y a celui que toutes les filles appellent justement « Le Pasteur » : Bertrand Wouters, l'homme dont le fils unique est mort, il y a quelques mois, en nettoyant son fusil de chasse tout neuf. Ça ne te semble pas bizarre, toi, qu'un type en plein deuil de son fils, passe toutes ses soirées au boxon ? Tu as l'impression qu'il tourne rond, un mec comme ça ?

Aimé Brichot haussa les épaules :

— Non, évidemment qu'il ne doit pas aller très bien dans sa tête, ton « Pasteur » ! Mais de là à le soupçonner de...

— Attends ! il y a autre chose, le coupa Corentin, de plus en plus excité. Le soir où nous sommes arrivés, j'ai discuté un peu avec lui, tu te souviens ? Eh bien ! il m'a dit une phrase, à propos de pensionnaires de Madame Claudine, que j'avais oubliée, mais qui me semble très intéressante, très « éclairante », à présent. À un moment, il m'a dit : « *Beaucoup sont des filles de luxure et de perdition, mais certaines sont parfois des saintes.* » Des saintes, Mémé ! Comme sainte Agnès !

Boris Corentin ne laissa pas le temps à Aimé Brichot de trouver des objections :

— Mémé, file chez nos collègues belges et tâche d'en savoir plus sur Bertrand Wouters. Et aussi sur son fils mort, Cyril, si je ne me trompe : il m'intrigue, celui-là...

— Ah bon ? s'étonna Brichot, déjà sur le pas de la porte de l'appartement. Et pourquoi donc ?

— Je ne sais pas au juste, répondit sa flèche d'un air de plus en plus préoccupé. Je sens un truc pas clair derrière tout ça... Bon, allez,

file, Mémé ! Moi, je tâche de joindre à nouveau notre amie Coralie, pour lui dire de faire gaffe à ses os. On reste en liaison, O.K. ?

Une fois seul, Boris Corentin refit le numéro de Marieke Mechelen : injoignable. Il le refit : même résultat ; il recommença six ou sept fois, durant la demi-heure qui suivit, toujours sans succès.

Entre temps, les gendarmes locaux, probablement alertés par les ambulanciers qui avaient embarqué la pauvre Sophia-Agnella, avaient fait irruption dans le petit appartement. Mécontent de s'être fait « griller la politesse » par un policier – c'est-à-dire un concurrent –, le chef du groupe avait retenu Boris aussi longtemps qu'il le pouvait, sous prétexte de tatillonnes vérifications. Finalement, au bout de près de trois quarts d'heure, il avait dû taper sèchement du poing sur la table pour pouvoir échapper à la maréchaussée...

Et, avec tout ça, Coralie ne répondait toujours pas. Pensant à une mauvaise couverture satellite, Boris décida d'essayer les deux numéros de téléphones fixes que lui avait donnés Alexandre De Vroets, l'un aboutissant dans son bureau, l'autre sur le bar du grand salon.

Après avoir laissé sonner dans le vide plus d'une douzaine de fois sur chacune de ces deux lignes, Corentin commença à se sentir vraiment inquiet.

Pourquoi, depuis près d'une heure maintenant, personne ne répondait-il plus, au *Paradis pour tous* ?

Il fut tiré de ses songeries moroses par le retour d'Aimé Brichot, qui descendit en trombe de leur Mercedes de location et courut vers lui, rouge d'excitation :

— Boris, tu ne devineras jamais... commença-t-il, avec une sorte d'essoufflement dû à l'impatience. Le fils Wouters... Cyril...

— Oui, eh bien ? le pressa Corentin, avec une moue un peu agacée.

— La veille de l'accident qui lui a coûté la vie, tu sais où il a passé la soirée ?

Boris Corentin réfléchit à peine plus d'une seconde avant de répondre :

— Au *Paradis pour tous*, je suppose ?

— Exact ! Tu m'énerves à toujours me planter mes effets ! Par contre, essaie de deviner *avec qui*, il l'a passée, cette soirée, du moins une partie...

Malgré son humeur sombre, Boris Corentin eut un petit sourire, et répondit tranquillement :

— Mon Dieu, vu ton air excité comme une puce, ce n'est pas trop dur à comprendre : Cyril Wouters est monté avec l'une des pensionnaires... et il s'agissait soit de Priscilla, soit de Belle Cuisse,

soit d'Agnella, c'est-à-dire l'une de nos trois mortes.

— Merde ! tu m'énerves vraiment là ! explosa Brichot, moins fâché qu'il ne voulait le faire croire. En effet, il a passé deux heures, dans une chambre, avec Priscilla. Voilà qui apporte de l'eau au « moulin Wouters », si je puis dire...

Boris Corentin allait répondre quelque chose, lorsque son portable se mit à sonner. Il se dépêcha de prendre la communication, espérant qu'il s'agissait de Coralie. Ce n'était pas elle, mais Bertil de Casault, l'antiquaire de Lille.

— Vous allez être content de moi, commandant, je crois que j'ai bien fait avancer *notre* enquête ! J'ai eu un peu de mal, mais j'ai finalement réussi à mettre la main sur celui de mes confrères qui, il y a deux semaines, a effectivement vendu un glaive exactement semblable à celui que vous m'avez fait examiner, et qui doit par conséquent être celui-là. C'est un antiquaire d'Arras...

— À qui ? le pressa Boris Corentin. Est-ce qu'il sait à qui il l'a vendu, monsieur de Casault ?

— L'homme a payé en numéraire... commença par répondre l'antiquaire, en ménageant ses effets. Mais il se trouve que mon collègue l'a reconnu, parce qu'ils s'étaient trouvés ensemble dans je ne sais plus quel comité d'amitié franco-belge, voici quelques années...

Jouissant de son rôle d'enquêteur amateur, le vieil antiquaire prit soin de marquer une courte pause, avant de laisser tomber le nom qui lui brûlait la langue :

— Il s'agit d'un important industriel d'Anvers, si j'ai bien compris... Un certain Bertrand Wouters.

Lorsqu'il eut coupé la communication, Boris Corentin mit rapidement Aimé Brichot au courant, et tous deux s'assombrirent en même temps.

— Je crois que, cette fois, on tient notre coupable, finit par murmurer Aimé Brichot, en remontant ses lunettes d'un index nerveux.

— On le tient... si on arrive à mettre la main dessus, et suffisamment en douceur pour qu'il ne fasse pas de nouveaux dégâts. Et puis, il y a cette histoire de téléphone : personne ne répond plus, au *Paradis*. Et je n'aime pas ça du tout...

— Tu crois que Wouters pourrait être là-bas et qu'il aurait coupé les lignes pour...

— Je ne sais rien, Mémé, l'interrompit Corentin, en se dirigeant vers la Mercedes. Tout ce que je sais, c'est que ce type nous a avertis clairement, par son SMS, que sa prochaine victime serait Coralie, et

que nous avons malheureusement toutes les raisons de croire qu'il va mettre sa menace à exécution, si ce n'est déjà fait...

Boris Corentin prit une profonde inspiration, ses mâchoires se durcirent, et il laissa tomber, d'une voix plus sombre encore :

— Simplement parce que Bertrand Wouters est fou à lier !

CHAPITRE XIII



Bertrand Wouters se recula de deux pas pour admirer son œuvre. Pas de doute, il avait vraiment bien travaillé. Un sans-faute, pour ainsi dire. De là où il se trouvait maintenant, Cyril allait être content de son père...

Elles étaient toutes là, avec lui, dans la grande serre tropicale. Les pensionnaires du *Paradis pour tous*.

Carmen la fausse Andalouse, Poil Long et l'incroyable forêt rousse de son ventre, Joséphine la grande Noire sculpturale, Noï la petite Vietnamienne, La Grimpée et son joli petit derrière sodomisable à merci, la grosse Salomé et sa copine si maigre, Crucifix ; et aussi Amanda, que son corps et son crâne entièrement rasés faisaient ressembler à une femme *cyborg*.

Plus Coralie, cette misérable flic, qui avait essayé de se faire passer pour une fille, dans le seul but de le piéger, lui, Bertrand Wouters. De se mettre en travers sa mission sacrée de purification et de rachat. Et qui, par une balle bien placée, avait fait sauter le poignard des mains, au moment où il allait régler son compte au petit flic maigrichon, dans la cuisine d'Agnella. Pour toutes ces raisons, au moment du Jugement dernier, Coralie allait avoir droit à un traitement spécial...

Elles étaient tous là.

Mais, bientôt, très bientôt, il n'y aurait plus de *Paradis*, pour elles.

Juste l'enfer, où il allait les expédier, l'une après l'autre, pour les punir du mal et de la pestilence qu'elles répandaient sur la terre, souillant et tuant les créatures du Dieu Tout-Puissant.

Comme elles avaient souillé et tué Cyril...

Bertrand Wouters, d'un revers de manche, essuya la sueur qui ruisselait de son front écarlate et eut un sourire illuminé. Le sang bourdonnait si fort à ses oreilles qu'il percevait à peine les gémissements et les sanglots émanant du bassin.

Car, à l'exception de Coralie, elles étaient toutes là, agenouillées dans l'eau épaisse et fétide du bassin central de la serre, entièrement nues, comme des païennes en attente du baptême purificateur. Sauf qu'elles ne seraient pas purifiées, au contraire.

Damnées. Pour l'éternité. Elles allaient rôtir dans les flammes de la Géhenne, et ce serait la vengeance de Cyril. Sa vengeance posthume, hélas.

Une vente aux enchères. C'est comme ça que le malheur était arrivé. Comme ça que Satan s'était introduit au sein de la famille Wouters, pour y semer la destruction, la désolation, la mort.

Bertrand Wouters ne s'était jamais douté que son fils unique, élevé dans les plus beaux et les plus droits principes de la religion catholique, puisse fréquenter un cloaque aussi ignoble que le *Paradis pour tous*. Oh ! ce nom ! Il était à lui seul un répugnant blasphème ! Un crachat à la pauvre face martyrisée du Christ en croix !

Ce soir de novembre, au *Paradis*, Madame Claudine, l'inférieure Cerbère de cet enfer de luxure avait donc trouvé amusant de mettre aux enchères la virginité de la dénommée Priscilla. Virginité fausse, illusoire, bien sûr. Comme tout ce qui relève du Prince du Mensonge...

Durant les quinze jours précédant la cérémonie, Priscilla avait eu droit à un traitement particulier, afin de « restaurer » son hymen, ou, du moins, d'en donner l'impression. D'abord, elle avait été soumise à une continence absolue. Puis, il avait fallu resserrer ses muqueuses intimes, pour donner au gogo qui la gagnerait l'illusion de la virginité : friction bi-quotidienne avec une pommade astringente, composée de vaseline blanche, de teinture de rose, de teinture de rouille, de teinture de capricium ; plus des macérations de quinquina gris. Pour faire bonne mesure, Madame Claudine avait également astreint sa pensionnaire à des bains de vinaigre fort, additionné d'une teinture de rose rouge, mélange supposé garantir la restauration de l'hymen...

Et c'est Cyril qui avait enchéri le plus haut. C'est lui qui avait obtenu le trophée : le pucelage de Priscilla.

Et qui, du même coup, lui avait offert le sien.

Et qui était tombé amoureux. Totalement, violemment, irrémédiablement. Comme on tombe amoureux à vingt ans.

Et qui avait juré à Priscilla qu'il allait la « sortir de là », l'épouser, lui offrir son nom et une vie respectable. Que, désormais, son existence ne serait plus qu'un long bonheur tranquille, à son côté. Et qu'ils auraient des enfants.

En un seul éclat de rire et trois phrases bien senties, horribles, obscènes, Priscilla, cette goule ignoble vomie par les enfers, avait fait voler le rêve de Cyril en éclats. Des éclats dont chacun était venu se ficher profondément dans sa chair, lui faisant un mal atroce. Insupportable. À quoi bon vivre, si c'est pour supporter éternellement une telle souffrance ?

Tout ça, Bertrand Wouters ne l'avait appris que le lendemain matin, par la lettre que lui avait laissée son fils, sur l'écran de son ordinateur.

Quelques heures plus tard, dans le petit bois derrière leur maison, il avait retrouvé Cyril, adossé à un tronc d'arbre, assis au milieu des fougères mortes.

Mort, lui aussi, le crâne et le visage déchiquetés par la balle qu'il s'était tirée dans la bouche, avec son fusil de chasse tout neuf.

Ce fusil que lui, son père, lui avait offert une semaine plus tôt, pour ses vingt ans.

Dès la semaine suivante, ivre de douleur et de vengeance, Bertrand Wouters avait passé sa première soirée au *Paradis pour tous*. Pas par vice, oh non ! Ces filles de l'enfer, ces tentatrices, ces goutes, il les méprisait, il était plus fort qu'elles, c'était sûr.

Mais il fallait bien qu'il soit là, qu'il y soit de plus en plus souvent, qu'il y soit tout le temps, s'il voulait mener à bien la vengeance que réclamait l'âme de son fils mort. S'il voulait lui éviter les tourments de l'enfer, il fallait qu'il se livre à une grande opération purificatrice. Qu'il devienne le bras armé de Dieu...

Bertrand Wouters, ruisselant de sueur, le feu au visage, contempla encore les filles nues agenouillées dans le bassin. Et qu'il tenait sous la menace du pistolet arraché de force à Coralie, juste avant de l'entraîner dans la serre pour l'attacher au tronc rugueux d'un palmier, au moyen de l'une des longues lianes souples qui proliféraient dans les grands arbres tropicaux, tout autour d'eux, comme des serpents immobiles et pourtant menaçants.

Il était vraiment content de lui. Il n'avait eu aucune peine pour terroriser tout le petit monde – pensionnaires et clients – qui se trouvait au *Paradis*, lorsqu'il avait décidé d'en finir. Ni pour diriger les

filles vers la serre, sous la menace de son arme.

Maintenant, la serre soigneusement barricadée, il se trouvait à pied d'œuvre.

Le grand, le sublime holocauste qu'il méditait depuis des mois allait pouvoir commencer...

*

* *

Il était presque dix heures du soir, lorsque la Mercedes pilotée par Boris Corentin franchit les grilles du *Paradis pour tous*. La nuit commençait à s'étendre sur le grand parc, allongeant démesurément les ombres ; des chauves-souris voletaient silencieusement dans tous les sens ; une tourterelle poussait ses derniers roucoulements, quelque part dans les arbres ; et la canicule maintenait son emprise sur tous les êtres vivants : végétaux, animaux, humains.

— Comment on procède ? demanda Aimé Brichot, en descendant de la voiture que sa flèche, par prudence, avait arrêtée une centaine de mètres avant l'hôtel particulier, à l'abri d'une grande haie de troènes, dont les feuilles se recroquevillaient et pâlissaient sous l'effet de la chaleur et du manque d'eau.

— Avec prudence et naturel, répondit Boris Corentin. Après tout, Bertrand Wouters n'est peut-être même pas là, et il est inutile d'affoler tout le monde pour rien...

Mais, dès qu'ils virent la porte de l'hôtel particulier grande ouverte, et qu'ils pénétrèrent dans le vestibule désert et silencieux, les deux policiers comprirent que l'optimisme n'était plus de mise.

Avec précautions, Aimé Brichot poussa la porte du grand salon et glissa la tête par l'entrebâillement.

Personne.

Ni dans les parties réservées aux clients et aux filles, ni derrière le bar, ni au piano ; et pourtant, toutes les lumières étaient restées allumées.

D'un coup d'œil aiguisé de vrai professionnel, Brichot repéra tout de suite le détail qui clochait : le téléphone posé sur le coin du bar.

« On » ne s'était pas contenté de le débrancher : le fil le reliant à la prise murale avait carrément été coupé.

— Mauvais, ça... souffla Corentin, lorsque son coéquipier lui relata la chose. Bon, il faut passer toute la baraque au peigne fin, Mémé. Tu vas te...

Il fut interrompu par des coups sourds et rapides.

Qui semblaient venir des étages. Ensemble, les deux hommes se précipitèrent vers le grand escalier à double révolution et grimpèrent les marches quatre à quatre.

Les coups continuaient, comme si on cherchait à les guider. Boris Corentin fonça dans le corridor de droite, où s'alignaient les portes des chambres où, d'habitude, « officiaient » les pensionnaires.

Il s'arrêta devant la quatrième droite : c'est de là que venaient les coups, frappés à la cloison de chêne verni. Et la clé était restée dans la serrure, à l'extérieur.

Ce qui voulait dire que les gens qui se trouvaient derrière, et dont il percevait les voix étouffées, avaient été emprisonnés là. Par qui ? La réponse était malheureusement facile à deviner...

À peine Corentin eut-il ouvert la porte que plusieurs personnes se ruèrent vers lui, en poussant des soupirs et des exclamations de soulagement. À l'exception de Madame Claudine, livide, décomposée, effondrée dans un fauteuil, il n'y avait là que des hommes, huit ou dix, estima Corentin. Il en reconnut trois ou quatre pour les avoir déjà vus au grand salon, les soirs précédents. Des habitués.

Il vit aussi un jeune homme blond, prostré au pied du grand lit à fines colonnades, qu'il reconnut aussitôt – pour l'avoir vu en photo : c'était Damien Souvarie.

Corentin était littéralement assailli par cinq ou six hommes vociférant, tempêtant, exigeant, implorant... Il les écarta sans trop de ménagements, pour se diriger vers Alexandre De Vroets, debout près de la fenêtre, et qui paraissait aussi calme que s'il s'était trouvé tranquillement installé dans son bureau.

— Mon cher Corentin, je dois dire que je ne suis pas médiocrement content de vous voir, votre coéquipier et vous, dit-il de sa voix posée et un peu précieuse.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda très vite Boris. Où sont vos pensionnaires.

— C'est affreux ! gémit Madame Claudine, arrivant derrière lui et l'agrippant par le bras. C'est Le Pasteur... je veux dire : Bertrand Wouters. Il a fait irruption dans le grand salon, en tenant Coralie contre lui, comme un bouclier, un pistolet braqué sur la tempe de cette malheureuse. Et il a menacé de la tuer si toutes les filles ne descendaient pas immédiatement dans la serre. Il avait l'air d'un fou furieux, il faisait peur à voir, je vous assure ! Mon Dieu, mes pauvres petites ! Qu'est-ce qu'il va leur faire ? S'il leur fait du mal, je ne pourrai pas le supporter ! Je...

— Calmez-vous, chère amie, intervint De Vroets d'une voix aussi

douce et apaisante que possible.

Puis, le prenant par le bras, il entraîna Corentin un peu à l'écart :

— Mon cher, Claudine n'a pas tort de s'inquiéter. Je crois Wouters prêt à toutes les extrémités. Il vociférait des imprécations religieuses, parlait de Satan, puis de son fils, Cyril, et de je ne sais quelle purification par l'holocauste. Bref : il m'a désagréablement impressionné, je dois dire...

— Dans la serre ? releva Corentin. Vous dites qu'il s'est enfermé dans la grande serre, avec toutes les pensionnaires et Coralie ?

— C'est en tout cas ce qu'il a dit, avant de nous boucler tous dans cette pièce, sous la menace de son arme.

Boris Corentin se tourna vers Aimé Brichot, qui avait fort à faire pour tenter de calmer les habitués du *Paradis*, au bord de la panique, et lui fit signe de le rejoindre :

— Mémé, tu sonnes l'alarme à l'extérieur tout de suite. Je veux que la propriété soit entièrement cernée, et qu'une équipe de spécialistes en assaut soit acheminée jusqu'ici le plus rapidement possible.

— Tu veux prendre la serre d'assaut ? s'étonna Aimé Brichot, d'un ton inquiet.

— En dernier recours seulement, répondit Corentin. Si je ne trouve pas mieux d'ici là. Car je suis malheureusement certain que ce dingue de Bertrand Wouters a décidé de « purifier » cet endroit, en massacrant toutes les filles qu'il a prises en otage.

Aimé Brichot sortit son portable de sa poche et s'éloigna pour donner l'alerte. Boris Corentin, lui, se tourna de nouveau vers Alexandre De Vroëts :

— Combien d'issues, à la serre ?

— Une seule, malheureusement, soupira le vieillard à barbiche : la grande porte qui donne sur la façade...

— Et c'est par là que sont entrés les grands palmiers qui se trouvent à l'intérieur ? s'étonna Corentin.

— Ah ! bien sûr que non ! répondit De Vroëts, en haussant les épaules. Eux, ils ont été treuillés par hélicoptère.

— Donc, j'en déduis que la verrière du plafond s'ouvre, au moins partiellement ?

— Naturellement ! Mais...

— Eh bien ! l'interrompit Boris Corentin, après avoir pris une profonde inspiration, si un brave palmier peut pénétrer dans la serre par la voie des airs, je ne vois pas pourquoi un policier français en pleine possession de ses moyens ne ferait pas la même chose !

Bertrand Wouters acheva de se déshabiller avec une sorte de rage fébrile. La chose lui était rendue difficile par la tension qui rendait tous ses mouvements raides et saccadés, mais aussi par le fait qu'il continuait de pointer son arme sur le groupe des filles nues qu'il avait forcées à s'agenouiller dans le bassin central.

Les malheureuses tremblaient, malgré la chaleur moite, épaisse, saturée d'odeurs lourdes, qui leur collait à la peau. Crucifix et La Grimpée sanglotaient à chaudes larmes ; Poil Long s'efforçait de prendre un air bravache, mais son teint était cireux ; Joséphine et Carmen s'étaient blotties dans les bras l'une de l'autre, étroitement enlacées, le visage enfoui dans le cou de l'autre, comme pour ne rien voir de ce qui les menaçait. Les seules à rester impassibles étaient Noï et Salomé ; la première parce qu'elle était habituée à masquer le plus possible les sentiments qui pouvaient l'agiter, la seconde parce qu'elle accueillait cette tragédie avec sa placidité ordinaire de grosse fille que rien ne peut émouvoir.

Bertrand Wouters acheva de se défaire de son dernier vêtement, un slip blanc de type « kangourou », qu'il envoya promener par-dessus son épaule, avec une sorte de rage. Puis, son membre noueux en pleine érection, son corps massif scintillant de gouttelettes de sueur, il marcha droit sur Coralie, ligotée à son palmier, comme une victime sacrificielle au totem de la tribu qui l'a capturée.

La jeune policière se mordit la lèvre inférieure en voyant Wouters s'approcher d'elle, de sa démarche titubante d'homme ivre. Son visage écarlate était illuminé par un sourire effrayant, celui d'un fanatique religieux en pleine transe mystique. Et, surtout, il y avait la gueule noire du pistolet – son propre pistolet – pointée droit sur son ventre nu.

Coralie fit un violent effort sur elle-même pour ne pas se mettre à crier de peur : elle ne voulait pas faire un aussi beau cadeau à ce dingue. En elle, instinctivement, elle trouva la force de compenser sa totale nudité sans défense par un regard plein de morgue et un visage impassible.

— J'ai décidé de commencer par toi, même si tu ne fais pas réellement partie de ces dévoratrices vomies par les enfers ! éructa Wouters, d'une voix à peine reconnaissable, tandis que ses paupières

papillotaient à toute vitesse. J'ai d'abord pensé te tuer directement. Te tuer par où vous péchez toutes... Comme ça !

Coralie eut un cri de douleur et rua dans les lianes qui la collaient au tronc rugueux du palmier.

D'un mouvement brutal, Wouters venait d'enfoncer le canon de l'arme dans son sexe.

— Tu vois, j'aurais juste à appuyer, dit-il en roulant les yeux comme un dément. Un petit mouvement de l'index et hop ! fini à jamais !

Il retira le pistolet du ventre de la jeune femme, meurtrissant au passage les chairs délicates, lui arrachant un nouveau gémissement de douleur.

— Mais, finalement, j'ai décidé que ta tromperie méritait un châtiment supplémentaire, ricana Wouters, en essuyant d'un revers de main la sueur qui lui coulait dans les yeux. Puisque tu as voulu te faire passer pour une prostituée, eh bien ! avant de mourir, tu vas être traitée comme telle !

Coralie eut un frémissement de dégoût, lorsque la main gauche de Wouters emprisonna son sein ferme et magnifiquement galbé. Tandis que, de l'autre, celle qui tenait le pistolet, il donnait de petites tapes sur son ventre, ses cuisses, le buisson noir de son intimité. Et puis, il y avait cette virilité noueuse et brune, qui frôlait sa peau frissonnante à chaque seconde...

Coralie ferma les yeux et ses lèvres se mirent à remuer imperceptiblement. En la voyant faire, Wouters éclata d'un rire caverneux :

— Tu pries ? Tu recommandes ton âme au Dieu Tout-Puissant ? Tu fais bien, c'est le moment où jamais, car dans quelques minutes, tu comparâtras devant lui !

Mais Wouters se trompait : ce n'était pas Dieu que Coralie s'était mise à invoquer, pour tromper la peur abjecte qui l'envahissait. Et elle priait en des termes qui l'auraient sans doute scandalisé.

« *Boris ! Boris*, se répétait-elle, pour ne pas se mettre à hurler et à supplier son bourreau. *Qu'est-ce que tu fous, bordel de merde ! Dépêche-toi de rappliquer, nom de Dieu ! Allez, Boris... Boris...*

*

* *

Au deuxième étage de l'hôtel particulier, Boris Corentin enjamba

l'appui de l'unique fenêtre qui surplombait la verrière de la serre, à deux mètres au-dessus d'elle. La pièce où Alexandre De Vroets l'avait guidé ne servait que de débarras. Mais c'est également là que se trouvait le panneau électrique commandant l'ouverture automatique des deux pans amovibles de la verrière.

En s'agrippant à la pierre du mur, Corentin se laissa glisser jusqu'à l'étroite corniche qui faisait une avancée d'une vingtaine de centimètres par rapport au mur. Il baissa la tête et, grâce aux petits lampadaires ronds disposés un peu partout à l'intérieur de la serre, il photographia instantanément la scène qui s'y déroulait.

D'un côté, il vit Coralie ficelée au tronc d'un grand palmier. Devant elle, Wouters, entièrement nu, le sexe érigé, qui la menaçait d'une arme et, de l'autre, fouillait brutalement entre ses cuisses.

Puis, de trois quarts par rapport à eux, il découvrit les filles agenouillées dans le bassin central, aussi nues que l'était Coralie. Comme des agneaux parqués avant le sacrifice final.

Mais surtout, il vit Joséphine, la grande Noire au corps sculptural, qui, pensant que Wouters ne la regardait pas, était en train de se glisser doucement hors du bassin, sur les mains et les genoux. Sans doute pour tenter une sortie.

Boris Corentin étouffa un juron. Il venait de « voir » littéralement la catastrophe, avant même qu'elle n'ait commencé de se produire.

Et elle se produisit.

Boris supposa que la jeune femme, en se déplaçant hors du bassin, avait dû faire un bruit quelconque – que lui était hors d'état d'entendre – peut-être un simple craquement de végétal écrasé sous son pied nu.

Toujours est-il que Corentin vit Wouters se retourner brusquement vers le bassin. Au même moment, Joséphine, se voyant repérée, fit un bond en avant, en direction de l'allée gravillonnée qui serpentait au milieu des plantes.

Alors, comme dans un film muet, il vit Wouters lever son bras armé à l'horizontale et faire feu. Il entendit très nettement le claquement sec de la détonation, et il vit Joséphine s'écrouler sur la mousse, après un petit saut de cabri dû à l'impact de la balle dans son corps.

Aussitôt, les filles se mirent à hurler de terreur, et deux d'entre elles jaillirent à leur tour du bassin, comme des bêtes affolées. Bertrand Wouters se mit à vociférer et à brandir son arme dans la direction du bassin.

L'affolement aidant, on allait droit au carnage. Il fallait tenter quelque chose tout de suite, dans l'urgence.

Corentin se retourna vers la fenêtre et cria à Alexandre De Vroëts :

— Vite ! Actionnez les panneaux de la verrière !

Il vit le vieillard appuyer sur un gros bouton vert, situé au centre d'un petit panneau électrique en bois peint. Puis, appuyer une deuxième fois, et une troisième.

Et rien ne se passait, les panneaux amovibles de la verrière restaient obstinément immobiles.

— Je... je ne comprends pas... balbutia l'ancien ministre, ça ne répond pas. Comme si le circuit était coupé !

En bas, les filles essayaient de se mettre à couvert, se bousculant les unes les autres, offrant des cibles parfaites à Wouters, qui hurlait d'une façon de plus en plus hystérique.

Il allait tirer, c'était certain.

En une fraction de seconde, Boris Corentin décida de ce qu'il allait faire.

En essayant de ne pas trop penser au fait qu'il risquait de se tuer, ou, au mieux de se mutiler gravement.

Après une ultime seconde d'hésitation, protégeant au mieux sa tête entre ses bras, il bondit en avant. Dans le vide.

Le fracas de la verrière explosant sous son poids lui parut assourdissant. Il sentit de nombreux éclats de verre venir frapper son corps en différents endroits, mais sans ressentir la moindre douleur.

Il ouvrit les yeux, juste à temps pour se rattraper aux bois secs, dénudés et tordus comme des serpents malades d'un cyclanthus géant, qui déployait ses racines de plein ciel, en un fourmillement de lianes épaisses et noires.

Il parvint à stopper sa chute et à se rétablir sur une branche plus épaisse que les autres, qui plia quand même dangereusement sous son poids.

À peine stabilisé, il entendit un grondement de rage, venant d'en bas ; et il vit, quatre ou cinq mètres plus bas, Bertrand Wouters lever son arme dans sa direction et appuyer sur la queue de détente.

La balle claqua tout près de son oreille droite, le manquant de quelques fractions de centimètre.

Forcément, vu la cible parfaite qu'il offrait, s'il prenait le temps d'ajuster son tir, Wouters ne le raterait pas une seconde fois.

À moins qu'il ne lui laisse pas le temps de le faire. Et, comme il ne pouvait pas fuir son agresseur, Corentin réalisa qu'il n'avait plus à sa disposition que la solution inverse.

À savoir, aller *au-devant* de lui.

Alors que Wouters levait déjà le bras pour tirer à nouveau, Boris Corentin se ramassa sur lui-même, puis bondit en avant de toute sa puissance.

Dans le vide.

Après un vol dans les airs qui lui parut extrêmement long, mais qui ne dura qu'une fraction de seconde, ses deux mains se refermèrent sur la longue liane qui, coincée dans les branches tordues du cyclanthus, faisait comme une sorte de boucle molle et souple.

Sous le poids de Corentin, et par sa vitesse acquise, elle se décoïna brusquement, pour balayer toute la verrière, dans un ample mouvement de pendule, dont Boris aurait été le balancier.

Avec un cri de stupeur, Bertrand Wouters tira deux fois de suite. Mais c'était déjà trop tard : les deux pieds de Corentin venaient de percuter violemment sa poitrine, et les deux balles allèrent se perdre dans le lacis inextricable des plantes tropicales.

Avec un cri de douleur, Wouters fut précipité en arrière, roula deux fois sur lui-même, avant d'aller s'écraser dans le bassin central, en faisant jaillir de grandes gerbes d'eau saumâtre.

Au même moment, alors qu'il se rétablissait au sol, Boris perçut un coup de feu venant de l'extérieur ; aussitôt, la porte de la verrière fut enfoncée, et Aimé Brichot se précipita à l'intérieur, une arme au poing. Suivi par un groupe de gendarmes, armés de mitraillettes et vêtus de gilets pare-balles.

— Que plus personne ne bouge ! Police ! hurla-t-il, en se précipitant vers le bassin, dans l'idée de neutraliser définitivement Bertrand Wouters.

Il n'eut pas besoin de prendre cette peine...

Lorsque Boris Corentin et son coéquipier se rejoignirent au bord du bassin ovale, ils ne virent qu'un enchevêtrement de corps nus, qui, dans les bouillonnements de l'eau épaisse et noire, faisait penser à une sorte de pieuvre humaine, avec ses multiples tentacules.

C'était les pensionnaires du *Paradis*, qui s'étaient ruées toutes ensembles sur celui qui avait failli être leur bourreau, et étaient en train de le noyer.

— Arrêtez ! cria Brichot. Sortez de là immédiatement ! Laissez-le, bon sang !

Mais les filles ne l'écoutaient plus. Telles des Bacchantes échevelées, ivres de sang et de vengeance après la terreur qu'elles venaient d'endurer, elles s'acharnaient sur leur victime, sans un cri, sans une parole, sans même un soupir ; dans un silence irréel et effrayant.

Enfin, Aimé Brichot tira trois coups de feu en l'air, et les filles parurent revenir à elles toutes ensemble. Avec des gestes d'automates, le visage hagard et les yeux fixes, elles sortirent une à une du bassin.

Du bassin où flottait le corps sans vie de Bertrand Wouters, les yeux grands ouverts et, bizarrement, le sexe toujours en érection, qui pointait hors de l'eau comme un doigt dirigé vers le ciel étoilé.

Et que vint tout doucement effleurer la feuille arrondie et brillante d'un nénuphar blanc.

CHAPITRE XIV



— Ça, au moins, c'est pas de la chope de première communiant ! s'exclama Aimé Brichot, en levant par l'anse le gros pot de grès de 75 centilitres qu'une serveuse blonde et fortement « nichonnée » venait de poser devant lui, avec un petit clin d'œil engageant.

— Ce n'est pas une raison, sous prétexte que notre séjour se termine, pour te mettre minable ! lui fit observer Boris Corentin, qui s'était contenté du modèle « pour première communiant ». De 50 centilitres tout de même : les Belges étaient des gens sérieux, dès qu'il s'agissait d'orge fermentée et de houblon...

C'est Marieke – car il n'était plus question de l'appeler Coralie – qui les avait amenés dans cette brasserie du centre de Mons, la ville belge la plus proche de la frontière française. Cela faisait déjà cinq jours que, grâce à Boris et à ses « singeries » (*dixit Brichot...*), la jeune inspectrice de la police criminelle de Bruxelles avait échappé de justesse à la folie meurtrière de Bertrand Wouters. Elle s'en était tirée sans une égratignure, mais un peu secouée quand même.

Mais, quand ses supérieurs avaient parlé de la mettre immédiatement en congé, elle s'était rebellée et avait quasiment exigé de « boucler » cette affaire avec ses collègues français et de le faire jusqu'à l'ultime rapport.

Quant à Boris Corentin, son passage à travers la verrière de la serre

ne lui avait occasionné que quelques coupures superficielles, aux bras et aux cuisses.

— À l'alliance franco-belge, puisqu'elle a fait ses preuves... et les fera sûrement encore ! murmura la jeune femme, en levant sa chope à son tour, et en enveloppant Boris d'un long regard brûlant.

— En tout cas, cette fois, monsieur Alexandre De Vrœts aura du mal à sauver son petit *Paradis*, après ce qui s'y est passé, fit observer Brichot, dont la moustache était blanche de mousse.

Marieke Mechelen eut un petit sourire amusé et répondit en hochant la tête :

— Il ne le sauvera peut-être pas *en l'état*, mais il le conservera quand même !

— Qu'est-ce que ça veut dire ? fit Boris, un sourcil relevé.

— Je viens d'avoir mon boss au téléphone, juste avant de vous rejoindre, expliqua la jeune femme. D'après lui, De Vrœts a fait jouer tous les ressorts secrets de ses relations. Et il a pris les devants en proposant de faire de sa propriété un centre de vacances « européen » pour gamins en difficulté, en arguant de sa situation frontalière exceptionnelle. Évidemment, tout se ferait à ses frais, et sous l'égide de Madame Claudine, redevenue Françoise Philippe pour la circonstance !

Aimé Brichot eut un haut-le-corps :

— Mais enfin, c'est impossible ! On ne peut quand même pas confier des enfants à une mère maquerville !

— Où as-tu vu une mère maquerville, Mémé ? demanda Boris avec un petit sourire désabusé. Il ne *peut pas* y avoir de proxénète dans cette affaire, pour la bonne raison qu'il n'y a *jamais eu* de maison close. Point barre. Tu peux faire confiance à nos deux gouvernements respectifs pour faire *comme si*. La tête sur le billot, ils n'avoueront jamais qu'ils ont toléré l'existence d'un bordel de luxe, en complète infraction avec leurs législations !

— Et les pensionnaires, alors ? s'indigna Brichot. Et les trois malheureuses filles qui sont mortes ?

— Sans parler de Joséphine, qui est hors de danger, ajouta Marieke, mais qui est toujours à l'hôpital de Charleroi après s'être pris une balle dans la hanche, qui la laissera boiteuse pour le restant de ses jours.

Boris Corentin eut un geste las :

— C'est hors de notre ressort et de notre contrôle, vous le savez aussi bien que moi. Elles seront grassement « indemnisées », on leur fournira une belle situation, on achètera leur silence, quoi ! Quant aux

mortes...

Il poussa un profond soupir :

— D'après Baba, que j'ai eu tout à l'heure au téléphone, la version officielle est qu'elles ont été victimes d'un tueur maniaque, que les polices française et belge s'emploient activement à trouver...

— Et sur lequel elles ne mettront jamais la main, puisqu'il est mort ! acheva Aimé Brichot, un pli amer au coin de la lèvre.

— Mort d'une noyade *accidentelle*, appuya Boris Corentin, sur le même ton.

Il y eut un moment de silence, uniquement rempli par le murmure d'une conversation entre deux couples âgés, à deux tables de la leur. Silence que Marieke finit par rompre sur un ton guilleret :

— Eh bien ! moi, je vous trouve pas mal négatifs, les garçons ! Parce que, après tout, on a quand même sauvé la vie d'au moins huit filles, non ? Enfin, surtout Boris, d'ailleurs... rien que pour ça, ça valait le coup de venir, non ?

— Tu as raison, répondit Corentin, en lui rendant son sourire. Et je propose qu'on profite de notre dernière soirée ensemble pour faire la « teuf », comme disent les jeunes !

— Il y en a un qui ne doit pas y être, à la « teuf », fit observer Brichot, avec un petit sourire en coin, c'est Damien Souvarie. Je pense qu'il n'est pas près de retourner voir une professionnelle, celui-là ! Surtout après ce que son colonel de père risque de lui passer comme savon...

— Vous savez ce qui me ferait plaisir, à moi ? fit soudain Marieke, d'une voix un peu plus rauque, en s'adressant au seul Boris, avec un regard trouble. Ce serait, pour cette dernière soirée, de me retransformer une dernière fois en Coralie... et de me comporter comme telle !

— Et tu serais Coralie... jusqu'au bout du rôle ? demanda Boris Corentin en passant son bras autour des épaules de la jeune femme, tandis qu'Aimé Brichot rougissait jusqu'aux oreilles.

— Jusqu'au bout ! répliqua la jeune femme d'une voix caressante. À un petit détail près : je ne réclamerai pas le moindre euro à mon éventuel client... si toutefois il s'en présente un, évidemment !

— Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai comme l'impression que ça ne devrait pas poser de problème insurmontable ! fit Aimé Brichot d'un ton gentiment moqueur, tandis que, sous la table, la main du client auquel il pensait, remontait doucement le long de la cuisse nue de Marieke.

Ou, plutôt, de Coralie.

TABLE

RÉSUMÉ

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

TABLE

[1] Les bons roses sont les fonds secrets dont dispose chaque patron de brigade, pour les missions nécessitant un maximum de discrétion...

[2] Le premier des deux, dans une équipe de policiers.